

000157

U.1

*Sr. Jean-Baptiste de Jésus
a. o. s.*

R E G A R D S

D E S A U T E U R S

C O N T E M P O R A I N S



UMI Number: DC54026

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform DC54026
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

INTRODUCTION

- I Position relative du vingtième siècle dans l'histoire littéraire du Canada français.
- II Le legs du dix-neuvième siècle.
- III Mouvement de réaction - Mot d'ordre: l'originalité.
- IV Caractéristiques du vingtième siècle: Inspiration variée - Fécondité - Progrès de l'art - Caractère personnel.

La présente étude porte sur les écrits du vingtième siècle au Canada français. Pour quiconque veut apprécier avec justesse la valeur de ces productions, dans la quantité comme dans la qualité, il importe en premier lieu de déterminer la position relative de cette période contemporaine.

D'abord deux remarques me semblent opportunes. Quarante années de vie littéraires, continuant le flot accumulé pendant plus de dix siècles, comme dans plusieurs pays d'Europe, ne peuvent être jugées de la même manière que les décades qui finissent ou suivent un premier centenaire. D'un autre côté, les littératures coloniales, à leur point de départ, sont en avance sur les littératures métropolitaines. En tenant compte de ces

deux observations, il ne serait donc pas plus exact de comparer les poèmes écrits par les premiers poètes canadiens de naissance avec la CANTILENE DE SAINTE EULALIE, que de rapprocher le vingtième siècle canadien du vingtième siècle français.

Notre histoire géographique et politique nous a créé une situation littéraire particulière qui rend inadéquate toute comparaison avec celle de la France d'où elle est sortie, et qu'il faut étudier en elle-même pour lui donner le mérite qui lui revient.

La colonie française transplantée au commencement du dix-septième siècle sur les bords du Saint-Laurent compte trois siècles et trois décades de vie française plus ou moins intense et précaire. Bien qu'elle ait apporté avec elle une langue assez bien constituée, ce fait ne signifie aucunement la succession progressive de plus de trois cents ans de vie littéraire. Le vingtième siècle, dans notre pays, n'est pas l'héritier d'une lignée aussi ancienne et aussi vénérable. Il faut compter avec de larges brisures, des difficultés presque insurmontables.

Qu'on fasse remonter nos origines jusqu'à Jacques Cartier, comme le désirait Louis Dantin¹ et comme l'a

1. Glosses Critiques (2ième série), Montréal, 1935, Etude sur L'Histoire de la Littérature canadienne de Mgr Camille Roy, page 43.

montré Jules Léger dans une thèse sur le CANADA FRANCAIS ET SON EXPRESSION LITTERAIRE; qu'on veuille les confondre avec l'établissement de la première colonie à Port Royal en 1605 ou à Québec en 1608¹; que l'on refuse d'inclure la période du régime français pour trouver les premières traces d'expression canadienne dans les traductions de LA GAZETTE DE QUEBEC fondée en 1764², ou encore dans les premiers écrits de LA GAZETTE LITTERAIRE en 1778³; que l'on rapproche ces origines jusqu'à l'apparition du premier journal purement canadien français, LE CANADIEN en 1806, "il n'est pas injuste de dire que le vingtième siècle, au Canada français, arrive après un développement littéraire normal de moins de cent ans. Avant c'était la lutte pour la vie et pour la survivance française. L'histoire détaillée de l'enseignement et du journalisme sous le premier demi-siècle du régime anglais ont déjà donné

-
1. Henri d'Arles, Estampes, Montréal, 1923, page 203.
 2. Mgr Camille Roy, Histoire de la Littérature canadienne, Québec, 1930, page 22.
Le Docteur Séraphin Marion, dans son dernier volume, Les Lettres Canadiennes d'Autrefois, réduit à sa plus simple expression le problème de nos origines. Elles remontent tout bonnement au premier texte imprimé au Canada dans le premier numéro de la Gazette de Québec, le 21 juin 1764, et qu'il dénomme notre "Serment de Strasbourg".
 3. Thomas Chapais, Discours et conférences I, page 169 et suivantes.

une idée des intermittences et de la stagnation qui marquèrent nos pauvres débuts. Le mot de Lord Durham, "Ils sont un peuple sans histoire ni littérature", est dans toutes les mémoires. Il vient à la suite de longues considérations sur l'infériorité intellectuelle des Canadiens inscrites dans le célèbre rapport daté du 1er janvier 1839. M. le Chanoine Chartier, étudiant la période de 1760-1840 en regard de l'assertion peu flatteuse du noble Lord, en démolit les partielles faussetés, mais il lui faut conclure par cette concession: "Admettons que cette vie littéraire fut encore un simple tâtonnement".¹

* * *

Sur quelles assises notre vingtième siècle s'est-il élevé? quel héritage a-t-il reçu du passé? Voilà le deuxième jalon qu'il faut poser. En bons fils fiers des aïeux, retraçons les bornes du domaine légué à nos contemporains, et que ces derniers ont largement agrandi et renouvelé. La littérature canadienne du dix-neuvième siècle

1. La Littérature française au Canada, Paris, 1923, p. 59.

s'enferme dans des limites assez étroites et assez définies. L'histoire des temps héroïques, de nos luttes contre la forêt, l'indigène ou l'Anglais; le souvenir de la France, les destinées du catholicisme, les moeurs canadiennes, voilà les thèmes exploités avec plus ou moins de réussite par nos orateurs, nos poètes, nos conteurs et nos journalistes.

Le même souffle national anime les âmes et les oeuvres. On ne se lasse pas de redire en vers et en prose les diverses phases de l'odyssée miraculeuse. Un peu comme les émigrants en partance de René Bazin, tous les écrivains regardent avec les mêmes yeux classiques ou romantiques vers le même passé:

"Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux".¹

Rien d'étonnant dans cette inspiration à peu près unique: les écrivains se font rares et la matière est si belle et si abondante. Tous, quelque peu timides, il leur semble plus rassurant de se tenir comme par la main.

A peine une soixantaine de noms s'inscrivent dans l'hospitalière histoire de la littérature canadienne de

1. Poésies de Crémazie, Le Drapeau de Carillon.

Mgr Roy. Sur les quatre-vingt-trois poètes qu'abrite L'ANTHOLOGIE DES POETES CANADIENS de Jules Fournier, pas plus d'un tiers appartiennent aux périodes antérieures à la nôtre. Dans ce nombre restreint, seules quelques figures de vrais poètes et de prosateurs émergent avec une physionomie tant soit peu imposante. Un grand nombre des oeuvres de cet âge, qu'il serait injuste autant qu'ingrat d'amoindrir, n'ont jamais eu l'honneur d'une édition; quant aux autres plus fortunées auxquelles le livre a donné une forme plus durable, plusieurs ont dû se contenter de la place commune offerte par les recueils collectifs, et les volumes qui conservent les plus dignes, parmi lesquelles de rares immortelles, occupent à peine quelques rayons de nos bibliothèques nationales.

Sur la valeur artistique de ces oeuvres, nos critiques, après une exposition à la fois sympathique et impartiale des circonstances atténuantes, ont prononcé un verdict unanime où la louange est plutôt modeste. Les jugements portés sur les meilleurs auteurs signalent le progrès accompli sur les générations précédentes et ce qui reste encore à faire pour franchir la distance qui les sépare de l'art véritable. Celui de M. Olivar Asselin sur la

poésie semble les résumer d'une façon assez complète:
"Il sera beaucoup pardonné à Crémazie, à Fréchette et à Lemay parce qu'ils ont eu du souffle. Et loin de nous de prétendre que TONKOUROU de Pamphile Lemay ne soit pas en soi une oeuvre intéressante, que LE MISSISSIPPI de Fréchette et certaines pièces d'Alfred Garneau ou de Beauchemin vailent par leurs proportions seulement. Mais il aura manqué à cette génération, pour marquer ailleurs qu'au Canada ou devant les jurys académiques français appelés à juger la poésie estimable, l'originalité de la pensée, l'intensité du sentiment, la souplesse et la variété du rythme, la richesse du vocabulaire, l'aptitude à traiter tous les sujets avec un bonheur au moins relatif. Ne craignons pas de dire que la poésie canadienne d'aujourd'hui vaut mieux."¹

★ ★ ★

Décidément une ère nouvelle s'ouvre au vingtième siècle pour les lettres canadiennes. Sans prendre les

1. Anthologie des Poètes Canadiens, Montréal, 1920, Préface, page 11.

proportions des grands renouveaux de l'histoire des lettres françaises, sans avoir été inaugurée comme les larges mouvements d'outre-mer par le manifeste éclatant d'un chef d'école, elle s'y apparente en ce point qu'elle s'est annoncée comme eux par un impérieux besoin de réaction. Vers 1895 nous n'étions ni plus ni moins que des écoliers en retard insensiblement tombés dans la routine. Comme le démontre M. Jean Charbonneau, dans son étude sur l'École littéraire de Montréal, un attachement visible à un romantisme de fin de siècle se déteint sur les productions de l'époque. Les jeunes s'émeuvent devant cet état de choses et lancent des appels vibrants pour réveiller les instincts engourdis. Il faut hâter le pas, cesser de regarder si loin en arrière et sortir enfin des sentiers battus. Ce désir d'originalité, aucun groupe ne l'affiche plus hardiment que les jeunes poètes de Montréal. Ils s'évertuent à dénoncer les vieux poncifs romantiques, les lieux communs, la banalité, à secouer l'inertie dans laquelle s'enlisent les poursuites intellectuelles. Envoûtés qu'ils sont des nouvelles écoles françaises, ils aspirent à se créer un nouveau milieu, à briser les entraves de la tradition qui empêchent leur libre essor vers de plus larges ho-

rizons. Un appel de Henri Desjardins publié dans le Canada permet de juger un peu de leur ferveur juvénile: "Ce qu'il faut, c'est travailler, c'est oser, c'est ne pas craindre, c'est avoir confiance, d'être enfin enthousiaste", Bientôt ils se constituent en une espèce de fraternité indépendante et orientent leurs efforts vers le double but: Le renouvellement de l'inspiration et la conquête d'une forme artistique. Et voilà tous ces jeunes à l'affût de l'art et de la nouveauté.

La campagne entreprise quelques années plus tard par les lettrés du Québec pour la "nationalisation" de la littérature visait aussi, par une autre route, le développement d'une littérature plus originale. Sans doute on a voulu d'abord combattre l'influence française trop apparente dans certaines oeuvres récentes, mais en proposant comme remède le sujet canadien, on n'a pas oublié d'y joindre l'assimilation des procédés de l'art français dans l'intention de parvenir à l'expression d'idées personnelles dans une langue riche et déliée.

De ce double courant vers une plus grande originalité devait jaillir une sève rajeunie qui non seulement renouvellerait l'inspiration, mais multiplierait les oeuvres; fortifierait les tendances vers un art meil-

~~lent~~ et favoriseraient les moyens de l'acquérir.

* * *

En fait, qu'advient-il de ces élans d'enthousiasme et des exhortations de l'élite? Simplement ce qu'on en attendait: une production plus abondante et plus variée, rendue plus belle encore par l'effort de plusieurs indépendants désireux eux aussi de doter leur pays d'une littérature originale. L'essor de la première heure s'est soutenu jusqu'à l'époque actuelle: l'histoire de l'évolution littéraire du vingtième siècle est à peu de chose près l'histoire des manifestations diverses d'originalité. Seule la veine historique avait été explorée par les devanciers, et encore était-elle loin d'être épuisée. Combien de découvertes restent à faire surtout dans le passé de l'humble peuple! A peine avons-nous commencé à vivre et à dire au monde que nous vivons-- Les thèmes nouveaux, ils sont légion: tout, à part l'histoire et le patriotisme.

Cette nouveauté et cette variété de l'inspiration est sans contredit la première et la plus saillante ca-

ractéristique du vingtième siècle. Soit modestie, soit défaut de sensibilité, soit reste d'influence classique, aucun auteur n'avait encore osé prendre sa propre personne comme le héros central de son oeuvre--les drames intérieurs apparaissaient sans doute puérils auprès de l'épopée des ancêtres. L'analyse individuelle, la glorification du moi, le premier, Nelligan l'offrira comme un dérivatif au lyrisme patriotique trop purement oratoire. Ce jeune esthète ouvre la voie des confidences dans laquelle s'engage toute une suite de poètes délicats et sensibles chantant sur des tons divers leur âme inquiète.

Tout près des chantres de la poésie intime, formant une partie bien distincte, s'élève le chœur moins nombreux et plus choisi des mystiques. Emotions, soupirs, aspirations, images de la nature, ils accordent tout cela au diapason de la pensée divine; la musique qu'ils en composent résonne sûrement comme une mélodie rare, que nos profanes ne nous avaient pas encore fait entendre.

Parmi les poètes spiritualistes du vingtième siècle, (y en eut-il d'autres avant eux?) certains esprits plus sérieux et plus profonds ne se sont pas contentés de regarder l'âme sous l'angle restreint de leurs expériences

intimes, ils ont étudié les grands problèmes qui la tourmentent; ils ont voulu pénétrer le mystère des causes. Ce sont nos penseurs, nos philosophes. Leurs ouvrages ne sont guère connus que de l'élite, mais ces réels efforts pour creuser les domaines de l'idée pure n'en constituent pas moins une trouée nouvelle sur une région ignorée de l'art.

Un autre groupe se préoccupa surtout de l'art du vers, ce sont nos poètes artistes. Soucieux de la perfection de la forme, ils ont tourné des ciselures, des joailleries inconnues chez nous. Leurs oeuvres sont peut-être les plus finies qui aient été produites dans notre littérature.

Et la moisson sortie du sol canadien, de nos bois, de nos champs, de nos vieilles maisons, elle a jailli en sillons pressés. De vaillants moissonneurs l'ont recueillie et entassée dans nos greniers. Les beaux volumes dont Nérée Beauchemin, Blanche Lamontagne, Albert Ferland, Alfred Desrochers, ont enrichi nos lettres prennent l'apparence gracieuse et robuste de "grosse gerbe" auprès des minces tiges d'autrefois étendues sur les chaumes au hasard du soleil et de la pluie. Les poèmes et les propos rustiques écrits depuis une tren-

taine d'années forment une portion considérable de notre production littéraire. Si aux épis pleins se sont mêlés plusieurs grains trop légers, la bonne terre n'avait pas encore connu une si belle fertilité.

Les dernières générations tendent en général vers l'expression de la poésie universelle. Avec moins de bonheur que les poètes de France, elles en ont cependant découvert des formes multiples. La nature, les objets relevés ou vulgaires, l'idéal, l'amour les ont tour à tour passionnés vivement. Leurs aînés avaient à peine effleuré ces cordes vibrantes, ils en tireront un concert de belles oeuvres où la sincérité de l'inspiration s'allie à une facture serrée et harmonieuse.

Trois sources principales ont alimenté ce courant nouveau: les thèmes universels, le régionalisme, l'exotisme. Les sujets puisés à la première fontaine commune furent traités par un certain groupe d'après les procédés d'une imitation française originale, par un autre, suivant ces mêmes procédés auxquels on a assimilé une bonne dose de sève bien canadienne. Plusieurs auteurs ont réalisé leur ambition d'originalité en visant uniquement à "faire canadien". La volonté d'étendre ce caractère franchement nôtre à toutes les productions de l'esprit,

de remplacer le vêtement trop français qu'on remarquait jadis, par un attifage de pur tissu canadien dans les mots, les tournures et les images, n'a jamais été plus explicite que dans la période contemporaine. C'est l'un des commandements nouveaux du vingtième siècle où la littérature canadienne doit trouver le salut et la vie. Provincialisme, régionalisme ont compté chez nous des apôtres aussi ardents que M. Maurice Barrès en France.

Tous les esprits cependant ne se sont pas rangés sous la bannière de cet exclusivisme littéraire. La revendication de la liberté d'inspiration prit même la forme extrême de l'exotisme. Les rares adeptes du credo étranger, forts de leur art habile, rallièrent un bon nombre d'admirateurs.

Un coup d'oeil maintenant sur la transformation opérée dans le domaine de la prose. Moins active, elle a cependant élargi considérablement ses cadres et amélioré sa substance. Des genres tels que la critique littéraire, les exposés scientifiques, auxquels on refusait presque l'existence, se sont développés d'une façon remarquable. En 1900 on aurait cherché en vain un volume canadien contenant exclusivement des appréciations d'oeuvres et des théories littéraires. La série des Jugements des

éditions Albert Lévesque publiées depuis 1930 parle d'elle-même. Et les naturalistes, les philologues, les économistes ne sont-ils pas maintenant au nombre des auteurs? Les noms du Frère Marie Victorin, d'Adjutor Rivard, d'Edouard Montpetit, ne rappellent-ils pas à la fois ceux de savants et d'habiles écrivains? Quant au roman et à la nouvelle, de rares et faibles qu'ils étaient, il se sont multipliés et montrent déjà plus de vigueur et d'observation. De CHARLES GUBRIN, de JEAN RIVARD à LA CHAIR DECEVANTE, à MENAUD MAITRE-DRAVEUR, il y a toute la distance qui existe entre la placidité campagnarde et les secousses de la plus vive passion, entre le décor insignifiant et la peinture réaliste. Avouons cependant avec Louis Dantin que le genre romanesque est encore à l'état d'enfance et qu'il constitue l'une des provinces de nos lettres où il reste le plus à faire, où le talent trouve à creuser des sillons neufs dans une terre à peine défrichée.¹

★ ★

La seconde caractéristique du vingtième siècle, con-

1. Gloses critiques (1ère série) page 158.

séquence naturelle du renouvellement de l'inspiration, c'est sa remarquable fécondité. Les sentiers nouveaux attirent les voyageurs et multiplient les richesses. Un accroissement considérable se manifeste en effet dans tous les genres, sauf le drame qui garde encore chez nous ses infimes positions. Monsieur Louvigny de Montigny, dans la préface qui sert de présentation à sa modeste offrande au théâtre canadien, LES BOULES DE NEIGE, inscrit une constatation fort encourageante: "La poésie occupe une assez large plate-bande dans notre parler; l'histoire, le roman, les sciences sociales et politiques, les sciences naturelles, la philosophie, les mémoires, les relations de voyages, l'apologétique, l'économie, l'ethnologie, le folklore, le journalisme, la fantaisie et d'autres variétés encore, ont aussi chacun et chacune leur espace bien mesuré et bien aligné. Foi d'animal, tout pousse dans notre jardin. L'on s'en étonne et l'on pourrait même s'en émerveiller en sentant l'inclémence du climat et l'âpreté des vents qui ne cessent de ravager la moisson dès sa fleur. Quand même, toute cette flore aspire au soleil; elle croît en dépit de la sécheresse, des orages, du gel, du sol rocailleux, de l'acariâtreté du ciel à qui elle voudrait sourire;

elle s'efforce d'espérer quelque miraculeux rajustement des pôles pour retrouver une température qui favorise enfin sa maturation".¹

C'est répéter tout le monde que de discourir sur la fécondité de cette récente période. On a osé faire cette remarque audacieuse: "Il se peut même que la muse canadienne produise plus que celle de la France, en proportion du nombre de notre peuple."² Ce n'est pas peu dire lorsqu'on songe qu'en 1909, une seule maison, et pas la moins difficile sur le choix des manuscrits, Alphonse Lemerre du passage Choiseul, éditait deux cents volumes de vers qui devaient être présentés aux Immortels par les candidats aux couronnes académiques. Le siècle présent sera sans doute devenu vieux lorsque, à l'exemple de François Coppée, un poète canadien, parlant de ses confrères, pourra répéter la parole célèbre: "Ils sont trop". Mais il n'en reste pas moins vrai que la phalange de nos écrivains est devenue un corps assez remarquable et par le nombre et par l'allure. Elle compte des octogénaires et des éphèbes de vingt ans qui

1. Les Boules de Neige, Préface, page 8.

2. Abbé Albert Dandurand, La Poésie Canadienne-française, Montréal, 1933, p. 117.

rivalisent de fraîcheur et de virilité. Entre ces deux extrêmes s'échelonnent les rangs pressés de talents divers dont plusieurs, comme l'affirme Louis Dantin, seraient remarquables sur n'importe quelle scène.¹ Plus curieux et plus hardis que leurs devanciers, nos braves se sont emparés des ressources de la nature, de l'histoire, des moeurs, de l'âme canadienne, même de l'âme humaine de tous les temps, et en ont tiré des richesses variées qu'ils ont transformées en beautés, sous la direction intelligente et enthousiaste de l'art. Presque tous les genres ont trouvé des interprètes, sinon parfaits et toujours inspirés, du moins des travailleurs, des chercheurs, des ouvriers habiles qui ont mis au service de la chose littéraire une culture plus étendue et plus raffinée. Ces efforts sérieux ont déjà fait rêver les moins optimistes à l'avènement prochain du chef-d'oeuvre que nous attendons. Entendez donc l'un des rares appels à l'espérance lancé, il y a vingt ans, par l'un des hommes les plus exigeants, les plus enclins au défaitisme dans notre histoire littéraire: Olivar Asselin. "Les oeuvres nouvelles dénotent des études

1. *Gloses Critiques* (1ère Série), Montréal, 1931, p. 155.

plus étendues, une application, un effort plus consciencieux, et le grand poète que nous faillîmes avoir en Nelligan, que Morin a laissé entrevoir dans son PAON D'EMAIL, Chopin dans son COEUR EN EXIL et Lozeau, dans quelques pages de son MIROIR DES JOURS, qui sait s'il n'est pas là, qui frappera tantôt à notre porte?"¹

L'espoir d'une oeuvre transcendante, le nombre et les dispositions de nos écrivains nous le promettent; la luxuriante floraison des livres y fait croire fermement. Elle sera chez nous comme ailleurs la perle excellente que l'on découvre au milieu d'un amas de perles fines et de scories. Et l'amas de perles fines, il commence à poindre au-dessus des scories. La liste complète de la bibliographie canadienne accumulée depuis le début du siècle constituerait une plaquette de dimensions surprenantes. On y verrait plusieurs auteurs encore jeunes ayant à leur crédit une production fort honorable, tel ~~le~~ Harry Bernard qui à trente-cinq ans avait déjà publié huit volumes, et nombre d'autres pouvant se payer le luxe de faire précéder leur préface d'une belle série de titres alléchants. Le recueil de morceaux choisis

1. Anthologie des Poètes Canadiens, Préface, page 13.

des auteurs canadiens compilé par Mgr Camille Roy se remplit dans plus de la moitié de ses quatre cent vingt-huit pages des seuls extraits tirés des oeuvres contemporaines. L'Anthologie internationale de M. d'Artray, QUINZE ANS DE POESIE FRANCAISE A TRAVERS LE MONDE, a accueilli trente et un poètes canadiens et décerne à plusieurs des éloges pas du tout banals: elle présente Paul Morin comme "un styliste de grande classe en même temps qu'un poète de haute lignée";¹ la louange de Robert Choquette est plus flatteuse encore: "En lui les maîtres du lyrisme français doivent saluer pour le moins un égal."²

Mais enfin, cette fécondité est un fait que l'on a pu toucher du doigt à la fin de chaque année de la dernière décade. Un court article intitulé "Nos Livres", aperçu par hasard sur LE DROIT du 5 mars dernier, en apporte une autre preuve intéressante. Je succombe à la tentation de le citer en entier. "La littérature ne souffre pas d'anémie au Canada français. Loin de là, elle se porte à merveille; bien que notre génération ne lui prête qu'une attention distraite, elle n'en produit pas moins des oeuvres vivantes dont le rayonnement propage

1. Paul Morin, page 172.

2. Robert Choquette, page 98.

son heureuse influence dans tous les domaines de notre activité. Elle vient de terminer une année particulièrement féconde. Un petit opuscule, publié par les soins de la Société des Ecrivains Canadiens, en fournit, dans ses modestes pages, la riche nomenclature. Quiconque se pique de littérature aimera à le consulter, afin de se renseigner pleinement sur l'abondante production des ouvrages de l'année 1939. Nos écrivains ne chôment point, malgré la dureté des temps; on retrouve avec fierté des noms qui illustrent nos lettres par la diversité de leurs talents et la versatilité de leur plume: romans, poèmes, essais historiques, traités d'histoire, de philosophie, de science, études critiques, bibliographie, théâtre; bref, un succulent menu de quatre-vingts ouvrages."

L'esquisse de la production littéraire du vingtième siècle serait incomplète sans la mention de l'apport fourni par la femme. Au siècle dernier, Laure Conan avait une mine de solitaire très réservée au milieu du groupe viril--à peine sa ligne délicate était-elle aperçue. Mais voilà que la courbe de la production féminine s'allonge et s'accentue. Le nombre des femmes écrivains est maintenant assez considérable. Le Précis d'histoire littéraire canadienne-française des Soeurs de Sainte-Anne,

publié en 1928, en compte une trentaine; plusieurs noms se sont ajoutés depuis. Dans la poésie, dans le roman, le récit, elles font déjà marque; elles ont même abordé, sans éveiller l'ironie masculine, la pensée philosophique. On leur reconnaît du talent, de la sincérité, le tour de la frappe et jusqu'à la haute pensée. La culture intellectuelle, qu'on a crue longtemps incompatible avec la destinée de la femme, leur permet enfin de fournir aux lettres un apport neuf et méritant.

★ ★

Une troisième caractéristique marque le vingtième siècle: le progrès de l'art. En présence de l'accroissement considérable de la production littéraire du Canada français, il s'est trouvé, même chez les nôtres, des esprits par trop exigeants, pris de la manie du dédain et du défaitisme, pour s'obstiner à nier¹ l'existence de la littérature canadienne ou pour suggérer qu'elle est déjà morte.² Leurs assertions s'appuient sur le prétendu fait qu'elle ne forme encore qu'un ensemble d'écrits sans valeur littéraire propre. Si plusieurs de nos oeuvres ne sont pas encore marquées du

1. Jules Fournier

2. Claude Bâcle.

génie canadien, ne sont-elles pas en progrès continuel vers cet idéal? Leur valeur artistique en 1939 est-elle encore mesurée par un degré de plus ou de moins dans le décalque des oeuvres françaises? Au contraire, le caractère personnel se dégage chez beaucoup d'auteurs et les critiques s'étudient à le faire remarquer. Nous subirons toujours dans une certaine limite l'influence d'outre-mer; de qui apprendrions-nous le mieux le français que de la France même? Mais l'attitude sur ce point est bien changée. D'imitateurs trop serviles, nos écrivains sont passés au rang de disciples. Ils ont appris à utiliser les procédés des plus anciennes écoles françaises comme des plus modernes; mieux que leurs devanciers, tout en suivant l'art français, ils ont gardé plus souvent une réelle originalité. Du romantisme de Fréchette et de Chapman à celui de Gonzalve Desaulniers et de Robert Choquette, il y a plus que le passage de la note historique et sociale aux thèmes universels; l'art aussi a fait de notables échanges: les vieux clichés et la grandiloquence contre l'image rajeunie, le bel équilibre et le trait vigoureux. Le symbolisme, l'art parnassien, l'art tout court à peine entrevu avec Alfred Garneau et Joseph Lenoir, ont doté

le pays de véritables poètes soucieux de la perfection de la forme et de l'harmonie verbale. Avant Nelligan, Lozeau, Morin, Chopin, Lucien Rainier, quel fils de muses possédait à la fois le mens divinior et les secrets du métier? Avant ces artisans de la métrique, la vraie poésie--celle qui accorde le rythme à l'âme et aux choses, combine les mots en musique, en sculpture ou en dessin--était encore une inconnue.

C'est surtout en poésie que nous avons progressé, suivi le siècle et affirmé notre volonté de rester français. La prose, en dépit de son droit de premier occupant, s'est laissée dépasser; elle a parcouru cependant de belles étapes et s'avance avec une fermeté d'allure et une aisance remarquables. Les pages élégantes de l'abbé Groulx, d'Edouard Montpetit, d'Henri Bourassa, de Louis Dantin, du frère Marie Victorin, contiennent sûrement des idées, un vocabulaire et une phrase, trois associés inséparables de l'art de bien dire, qui autrefois cheminaient assez rarement ensemble. Nos artisans de la plume, maniant le mâle outil soit dans le roman, le journal, la critique, soit dans les études historiques ou scientifiques, s'en servent avec une adresse et une assurance qui révèlent une réelle maîtrise de la langue

et de la technique françaises, privilège exceptionnel chez nos devanciers.

★ ★

Dresser le bilan littéraire de la période contemporaine, c'est prendre connaissance d'une transformation, d'une marche en avant. C'est se rendre compte dans quelle mesure notre littérature est devenue plus originale, plus féconde, plus artistique. C'est, pour préciser davantage, montrer comment nos écrivains s'affranchissent peu à peu de l'imitation, cessent de regarder les hommes et les choses avec une lunette et une attitude toute françaises, apposent le sceau canadien à leurs oeuvres, entrent résolument dans la voie de l'indépendance littéraire, apanage des peuples qui ont développé une vie propre, une pensée et une forme nationales. Mieux préparés à leur tâche que leurs devanciers, par une culture plus étendue, plus soucieux d'observation et de perfection que d'assimilation livresque, ils cultivent une espèce d'individualisme par lequel ils s'exercent à regarder leur être intime et tout ce qui les entoure avec leurs propres yeux. Ils se forment en même temps un instrument d'expression capable de

peindre ces visions et de formuler leurs pensées. Ce
sont ces regards personnels

sur la conscience

sur les choses

sur la vie

sur les âmes

sur les formes

sur les livres

que je veux étudier dans leurs productions, dont le
nombre et la tenue soignée font pour le moins songer à
un brillant avenir pour la littérature canadienne, et
confèrent aux auteurs, sinon la suprême consécration de
la gloire et de la richesse, du moins, un titre de mé-
rite et d'honneur au milieu de leurs frères de tout rang
et de tout noble métier, les Canadiens-français.

"Quand la fenêtre est close et que tout bruit s'éteint,
Ecoute de ton coeur monter la voix suprême;
Ta musique est en lui, c'est là qu'est ton poème."
Albert Lozeau

R E G A R D S

S U R L A C O N S C I E N C E

- I L'initiation au regard intérieur.
- II Dérivatif à la monotonie du thème national.
- III Nos poètes subjectifs.

Les littératures, créatrices, interprètes ou gardiennes de la pensée humaine sont le reflet le plus fidèle des peuples et de l'humanité en général. Voilà pourquoi, dans l'histoire de leur développement, les mêmes phases se répètent en chacune d'elles, suivant à peu près la même courbe de succession. Pour peu qu'on les observe dans leur ensemble, un peu comme l'être humain, elles vivent longtemps des aliments fournis par la mémoire et l'imagination; elles réfléchissent ensuite, observent et livrent enfin l'intérieur de l'âme. Ainsi dans la littérature anglaise, par exemple, l'épopée de Boewulf, la légende d'Arthur, les récits de Chaucer, les allégories d'un Spenser, le drame humain d'un Shakespeare ont précédé les confidences d'un Wordsworth et d'un Byron. Toute la production française du Moyen Age, Chansons de geste, Mystères, Romans, est faite de souvenirs et de fiction. La Renaissance découvre le monde grec et le monde latin; le classicisme,

l'âme universelle de l'humanité, le romantisme enfin montre à découvert les âmes. Voilà bien le regard du poète sur lui-même. Dans la littérature canadienne, si on la prend non dans la période embryonnaire, mais bien vers 1845, à l'heure où elle voit réellement le jour, la série des phases est assez ressemblante; on se souvient d'abord de l'héroïsme des ancêtres, on le raconte en prose et en vers; enfin lassée de ne vivre que du passé, la poésie se tourne vers le dedans, pour y trouver les mystères intimes.

Mais chez nous est-ce bien le romantisme qui initie le poète au regard intérieur? Tout d'abord, on songerait à lui nier ce mérite. Des trois phases principales du mouvement, l'étude du passé, le sentiment de la nature, l'épanchement du cœur, les deux premières seulement semblent s'être répétées dans le mouvement romantique canadien. Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Musset, les idoles de Crémazie, de Casgrain, de Fréchette, de Lenoir, de Lemay, éveillent l'enthousiasme de ces derniers pour l'histoire et la légende; ils les invitent "à rendre à la nature canadienne son atmosphère religieuse, aux bois leurs mystères et à l'immensité sa

magnificence",¹ mais ils ne les entraînent que rarement dans les chemins intimes de l'âme. Et cela nous surprend un peu, chez Crémazie surtout, dont l'existence malheureuse se fût prêtée si justement à l'évocation personnelle. Lui-même écrit un jour en parlant de Lamartine et de Musset: "Leurs illusions, leurs rêves, leurs aspirations, leurs regrets trouvent un écho sonore dans mon âme, parce que moi chétif, à une distance énorme de ces grands génies, j'ai caressé les mêmes illusions, je me suis bercé dans les mêmes rêves et j'ai ouvert mon coeur aux mêmes aspirations pour adoucir l'amertume des mêmes regrets".² La raison de cet état de choses est assez simple: au berceau d'une littérature, l'imitation constitue la plupart du temps la source la plus féconde des oeuvres, et les deux immenses génies qui se sont intéressés surtout au spectacle de leur âme, sont si absolument personnels qu'ils semblent presque inimitables. Les gloires nationales, le souvenir de la France, les faits et gestes réels ou légendaires qui hantent alors les esprits cultivés trouvent dans

1. Séraphin Marion, En Feuilletant nos Ecrivains, Montréal, 1931, Romantisme français et Romantisme canadien, page 215.

2. Lettre à l'abbé Henri-Raymond Casgrain.

la couleur de Chateaubriand, dans la verve d'un Hugo, une expression plus appropriée.

Mais quand on considère la chose de plus près, le refus d'accorder au romantisme la direction initiale vers la poésie intime paraît pour le moins exagéré et inexact. On ne fréquente pas assidûment l'école par excellence de l'effusion lyrique sans en ébranler son esprit et son coeur, sans reproduire dans ses strophes un souffle tant soit peu fragile de l'émotion et du sentiment qui s'y sont éveillés. L'oeuvre poétique d'un Fréchette et d'un Lemay ne tient pas tout entière dans LA LEGENDE D'UN PEUPLE et dans LES VENGEANCES. Il faut se garder d'oublier le poète des FLEURS BOREALES et des FEUILLES VOLANTES, et le meilleur Lemay des GOUTTELETTES. Parce que ces aèdes n'ont pas chanté la passion de l'amour, parce qu'ils n'ont pas révélé leur âme avec la véhémence d'un Musset et l'insinuante douceur de Lamartine, est-ce à dire pour cela qu'ils ont tenu absolument fermé le sanctuaire intérieur?

Les critiques qui ont analysé l'oeuvre totale de nos deux bardes romantiques ne manquent pas de souligner les poèmes d'un fond plus personnel, où se reflète l'image des coeurs tristes, malheureux,

ou résignés. "Louis Fréchette, à vingt ans, nous dit Mgr Roy, éprouva lui aussi le besoin de faire au public la confiance de ses premiers émois... Enfin instruit par la vie, assagi par toutes les leçons qu'elle lui avait données, apaisé par la gloire, il revint aux calmes émotions de la conscience, aux joies familiales, aux commerces intimes dont on voit peut-être dans son dernier recueil, dans les FEUILLES VOLANTES la plus pénétrante et la plus sincère expression!"¹ Plus loin, le même auteur précise davantage et nous montre comment le poète, en communion avec la nature, dévoile son âme. "Fréchette n'a peut-être pas écrit de vers plus sincères, plus émus, parfois plus douloureux, que ceux qu'il a consacrés à ce vieux nid délabré qu'il aperçut, un jour d'hiver, pendu aux branches d'un buisson. Tout ce morceau (RENOUVEAU) est à lire pour celui qui veut connaître la sensibilité du poète, en mesurer l'étendue.

Et je songeai longtemps à mes jeunes années,
Frêles fleurs dont l'orage a tué les parfums;
A mes illusions que la vie a fanées,
Au pauvre nid brisé de mes bonheurs défunts.

Il est facile au poète de se transposer lui-même dans

1. Nouveaux Essais sur la Littérature canadienne, Québec 1914, page 164.

les spectacles de la nature, de communier avec eux par un échange subtil d'idées ou de sentiments; il lui est possible aussi d'assimiler à ces spectacles les agitations de sa propre conscience. Ce n'est plus alors le paysage qui devient un état d'âme, c'est l'âme elle-même qui se fait paysage. Louis Fréchette comme tous les romantiques a souvent usé de ce procédé. C'est aux heures sombres surtout qu'il eut ces visions intérieures où sa propre vie lui apparaissait comme une route désolée, son âme, comme une gerbe de fleurs flétries, ses amours premières, comme une sombre nécropole."¹

Le chantre des moeurs canadiennes et de la vie rustique que fut Pamphile Lemay paraît moins communicatif de sentiments intimes que son contemporain. Les retours de son âge avancé sur ses ennuis et ses souvenirs nous laissent entrevoir les tendresses dont il a joui et les douleurs dont il a souffert. Il croit à la souffrance et aux déceptions beaucoup plus qu'au bonheur et au succès.

Le vieillard incliné sur la glèbe flétrie
Regarde épars et morts en son âme meurtrie
Les rêves arrangés avec un si grand soin.

1. Nouveaux Essais sur la Littérature canadienne, p. 178.

C'est encore à Mgr Camille Roy que j'emprunterai le jugement devant servir à caractériser l'attitude du poète sur lui-même. "Son lyrisme est très discret; mais la poésie de M. Lemay jaillit trop des sources les plus profondes de l'âme pour qu'elle n'emporte pas souvent en son flot quelques confidences qui expliquent le chagrin et le pessimisme de l'homme...Le regard du poète vieillard est toujours voilé d'une douce et langoureuse tristesse. Lui-même, il se compare à un vieil arbre dont les feuilles abondantes abritaient jadis l'amour des oiseaux.

Moi je suis un vieil arbre oublié dans la plaine,
Et, pour tromper l'ennui dont ma pauvre âme est pleine,
J'aime à me souvenir des nids que j'ai bercés.

Mais les rappels du passé ne consolent pas toujours cette âme meurtrie. Et si parfois ils trompent son ennui, parfois aussi ils le font plus cruel.

Frappe donc, ô douleur! frappe donc sans merci!
Je suis comme un métal soumis au martelage.
J'ai trainé mes regrets loin de mon cher village,
Et j'ai vu chez les grands plus d'un coeur endurci.¹

Avec le romantisme d'un Crémazie, d'un Lemay et d'un Fréchette surtout, la vraie poésie, celle dans laquelle il entre une part illimitée d'imagination, de

1. Poètes de Chez Nous, page 95.

rêve et de sentiment, a commencé à percer sa trouée dans la littérature canadienne. Et même si les aperçus intimes sont assez vagues et de peu de profondeur, c'est l'"initium", l'entrée sur le seuil d'où les rares parfums de joie, l'atmosphère de tristesse, les fumées d'encens se reconnaissent et se distinguent, mais où l'oeil ne voit que peu de chose du tableau intérieur. Ce sont des disciples qui, pourtant sans manquer de sincérité, ajustent trop leurs dispositions sur le modèle et le laissent trop paraître.

A la fin du siècle seulement, la faculté d'assimilation poétique sera devenue assez puissante pour permettre au poète de se traduire lui-même. Ces dieux sous l'égide desquels on avait chanté la glorieuse époque "de nos gens" et quelques vagues impressions personnelles, s'effaceront devant d'autres divinités, j'oserais dire humaines, Coppée, Baudelaire, Hérédia, Verlaine, Rodenbach, qui sans chasser brusquement l'auteur des Méditations et le chantre des Nuits, introduiront les jeunes dans les retraites profondes de la conscience.

Ce fut une véritable révolution - et Dieu sait s'il en était besoin. Après 1887,¹ une sorte de lassitude avait éteint la flamme des aînés. C'est Jean Charbonneau, un témoin de l'heure, qui parle: "On ressasse les thèmes cent fois remaniés, les poètes, semble-t-il, épuisés, rendus, n'ont plus rien à nous dire et à nous apprendre. Les livres suintent la monotonie... Rien de pittoresque, rien de nouveau ne nous arrête, rien ne nous surprend; aucune émotion véritable ne s'en dégage".² En effet, on serait tenté de croire à la dépression dont furent atteints en France les écrivains du romantisme expirant. Il faut un dérivatif à la langueur du thème national. Rien de mieux que d'en revenir à la vérité de son propre coeur.

★ ★ ★

Dans ce mouvement vers une poésie plus intérieure, plus personnelle, on ne saurait exagérer l'influence

-
1. Date de la publication de la Légende d'un Peuple.
 2. Jean Charbonneau, Des Influences françaises, Tome II, page 274.

exercée par le groupe de Montréal. C'est bien de "cette fraternité d'art, conservant son originalité propre..., les uns appelant les influences parnassiennes, les autres, les formules symbolistes",¹ que nous sont venus les premiers poètes subjectifs. Emile Nelligan et Albert Lozeau ouvrent le nouveau cortège. Ces poètes, nous dit M. Marcel Dugas, brisent "avec la tyrannie d'une poésie uniquement appliquée à chanter les héros historiques, les fondateurs du Canada. De plus en plus il apparaît que nos vieilles sources d'inspiration sont dédaignées et que ce qui va se créer, c'est un art subjectif au lieu de ces oeuvres nourries de légendes et d'histoire: art objectif celui-ci et qui répond mal à l'idée que l'on se fait aujourd'hui de la poésie véritable... A partir de Nelligan, et c'est une date dans l'histoire de la poésie canadienne, l'art individualiste était né. Lozeau continuait à lui donner droit de cité et de vie"². Il semble que des circonstances particulières presque autant que leur tempérament les ait prédestinés à cette poésie person-

1. Ibid, page 325.

2. Littérature Canadienne, Aperçus, page 20.

nelle dont ils sont les premiers représentants.

★ ★

Emile Nelligan, cet enfant de génie, cet élève indiscipliné, cet ami de la "sainte bohème", cette victime de la névrose, ce musicien de syllabes -- autant d'appellations qui révèlent à elles seules une forte personnalité d'artiste -- s'endort à dix-neuf ans "dans l'abîme du rêve".¹ Louis Dantin explique un peu par l'hérédité cette nature exceptionnelle. "Né d'un père irlandais et d'une mère canadienne française, il sentait bouillir en lui le mélange de ces deux sangs généreux. C'était l'intelligence d'un Gaulois de race, s'exaspérant du mysticisme rêveur et de la sombre mélancolie d'un barde sceptique; Jugez quelle âme de feu et de poudre devait sortir de là! quelle âme aussi d'élan, d'effort intérieur, de lutte, d'illusion et de souffrance! ... Supposez maintenant une telle âme s'isolant, se murant elle-même, un tel volcan fermant toutes ses issues, n'était-il pas fatal que tout sautât dans une explosion terrible?"²

1. Emile Nelligan, *Le Vaisseau d'Or*.

2. Emile Nelligan et son Oeuvre, Préface page 5.

L'oeuvre de l'adolescent traduit d'une façon vraiment prodigieuse son âme triste et tourmentée. En parcourant ses poèmes, essayons de déterminer le champ de son introspection et de saisir l'attitude du regard intérieur. Comme il est facile à capter, ce regard, chez le pauvre Nelligan? Sur quelque objet qu'il se pose, il est toujours le même, toujours aussi profondément triste. Personne mieux que Louis Dantin n'en a aussi bien vu la pose unique. Voici comment il le caractérise: "Presque toujours la poésie de Nelligan s'isole, s'emprisonne, ferme les yeux et se gémit elle-même. Car alors ce qui est son fond essentiel, c'est une tristesse sombre et désolée. Non la tristesse qui flotte, vaporeuse et douce sur l'âme des purs mélancoliques; -- non celle qui s'amollit comme chez Rodembach de la suavité des souvenirs; non plus celle qui se justifie et se raisonne, comme chez les grands pessimistes; -- mais la tristesse sans objet, sans cause et dès lors sans consolation; lame implacable et froide enfoncée jusqu'au vif du coeur; torture aigue, amère, enfiévrée et desséchante n'ayant pas même l'orgueil de la force stoïque ou le soulagement des larmes."¹ Son oeil semble

1. Emile Nelligan et son Oeuvre, Préface, page 18.

voilé par un verre noirci qui éteint les couleurs et
les rayons, et ternit toutes les surfaces. Les choses
les plus franchement jeunes, fraîches, gaies, légères,
dès qu'il les voit en lui-même, éveillent sa mélancolie.
Son berceau, il git "parmi un mobilier de deuil"; le
poète se penche sur lui

Avec l'obsession d'un sanglot étouffant.

Il l'interpelle par des reproches amers:

Quand je n'étais qu'au seuil de ce monde mauvais,
Berceau, que n'as-tu fait pour moi tes draps funèbres

Le sabot de Noël, ce n'est plus Jésus qui le lui apporte,
il lui est offert

Dans l'inférieure cheminée,
et de quoi peut-il être rempli, sinon de "désespoirs".

Nous avons tant de désespoirs
Que notre sabot en est noir.

Au coin du feu, il ne feuillette plus les grands albums
d'autrefois, il aperçoit "défiler dans un album de
flamme" sa jeunesse qui va.....

"Au champ noir de la vie, arme au poing toute en sang.
Les petits oiseaux, ils sont raidis sous la neige; les
fleurs n'embellissent pas plus qu'elles ne parfument,

en un glauque bocal

Elles ferment languissamment leurs prunelles câlines.

Emmeline revenant du bal

songe au vide affreux des choses
Devant la sèche mort des Camélias roses.

Ce jeune homme de dix-huit ans, à l'heure où tant d'autres ne rêvent qu'au bonheur et à la vie, jette trop souvent les yeux sur la ruine et la mort. Dans les poèmes publiés par les soins de Louis Dantin, il y en a plus de quinze dont le titre non seulement suggère, mais contient expressément les idées de mort et de ruine.

A part la vision des choses "qui passent toutes par la raie obscure du prisme"¹ de son âme enténébrée, qu'est-ce que le poète trouve en lui? Des souvenirs, des regrets, des rêves inaccessibles, des amours déçues, des rêveries à faire pleurer, des soucis, des angoisses cuisantes, des espoirs, des enthousiasmes qui se transmuient en illusions. Le Révérend Père M. A. Lamarche O.P. appelle tout cela "ses paysages d'âmes" où se rencontrent et s'entremêlent dans une parfaite unité le présent et ses déboires, l'avenir et ses appréhensions, le passé et ses souvenirs. Cette nature triste, étrange est tout entière dans ces distiques

1. Ibid.

que Abder Halden n'a pas jugés indignes du colloque sentimental de Verlaine.

Comme des larmes d'or qui de mon coeur s'égouttent,
Feuilles de mes bonheurs, vous tombez toutes, toutes,

Vous tombez au jardin de rêve où je m'en vais,
Où je vais les cheveux au vent des jours mauvais.

Vous tombez, de l'intime arbre blanc, abâtues
Câ et là, n'importe où, dans l'allée aux statues,

Couleur des jours anciens, de mes robes d'enfant
Quand les grands vents d'automne ont sonné l'olifant.

Et vous tombez toujours mêlant vos agonies
Vous tombez, mariant, pâles, vos harmonies.

Vous avez chu dans l'aube au sillon des chemins,
Vous pleurez de mes yeux, vous tombez de mes mains.

Comme des larmes d'or qui de mon coeur s'égouttent
Dans mes vingt ans déserts, vous tombez toutes, toutes.

Il consacre tout un poème à la peinture de son âme jeune, tendre, frémissante, que le masque du mensonge n'a jamais couverte, que la volupté n'a pas souillée. En cette pureté, le critique français trouve un caractère franchement canadien.

Mon âme a la candeur d'une chose étoilée
D'une neige de février.

- - - - -

Ah! la fatalité d'être une âme candide
En ce monde menteur, flétri, blasé, pervers,
D'avoir une âme ainsi qu'une neige aux hivers
Que jamais ne souilla la volupté sordide.

D'avoir l'âme pareille à de la mousseline
Que manie une soeur novice de couvent,
Ou comme un luth rempli des musiques du vent
Qui chante et qui frémit le soir sur la colline !

D'avoir une âme douce et mystiquement tendre
Et cependant, toujours de tous les maux souffrir,
Dans le regret de vivre et l'effroi de mourir,
Et d'espérer, de croire....et de toujours attendre.

Sa pensée imprécise, sans destinée pitoyable, avec quel
oeil pénétrant il les a vues, avec quels traits d'ar-
tiste il en a brossé le tableau.

Ma pensée est couleur de lumières lointaines
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.

Sa souffrance si poignante bien vite l'a brisé. Les
familiers de l'enfant de génie inclinent à croire qu'il
eut le pressentiment du fatal naufrage de sa raison,
même qu'il le souhaitât pour ajouter un dernier rayon
à son auréole de poète. Je ne puis résister à la ten-
tation de citer les deux tercets du Vaisseau d'or --
c'est la vision du barde tel qu'il nous reste, moins
sa gloire, et c'est lui-même qui l'a aperçue.

Ce fut un Vaisseau d'Or dont les flancs diaphanes
Révélaient des trésors que les marins profanes,
Dégoût, Haine et Névrose entre eux ont disputés.

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève?
Qu'est devenu mon coeur, navire déserté?
Hélas, il a sombré dans l'abîme du rêve !.....

Et ces quatre vers "où il se peint tout entier avec

ses dons superbes, avec ses impuissances fatales, avec la catastrophe enfin qui l'a brisé en plein essor".¹

Je sens voler en moi les oiseaux du génie
Mais j'ai tendu si mal mon piège qu'ils ont pris
Dans l'azur cérébral, leurs vols blancs, bruns et gris
Et que mon coeur brisé râle son agonie.

Dans cet être que la mélancolie étreint, tout entier, intelligence et sensibilité, des contrastes saisissants s'allient, comme par une ironie cruelle; ils le jettent dans un état d'âme troublant, douloureux, où il se tient comme en suspens entre ses désirs de gloire et son pessimisme envahisseur, entre le rire dédaigneux, inquiet, et les larmes. LA ROMANCE DU VIN est toute remplie de ce sentiment subtil. Ce poème, qui semble le mieux gravé dans sa mémoire, (Il le récite de préférence aux visiteurs qui s'intéressent à son oeuvre) parce qu'il lui rappelle sans doute un moment de gloire au Château Ramsay, donne peut-être l'idée la plus complète des aspirations, de la sensibilité du poète et de la perfection de son art. C'est un beau mouvement de ferveur poétique où il se montre cent pour cent lui-même.

Tout se mêle en un vif éclat de gaîté verte.
O le beau soir de mai! Tous les oiseaux en chœur,
Ainsi que les espoirs naguères à mon coeur,
Modulent leur prélude à ma croisée ouverte.

O le beau soir de mai ! le joyeux soir de mai !
Un orgue au loin éclate en froides mélodées ;
Et les rayons ainsi que de pourpres épées,
Percent le coeur du jour qui se meurt parfumé.

Je suis gai ! je suis gai ! Dans le cristal qui chante
Verse, verse le vin ! verse encore et toujours,
Que je puisse oublier la tristesse des jours,
Dans le dédain que j'ai de la foule méchante !

C'est le règne du rire amer et de la rage
De se savoir poète et l'objet du mépris,
De se savoir un coeur et de n'être compris
Que par le clair de lune et les grands soirs d'orage !

Pendant que tout l'azur s'étoile dans la gloire,
Et qu'un hymne s'entonne au renouveau doré
Sur le jour expirant, je n'ai donc pas pleuré,
Moi qui marche à tatons dans ma jeunesse noire.

Je suis gai ! je suis gai ! vive le soir de mai !
Je suis follement gai sans être pourtant ivre !
Serait-ce que je suis enfin heureux de vivre ;
Enfin mon coeur est-il guéri d'avoir aimé ?

Les cloches ont chanté ; le vent du soir odore
Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots,
Je suis si gai, si gai dans mon rire sonore,
Oh ! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots.

On a souvent reproché à la poésie du jeune dieu de
n'être que le pastiche de Baudelaire. Il ne faudrait
pas oublier le jugement de Charles Abder Halden : "A
l'heure où Nelligan paraît, son originalité éclate
tout entière. Avec lui si la poésie de son pays perd
en couleur locale, elle s'élargit en même temps qu'elle
devient plus intime. Le sens de la subjectivité fai-
sait un peu défaut à ses poètes. Nelligan doit con-

tribuer à le leur donner."¹ Après une étude particulière sur cet aspect de son oeuvre, comment ne pas faire mienne cette dernière affirmation?

* *

Albert Lozeau, son frère d'art, eut-il un sort plus heureux? En pleine jeunesse, une cruelle maladie l'immobilise sur son lit ou dans un fauteuil, le forçant à traîner une vie douloureuse et solitaire. La poésie devient pour lui la consolatrice de son existence brisée. Lorsqu'on voit le ciel par l'ouverture étroite d'une fenêtre, les hommes et les femmes dans l'exiguité d'une chambre de malade, où s'en va le songe, sinon en soi, vers ce que l'on pleure ou ce que l'on aime?

Je vis ce que le jour m'abandonne de rêve.
- - - - -
Car le rêve après lui nous laisse un souvenir
Que ne peuvent jamais entièrement ternir
Les longs ennuis du jour et les regrets de l'heure...²

Il se place lui-même sous le patronage de Musset:

Et j'ai Musset pour maître et pour Muse la femme.³

Mais il est bien difficile de voir dans sa poésie la passion violente, sans voile, le tourment, la profondeur

1. Nouvelles Etudes de la Littérature Canadienne-française
Paris, 1907, page 376.

2. Poésies complètes, Tome I, L'Ame solitaire, page 5.

3. Ibid.

d'émotion du poète français. Comme lui cependant, il nous livre son coeur avec les deux grands sentiments qui le gonflent et l'agitent; l'amour et la souffrance, mais une souffrance chrétienne.

Le songe intérieur de Nelligan l'a conduit à la ruine mentale, celui d'Albert Lozeau "l'arrache au désespoir et à la mort". Deux poètes de l'intimité, deux analystes du moi, mais hors de là, combien peu ils se ressemblent! Entrons dans L'AME SOLITAIRE: le désir, le regret, les craintes et les joies de l'amour, la rêverie, la bonne souffrance qui enveloppe le tout d'une mélancolie douce et comme purifiée. Pas de tristesse morbide, pas de retour sur son enfance, pas de révolte, mais une résignation noble qui lui façonne un regard de douceur et de paix. Les désirs, les regrets, il les concentre sur la bien-aimée qu'il attend, dont il déplore l'absence. Quelle délicatesse, quel abandon, quelle sincérité dans le désir contenu s'expriment dans les derniers vers du poème sur l'attente.

Mon coeur est maintenant ouvert comme une porte.
Il vous attend, ma Bien-aimée, y viendrez-vous?
Que vous veniez demain ou plus tard, que m'importe?
Le jour lointain ou proche en sera-t-il moins doux?

L'expression du regret est-elle moins sincère?

Dépuis qu'elle est partie, un grand doute m'étreint.
J'ai beau fixer l'azur où le jour étincelle,
Afin que mon cœur fou soit comme lui serein:
Le ciel ment, la clarté n'est pas franche loin d'elle.
Loin d'elle, p. 43.

Mille projets, mille espoirs remplissent la tête et le
cœur de l'amoureux. Il prépare dans la joie et la
crainte les confidences et les aveux, soupire après
les baisers et les caresses--et les "Heures d'amour"
s'envolent dans le rêve ou dans l'ivresse d'une pré-
sence qui

Emplit le cœur de joie et la bouche de miel.

Albert Lozeau a plus joui de l'amour qu'il n'en a souffert. S'il s'est laissé choyer par Eros, il n'a guère connu sa tyrannie. Le doute l'effleure quelquefois--rarement l'angoisse. Écoutons-le livrer ses impressions:

L'heure coulait comme un ruisseau, vive et divine
Sous les arbres feuillus où tous deux nous rêvions;
Et comme font les vrais amants, nous écoutions
Tout ce qui dans nos yeux attendris se devine.

Et la page suivante continue de chanter un bonheur analogue:

Nous avons nos baisers, nous avons nos regards.
Leur sens subtil se rit des jours et des hasards,
Et rien n'altérera leurs jouissances pures
Au temps, même lointain, des ivresses futures.

Ailleurs encore, il a de beaux accents pour chanter
une extase amoureuse par une belle nuit étoilée.

Et nous sommes tous deux sans parole, songeant
A la sainte splendeur des points d'or et d'argent,
Heureux loin du Réel jaloux qui nous réclame,
Comme s'il nous pleuvait des étoiles dans l'âme.

Ces heures de délice, il en garde précieusement le souvenir et les savoure dans sa solitude comme des parfums d'encens.

Et moi j'ai revécu les heures d'autrefois...
Et, comme des parfums qu'on respire à l'église,
Des souvenirs d'amour dont l'être entier se grise
Ont consolé mon coeur où tout pleure parfois.

Et la souffrance qui fut son pain quotidien pendant de longues années, avec quel sens chrétien il l'accepte. Elle lui est devenue une source de force, de paix et de douceur.

Oh! la bonne souffrance qui nous fait l'âme forte!
Quelle paix bienheureuse et durable elle apporte,
Comme vase de miel rempli jusqu'au bord
Pour endormir le mal qu'elle engendra d'abord!

Il se livre à son action purifiante et libératrice.
Par elle, il veut dépouiller son âme du voile de la chair et la rendre pure comme le cristal.

C'est dans le feu sacré de sa divine forge,
Malgré nos pleurs honteux, nos cris à pleine gorge,
Qu'elle assouplit, redresse, éprouve le métal
De notre âme et le fait luisant comme un cristal.

Mais il ne nous a pas caché le rude combat qu'il a dû soutenir pour atteindre à une telle hauteur. La douleur a brisé les chaînes et les entraves des atti-

rances terrestres et charnelles et lui a permis de
prendre son essor vers la pure lumière.

En nos corps l'âme aspire à l'azur libre et frais;
Mais seule, elle ne peut briser le mur épais
Du cachot qui, jaloux, la retient prisonnière,
Morne et désespérée et loin de la lumière!
Alors la douleur vient frapper à la prison,
Ebranle les barreaux, s'acharne à la cloison
Par où, bientôt s'infiltrer une céleste brise,
Jusqu'à ce que d'un coup suprême, elle la brise!

Si la chair a souffert, l'âme a la liberté
Et prend possession de son éternité.

LE MIROIR DES JOURS reflète ce même thème de l'a-
mour dans plus d'un quart de ses pages. Dans un pro-
logue fort bien tourné, il nous fait connaître que c'est
encore de son coeur qu'il a tiré ces nouveaux chants.

Quand la fenêtre est close et que tout bruit s'éteint,
Ecoute de ton coeur monter la voix suprême,
Ta musique est en lui, c'est là qu'est ton poème.

Peut-être s'y montre-t-il, dans ce second recueil, plus
de sincérité et plus de mélancolie. BONHEUR MALHEUREUX,
LA PREMIERE révèlent admirablement les chastes jouis-
sances du poète.

Mon bonheur, près de vous, ressemble à la souffrance,
Tout m'est une caresse et tout m'est un regret,
Et mon coeur cependant heureusement mourrait
Du doux mal que me fait votre chère présence.

La première qu'on aime est toujours la plus belle.
On la cherche des yeux comme du souvenir.

Elle ne peut cesser de nous appartenir
Par ce qu'il reste en nous de jouissance d'elle.

Ses chères amitiés, qu'il entretient comme un feu devant un autel, ont arraché son âme et son corps à la froideur et aux ténèbres des temples vides et isolés. Grâce à elles et à la pensée de l'au-delà, il a pu garder pendant son long martyre l'attitude courageuse et calme des forts.

Un coin délicieux de cet intérieur délicat resterait inexploré si nous ne disions un mot de son regard sur la nature. La nature avec ses multiples charmes, c'est en lui-même que le poète la voit. Il l'attire en lui, l'associe à son âme comme une autre bien-aimée qui épouse sa joie ou sa douleur. Les arbres ont "des douceurs graves et maternelles", les illusions et les espoirs fondent sur la vitre du coeur comme de frêles fleurs de frimas; des étoiles, il pleut du bonheur; la lune est triste, elle pleure.

Car ce sont bien tes pleurs, lune triste et superbe,
Qui perlent au matin et brillent à chaque herbe...

Les aspects successifs des mois et des saisons sont décrits en de courtes pièces, le plus souvent des sonnets, où le tercet final peint un état d'âme. L'automne avec sa mélancolie a toutes les préférences du

rêveur.

Je ne t'ai pas toujours goûté, je m'en étonne;
- - - - -

Puisqu'aujourd'hui, pareils en mes regrets nombreux,
Pour me sentir le coeur déçu moins malheureux,
Il me suffit d'un peu de musique et d'automne.

★ ★

Jovette-Alice Bernier qui arrive une vingtaine d'années après Albert Lozeau ne serait sûrement pas apaisée par un coin de ciel d'automne. Combien peu elle ressemble au chantre de la première heure, qui a bu l'amour comme un philtre consolateur, et dont la réserve pourrait nous faire croire à ces amours platoniques où la tête a plus de part que le coeur, où à la pudeur un peu précieuse de l'art classique. La génération actuelle s'est forgée un tempérament plus violent, cultive un érotisme tourmenté qui absorbe toutes les puissances de l'être.

Je voudrais t'arracher de mon coeur indompté,
Fatal amour, vain mal, tyran insatiable!
Maître, c'est bien assez pleurer l'irréparable
Quelle rançon te faut-il pour ma liberté?

Je voudrais te bannir, menteuse volupté,
Je voudrais oublier, je me sens incapable.
Une lourde puissance amoureuse m'aceable
Je voudrais te maudire et tu me fais chanter .

(Comme l'Oiseau, page 71)

Rien n'existe hors le monde intérieur. Le regard se fixe aigu, pénétrant, et scrute les replis les plus intimes de la conscience. Avec une pointe d'ironie et de stoïcisme, l'âme montre à nu ses plaies et ses meurtrissures, Il faut bien l'avouer, et c'est le grand mérite de l'auteur, tout n'avait pas été dit sur le thème de l'amour avant la poétesse, parce que l'émotion n'avait jamais été aussi profonde ni aussi sincère. Orgueil, doute, tendresse. blessée, attente déçue, tout cela compose une souffrance si cruelle qu'elle désire "mourir du spasme lent de son âme anxieuse". La page liminaire de TOUT N'EST PAS DIT contient une prière que l'on retrouve dans l'un des derniers poèmes; elle laisse deviner les douleurs écrites sur chacun des feuillets du livre, sur les parois de son pauvre coeur.

Quand vous découvrirez mon orgueil balaféré
Et ma tendresse auprès, portant mainte écorchure
Pour les frapper, Seigneur, ayez la main moins sûre.

Exalté par l'orgueil et la passion, "lui, son coeur, ce dément" a voulu affronter toutes les tempêtes, et il en est revenu souillé, déchiré et meurtri.

Il a tout le salin des flots verts sur ses flancs
Qu'une vague soulève et que la brise agace.
Il est nerveux, hagard, et d'écume, tout blanc;
A ses bords le varech en déchirures pend;
Mainte blessure dit l'excès de son audace.

"Car l'amour ne rend pas les coeurs comme il les prend".
Et Mlle Bernier, qui en a fait la triste expérience, semble se complaire à nous étaler sous toutes sortes de formes, l'image du sien tel qu'il le lui a laissé avec des traits trop saillants de tristesse, d'ennui, de dégoût, d'insatiable volupté.

Avant d'avoir vieilli, comme il est déjà vieux!
Plus rien n'a la vertu de le rendre anxieux,
Et toujours plus profond chaque sillon le creuse...
A quoi m'a-t-il servi de n'être qu'amoureuse?
(Mon Coeur de pur métal, page 65)

LES MASQUES DECHIREES enlèvent tous les voiles, c'est la sincérité poussée jusqu'à l'impudeur. Plus aucune cachette, "il n'est rien de laid, d'inavouable", "la vie n'est que la vie". Et les aveux, les prières, les raisons, les appels, les images étalent le moi dans toutes ses misères secrètes.

Je ne crois plus au mal, je ne crois plus au bien,
Je ne crois plus à rien.

- - - - -

Je ne suis plus qu'un peu de chair qui souffre et saigne,
"Sa confession, nous déclare le Père Carmel Brouillard, est exacte, minutieuse, précise; rien ne manque, ni les circonstances, ni le temps, ni les intentions... Jamais la poésie canadienne n'a connu semblable débacle d'âme. Le fleuve des paroles charrie un éboulement de détails, de

sensations, de désirs... Il n'y a qu'un moi, un moi total qui centralise toute la vie de l'individu, un moi égoïste qui se célèbre, se magnifie, se versifie ardemment."¹

La façon dont elle associe Dieu à ses émois, à sa détresse, à ses sensations plus qu'à ses sentiments nous révèle une âme qui a perdu la vraie notion du Dieu de toute pureté, une intelligence dont le "crime du coeur" a voilé les clartés religieuses et ébranlé la foi. Que dire de cette action de grâce mondaine:

Je te bénis, mon Dieu, toi qui fis des contrastes
Si beaux, que je n'ai pu conserver mes yeux chastes;

Le Christ qu'elle aime n'est pas assez divin... Il ressemble trop aux autres hommes. J'ai vraiment peur que son colloque lui fasse injure. Comme sa dévotion au dieu Amour est plus orthodoxe! C'est bien lui qu'elle adore encore, au seuil de son temple -- il a été certes le premier servi. La passion et tous ses maux gonflent et débordent de ce coeur "comme une marée"; la navire de son âme est prêt "à toutes les partances", indifférent "à la joie ou à la navrance". Toute l'oeuvre de l'auteur manifeste sa vie intérieure avec une véhémence

1. Sous le Signe des Muses, page 112.

extraordinaire. Le thème toujours ancien et toujours nouveau a été rechanté sur des cordes neuves, il a été repleuré avec des larmes plus froides et plus amères.

Les autres jeunes poétesses, Simone Routier, Eva Sénécal, Alice Lemieux, seraient-elles femmes si leur intuition native ne s'exerçait d'abord sur leur monde intérieur? Avec une hardiesse et une pénétration à laquelle la Muse féminine, si pudique chez nous, ne nous avait guère habitués, elles nous dévoilent aussi les profondeurs secrètes où se cachent les jeux, les émois, les défaites et les deuils de leur coeur sensible souvent inemployé.

Je ne ferai pas d'incursion dans leurs oeuvres; elles se ressemblent toutes quand elles nous dévoilent l'âme féminine -- question de nuances -- et comme les plus fortes contiennent les pâles, l'analyse n'y montrerait rien de neuf.

★ ★

J'aime mieux écouter la CHANSON INTIME d'un autre poète dont la détresse nous arrache des sanglots. L'auteur la fait entendre du fond de son "Coffret" et elle en fait résonner tous les compartiments. Quand

enfin, elle nous arrive, tel mot, telle note des autres chansons reviennent frapper l'oreille et se mêlent naturellement aux accords de la dernière. Louis Dantin y a enfermé son coeur et son âme. Quels secrets elle nous livre, sans orgueil, sans mélancolie, avec une sincérité touchante. Trois couplets sont particulièrement expressifs: NOEL INTIME, AME-UNIVERS, MON COEUR. A-t-on jamais rendu en termes plus vrais la nostalgie de la foi perdue, l'obsession de la tendresse, le vide des affections humaines? Ici les citations parlent mieux que les commentaires les plus transparents. Ce sont les poèmes entiers qu'il faudrait rapporter pour revivre l'émoi de cet être troublé. NOEL INTIME est, selon le Docteur Marion, "un récitatif composé avec des larmes." Les quatre dernières strophes font entendre les accents d'une âme désespérée que la foi ne soutient plus.

Oh! qu'ils furent heureux! Moi, dans l'ombre muette,
Je m'asseois, pasteur morne et blême de soucis,
Et jamais un Archange à ma veille inquiète
Ne vient jeter le Gloria in excelsis.

Je scrute le reflet de toutes les étoiles,
Mage pensif, avec un désir surhumain,
Mais leur front radieux n'a pour moi que des voiles,
Et pas une, du doigt, ne me montre un chemin.

Et mon âme est la Vierge attendant la promesse,
Mais que ne touche point le souffle de l'Esprit,
Ou le vieillard en pleurs qu'un sombre doute oppresse
Et qui n'a jamais su d'où venait Jésus-Christ.

Je suis l'étable offrant en vain son sol aride
Au Roi toujours lointain et toujours attendu;
Et dans mon coeur voici la crèche, berceau vide,
Où le vent froid gémit comme un espoir perdu.

Cette même nostalgie de la foi perdue, cette convoitise du divin, dont l'auteur a fait entendre les accents dès le début du siècle (L'Anthologie des Poètes Canadiens reporte le poème cité plus haut au mois de décembre de l'année 1900.) reparait encore dans la Chanson Intellectuelle que l'auteur adressa à ses amis au jour de l'an de 1933. Cette fois, c'est à l'occasion des processions de la Fête-Dieu que le poète, dans un saisissant contraste avec les clartés et les ferveurs d'autrefois, nous montre, dans le temple de son coeur, tous les feux éteints ne laissant plus que ténèbres, doute, froideur et dégoût.

Mais la vie a muré le temple où je priais
Et le seuil dévasté s'est rempli de ténèbres;
Le sanctuaire croule et les anges mauvais
Sur l'autel sans flambeaux tournent en vols funèbres.

La tempête brutale en l'abside a glacé
La Foi, l'Amour, l'Espoir aux visions sereines,
Et les hymnes anciens pleurant ont délaissé
Les arceaux qu'ont emplis des plaintes souterraines.

Dans la procession sombre des vains désirs
Où marchent vaguement mes âpres destinées,
Le Rêve pour encens exhale des soupirs
Et jette des regrets comme des fleurs fanées.

De névrose, d'alarme et d'angoisse escorté,
Le dégoût va trainant sa bannière livide,
Et sans jamais bénir, dans ce coeur déserté,
Le doute, prêtre noir, apporte l'ostensoir vide.

AME-UNIVERS déroule une succession de onze strophes octosyllabiques et, dans chaque quatrain, l'auteur enchasse un état d'âme. Son âme immense, il la voit comme taillée en de multiples facettes à travers lesquelles transparaissent, sous maintes formes empruntées à la nature, les diverses manifestations de sa vie intellectuelle et de sa vie émotive. L'effet venant surtout du procédé d'accumulation, force nous est de citer toute la pièce pour donner une idée complète de la puissance de l'analyste, de la virtuosité de l'écrivain et de la capacité de cet être malheureux qui a amassé en lui tant de beautés et de laideurs, et n'a pu garder de place pour loger la paix, la joie et la confiance.

En mon âme, comme en des jours,
Flottent, lumières nuancées,
Des rayons qui sont des amours,
Des reflets qui sont des pensées.

En mon âme, comme en des nuits,
Errent au caprice des songes,
Des spectres qui sont des ennuis,
Des sylphes qui sont des mensonges.

En mon âme comme en des cieux,
Evoluent en orbres de flammes
Des étoiles qui sont des yeux
Et des lunes qui sont des âmes.

En mon âme, pareille au temps,
Se succède, flot monotone,
Des fièvres qui sont le printemps
Et des frissons qui sont l'automne.

En mon âme, comme aux jardins,
Se frôlent en l'émail des vases,
Des glaieuls qui sont des dédains
Et des lis qui sont des extases.

En mon âme, comme aux prés verts,
Papillonnent buvant les sèves,
Des linottes qui sont des vers
Et des merles qui sont des rêves.

En mon âme, comme en les bois,
Glissent, aux surprises des routes,
Sous des chênes qui sont mes fois,
Des reptiles qui sont des doutes.

En mon âme comme aux lavoirs,
Se déchirent en troupes blêmes,
Des brebis qui sont des espoirs
Et des loups qui sont des blasphèmes,

En mon âme, comme zéphirs
Ou ruisseaux à l'ombre des charmes,
Coulent des brises de soupirs,
Et des sources qui sont des larmes.

En mon âme, comme en les flots,
Se soulèvent mouvantes plaines,
Des vagues qui sont des sanglots,
Des tempêtes qui sont des haines.

En mon âme, comme aux enfers,
Vont, rivés aux squelettes caves,
Des souillures qui sont des fers,
Et des remords qui sont des laves.

A cet univers, il manque le grand soleil de Dieu qui transforme et illumine toutes choses. Modifiant quelque peu Rostand :

O Soleil! sans qui toutes les âmes
Ne seraient que ce qu'elles sont,

des mondes bouleversés dont les éléments toujours en lutte ne parviennent pas à trouver l'ordre et le calme heureux et féconds.

L'application de l'allégorie contenue dans le morceau de vers populistes de la CHANSON NOMADE refait un peu les mêmes tableaux, d'une façon plus réaliste encore, dans le cadre d'un désert. La porte intérieure s'ouvre toute grande, exhibant au grand jour les misères de cette abondance aride de pensées, d'émotions qui ne laissent après elles que le sentiment de la solitude et du remords.

L'désert qui sèch' dans sa torpeur,
C'est la grande solitude de mon coeur,
Et les milliards de grains de sable,
C'est tous les atom's lamentables
De mes rêves et de mes pensées
Que mon âme retourne et soulève;
Et l' soleil qui flambe et qui cuit
C'est ma fièvre et c'est mon ennui.
La soif qui m' ronge comme un vautour,
C'est l'tourment que j'ai d'un grand amour.

- - - - -

Les bêt's rongeant les cadavr's désossés

C'est les souvenirs qui dévor'nt tout mon passé;
Et les mirages fous qui s'renversent
C'est mes espoirs que l'sort boul'verse;
Et l'espace vide, illimité,
C'est l' fantôme de ma liberté;
Et l' simoun qui souffle et qui mord
C'est la vie qui, d'tout son effort,
M'pouss'vers le Grand Sahara d'la mort.

Ces larges fresques constituées par une suite de petits paysages intérieurs, tout en nous révélant l'âme du poète, nous laisse un peu froidset sceptiques. Il n'en est pas de même du poème final MON COEUR. Ce n'est plus une peinture évocatrice de frissons esthétiques, c'est, entre deux cris de détresse, un long regard effaré en face d'un abîme. Abime incommensurable de tendresse où se sont engloutis sans se consumer tous les amours d'une existence sentimentale "capable des affections les plus nombreuses et les accueils les plus intensifs". Quel coeur brûlant, ulcéré n'a jamais livré, en des épanchements plus sincères et plus abondants, ses secrètes attaches qui font à la fois son ivresse et son tourment. Ces strophes ne souffrent pas de coupure.

Ah? mon coeur est un gouffre insondable et béant
Où le désir écume et bout comme une braise,
Et, pauvres oiseaux fous qu'attirait le néant,
Tous mes amours sont là tombés dans la fournaise.

Amours naifs des jours de mes robes d'enfant,
Amours sacrés, rayons de ma jeunesse austère,
Amours cruels, qui brisez l'âme en triomphant,
Amours maudits, courbés de honte, et qu'il faut taire.

Les amours nés au choc d'un regard fugitif,
Au charme d'un sourire, au tulle d'un corsage;
Ceux qu'a lancés de loin au coeur inattentif
L'arc rose d'une lèvre où l'aveu se présage.

Les amours patients et sûrs, calmes et doux,
Faisant à l'âme comme un nid sur une cime,
Et les amours trahis qu'on traîne à deux genoux;
Tous mes amours sont là dans mon coeur, cet abîme.

Aucun n'a déserté l'abri vertigineux,
Nul n'a péri, ployant au souffle qui l'embrasé ;
Tous sont vivants encore et plaintifs ou joyeux,
Leur choeur chante toujours les larmes ou l'extase.

Tous mes amis d'hier et des passés lointains,
Ceux qu'abrite le toit, les autres dont l'absence
A fait l'ombre plus vague et les traits incertains,
Ceux que m'a pris la mort même, ou l'indifférence;

Mon coeur les garde tous, trésor pieux et cher,
Sources de son ivresse et de ses agonies,
Et les frissons anciens de l'âme ou de la chair,
Il les revit dans leurs caresses rajeunies.

Qu'importe qu'il s'élançe à de nouveaux désirs
En une soif d'aimer tyrannique et suprême?
Il reste empreint du sceau des premiers souvenirs,
Et tout ce qu'il chérit un jour, toujours il l'aime.

Il est inassouvi parce qu'il est profond,
Il veut tout consumer parce qu'il est intense,
Mais ce qui dans sa flamme invisible se fond
Dure plus beau, paré d'une éternelle essence.

Laissez donc nos destins intimes se lier,
Soeur nouvelle, chère âme, hier encore inconnue.
Mon coeur vous attendait; l'abîme hospitalier
Se fait riant et doux pour votre bienvenue.

Prenez place, ma reine, au cercle radieux;
Des amantes d'antan ne soyez point jalouse;
Comme si l'univers ne portait que nous deux,
Vous m'aurez tout entier, ô ma millième épouse!

Que votre âme se ferme aux doutes obsesseurs;
Qu'elle tende plutôt des lèvres fraternelles
A celles qu'un destin mystique fit vos soeurs;
Je vous aimerai mieux en vous aimant pour elles.

Notre tendresse ira plus pure se créant
Pour avoir du Soupçon ignoré le fantôme,
Et nos deux coeurs grandis feront un coeur géant
Où la terre et les cieux sembleront un atome...

Ah! mon coeur est un gouffre insondable et béant!

Après avoir entendu cet appel déchirant, comment ne pas songer à l'inoubliable confession de saint Augustin: "Seigneur, vous nous avez faits pour vous, et notre coeur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous". On voudrait la lancer sans retard au poète, comme une réponse de secours à son cri d'alarme.

"Lorsqu'on ferme le Coffret, nous avoue le Docteur Marion, on a l'impression d'avoir longtemps marché dans des allées jonchées de feuilles mortes, d'avoir remué des cendres presque éteintes ou de s'être assis sur la margelle d'un puits sec".¹ Un coeur humain où la vie divine se meurt nous a livré son émoi et sa détresse. Sa sincérité n'a pas manqué de nous émouvoir.

★ ★

Approchons maintenant des sources d'eau vive, des

1. Sur les Pas de nos Littérateurs, Montréal, 1933, Le Coffret de Crusocé, p. 39.

foyers embrasés. Entrons dans les jardins fermés où la sève divine gonfle les feuilles et les fleurs. Chez Lucien Rainier et chez Mère Saint-Ephrem, nous y respirerons les parfums de la présence divine. Le spectacle de leur âme que Dieu remplit, illumine et enivre, voilà bien le tableau reposant qu'ils contemplent pour se réjouir eux-mêmes, et qu'ils peignent pour nous.

Les SAISONS MYSTIQUES offrent de ces visions intérieures où la mélancolie reste sereine et où la foi transfigure les plus poignantes réalités. Dans cette âme sensible, le souvenir et le regret se donnent la main, la tristesse est "dure et douce" à la fois, le trouble est vite apaisé.

Etends sur moi ton règne implacable, ô tristesse !
tristesse dure et douce à qui s'est résigné.

Cette tristesse, elle ne vient pas de ce que le poète a épuisé la coupe des joies humaines, c'est celle du cœur qui a souffert et a vu souffrir et qui sait "que sans souffrance une âme est inutile." C'est la détresse de l'âme en proie aux luttes du dedans, humiliée par la défaite :

Les mauvais souvenirs de ma vie, en cohue
dévalent dans mon âme, et mon âme devient
un sombre champ de guerre où leur foule se rue...
De ma paix dévastée il ne subsiste rien.

Si à certain moment son âme lui est apparue morne comme
une chambre restée close après un deuil, vite il a supplié
le Dieu vivant d'y ramener la fraîcheur et la vie.

Seigneur, voyez mon âme en pareil désarroi !
Ah ! revenez ! Ouvrez sa porte ! Et qu'elle soit
comme un matin d'été par quelque beau dimanche.

Dans l'abandon entier de sa personne au bon vouloir divin,
il possède enfin le calme que les variations des saisons
spirituelles ne pourront plus agiter.

Désormais, que le jour soit d'automne ou d'été,
Celle qui vient à moi pleine d'éternité
Sera l'heure bénie entre toutes les heures !

La prière le réjouit comme un beau jour de mai, elle est
pour lui la fleur de la route et le parfum des bois.

Pour le coeur épris de Dieu, peut-il en être autrement ?

Maintenant le bonheur d'être un enfant qui prie
me comble, jour à jour, de la gaieté de mai ;
comme la route en fleurs mon âme est refléurie
et de l'odeur des bois je me sens parfumé.

Car, mon printemps c'est Vous, et c'est Vous ma rosée !
Vers Vous tout mon amour comme une floraison
S'élève !... Et telle une eau limpide et reposée,
Coule en nappes de paix ma tranquille oraison.

Il sourit à la mort comme à une amante lui offrant un
tendre baiser.

Je me répète, ô Mort, les mots que tu m'as dits,
O fiancée !.. afin que le jour où, très tendre,
Tu reviendras, d'un geste amoureux, me surprendre,
Ma lèvre garde encore ton goût de paradis.

Les SONNETS RELIGIEUX entretiennent le même commerce mystique; ils révèlent la pensée du poète constamment fixée sur les réalités de l'au-delà, sur les mystères de foi et d'amour qui sont l'aliment quotidien des âmes intérieures. L'auteur, s'adressant à la Vierge sous le vocable de Notre Dame des Neiges, reprend la prière humble, confiante qu'il a déjà formulée au Seigneur--la pensée toujours sereine de la mort, les élévations au Dieu du Calvaire et de l'Hostie. Il entend encore les voix pieuses et graves qui se murmurent au sanctuaire mystérieux d'une âme sacerdotale.

Ma prière vers vous, je la sens misérable,
Avec ce coeur glacé qui vous aime pourtant!
Reine, recevez-en l'hommage grelottant:
Il n'est si pauvre don qu'il ne soit désirable.

Voulez-vous savoir ce que pense un connaisseur¹ de ce beau recueil de poésie intime, AVEC MA VIE? "C'est toute une vie intérieure dont ce chant révèle les secousses et les vagues changeantes. Et sa totale sincérité l'élève bien au-dessus du passe-temps littéraire, en fait un cri humain et ingénu, beau du rayonnement des choses simples. C'est du lyrisme empli de ce que la foi a de plus profond, de ce que l'âme a de plus secret."

Mère Marie Saint-Ephrem se nourrit d'une semblable substance et le coeur se répand en élévations vers Dieu, en prières, en confidences. L'IMMORTEl AMOUR en anime toutes les fibres; les vibrations se font souples et délicates sous la touche d'une sensibilité monastique. Je n'en veux pour preuve que ces deux strophes de LA PRIERE NOCTURNE DU CHRIST.

Oh! qu'il est beau mon Christ exhalant sa prière
Entre la terre obscure et le ciel étoilé!
Lorsque son âme ainsi plonge dans la lumière,
Il rentre en son domaine, Il n'est plus exilé!

Qu'Il est beau! Mais là-bas, voici déjà l'aurore
Qui monte rose et blanche au fond de l'Orient...
Pâlissez, froids rayons, le Soleil qui me dore
C'est le visage aimé de mon Jésus priant.

★ ★

D'autres poètes entr'ouvrent le sanctuaire intérieur et livrent au profane ce qu'ils ont senti de joie ou de tourment sous les étreintes de l'atavisme et de l'amour, tels Alfred Desrochers, Robert Choquette, Alphonse Beau-regard, Albert Dreux, mais leur regard se tourne plus volontiers vers les réalités objectives, la nature canadienne, ou même vers les hauteurs de l'idée pure. Cependant, le cas d'Alfred Desrochers ne peut être aussi vite jugé par cette remarque générale. La grande renommée du poète

réaliste ne doit pas envelopper son oeuvre au point de ne nous faire apercevoir que ses poèmes descriptifs. S'il est vrai que la tendance extrinsèque domine, elle se tempère toutefois de révélations subjectives. Aux nombreux sonnets où le peintre encadre ses tableaux de nature et de vie canadienne s'ajoutent de longs poèmes tout imprégnés du souffle violent de son âme fruste et de sa forte pensée. Il ne s'agit plus d'émotions passagères ou persistantes, de confidences explosives livrant le trop plein du coeur déçu, inquiet, exhibant les blessures et la souffrance. Une force est présente en lui, qu'il tient des ancêtres. Elle influence toutes les manifestations de son être, les instincts comme les vœux, les rêves, les désirs et les élans vers Dieu. En lui s'agite

Tout le passé brutal de ces coureurs de bois
Chasseurs, trappeurs, scieurs de long, flotteurs de cage,
Marchands aventureux ou travailleurs à gages.

(Je suis un fils déchu, page 55)

Lorsque, comme tant d'autres, la vie lui apporte ses incertitudes et son mensonge, lorsque la rancœur et l'orgueil d'un amour méprisé le torture et le désespère, lorsque fatigué de l'existence bruyante des villes, il cherche un asile et une consolation, comme ses ancêtres,

c'est dans la fatigue corporelle qu'il veut endormir
tous ses maux.

Ce que je veux subir, c'est une douleur neuve:
- - - - -

Je veux vivre la vie âpre des Desrochers,
L'existence remplie et dure des ancêtres,
Qui tout le jour ployés à leurs travaux champêtres
S'endormaient, quand venait l'obscurité, si las
Que la foudre éclatant ne les éveillait pas.
(Desespérances romantiques, p. 20)

"Il faudrait, nous dit Louis Dantin, pour bien saisir ce
que cette muse a de subjectif et d'ardent, lire en entier
cette ode bouillante disant la fuite du poète vers les
solitudes vierges où s'abolira la mémoire des trahisons,
où l'homme reprendra la vigueur, la liberté de son être
sauvage. Il y a là comme un enivrement, comme une soif
de révolte."¹

Il sent encore bouillonner en lui l'instinct de l'a-
venture, la violence, la volonté tenace devant la lutte.

Et je rêve d'aller comme allaient les ancêtres;
J'entends pleurer en moi les grands espaces blancs
- - - - -

devant l'obstacle ou le lien, je sens
Le frisson batailleur qui crispait leurs poings larges.

Cet atavisme, il en fait souvent la cause de ses faiblesses.

1. Poètes de l'Amérique du Nord, 2ième série, page 105.

Il nous révèle celles-ci avec une franchise qui nous rappelle les aveux de Louis Dantin et de Jovette Bernier. Chez lui la concupiscence et l'orgueil livrent la bataille rude à l'esprit. Il souffre de la tyrannie de la chair, il confesse même ses défaillances trop fréquentes.

Et si je suis ainsi: voluptueux, morose,
Violent, orgueilleux, l'effet tient de la cause.
C'est que trop de splendeurs ont ébloui mes yeux,
Que vous m'avez fait naître au pays merveilleux,
Où le sol rivalise avec l'air, pour soumettre
La chair à toutes les épreuves, pour repaître
De toutes les grandeurs notre fragilité,
Pour affoler les sens et pour les exalter.

(Prière au bon Dieu des gens frustes
de chez nous, page 114.)

Après ces reconnaissances assaisonnées d'excuses, qui leur enlèvent peut-être un peu de leur spontanéité, vient la prière du coeur contrit et humilié, de l'impuissant enfant de Dieu qui compte sur sa bonté de père et sur sa miséricorde.

Je ne suis qu'un enfant qui commence à comprendre,
Dont le pas est peu sûr encore et dont la voix
Ne sait pas exprimer ce que je sens et vois,
Qui croyant dire un mot d'amour, dit un blasphème,
Mais je suis votre fils, Seigneur, et je vous aime.

Le rêve mystique enchassé dans le dernier poème du recueil nous révèle avec plus de sincérité encore l'âme humble et pénitente, cherchant dans la prière des simples et dans la tranquillité du lieu saint la paix qui illumine

le coeur. La fougue du violent, du raisonneur, est apaisée. Il ne s'inquiète plus de plaider les circonstances atténuantes de ses fautes, d'expliquer les tendances de sa nature par l'atavisme ou le climat; il est devenu le solitaire muet qui écoute le chuchotement pieux d'une vieille dévote, en songeant à ses crimes et à la malheureuse trace qu'ils ont laissée en lui.

J'ai tant aimé la chair et le monde
Que le monde et la chair
Imposent maintenant leur concept et leurs formes
A tout ce qui m'est cher;
Et mon âme indistincte, hélas! ressemble à l'onde
Des flaches de forêts
Mirant l'obscurité verte des pins énormes
Sans refléter leurs traits.

Les effusions de M. Desrochers ne manquent pas de sincérité, mais elles sont toujours contenues. Selon le mot du père Carmel Brouillard, "toujours la discrétion noble distance le poète et l'homme, la sobriété pudique des confessions domine jusque dans le style sans cesse correct et plénier. C'est même obliquement qu'il nous admet à la connaissance de lui." ¹ Nous avons reconnu l'âme des anciens, de ces violents, de ces audacieux aussi hardis dans leur foi et leur confiance que dans

1. Sous le Signe des Muses, p. 156.

leur péché. Cette âme palpite dans la pensée du petit fils moderne, et jusque dans "sa versification volumineuse et muselée."

★ ★ ★

Cette étude se limite nécessairement à la poésie. Elle embrasse une bonne partie du lyrisme canadien, et j'oserais dire la meilleure. C'est une esquisse incomplète du spectacle intérieur aperçu par les poètes canadiens du vingtième siècle. Tant de sentiments, de pensées, de visions restent enfermés dans l'enclos de leurs pages, que je n'ai pas découverts ou qu'il m'a fallu ignorer, faute d'espace. Pareille excursion dans les retraites de l'âme aurait-elle été possible avant ces quarante dernières années? Avant Nelligan, qu'est-ce qu'on avait capté des subtiles beautés du monde psychologique? C'est à partir du moment où les yeux se tournent sur la conscience que les personnalités se dégagent, que la poésie se fait plus originale, plus vraie, plus humaine. En décrivant leur rêve intérieur, nos poètes subjectifs ont exploré un filon nouveau. Ils ont fourni à la littérature canadienne des oeuvres qui, si elles ne

portent pas l'empreinte du génie de la race, ont un caractère franchement personnel. Pour l'artiste, il importe moins d'être Canadien, ou Russe, ou Français, ou Anglais, il se doit d'abord d'être lui-même.

"Les Muses de cette province..... ne sont ni
l'Emotion, ni la Méditation, ni la Rêverie, non pas
même l'Admiration; ce sont la Curiosité, l'Intelli-
gence et l'Exactitude, avec des yeux justes."
Emile Faguet

R E G A R D S

S U R L E S C H O S E S

- I Observation directe presque nulle au dix-neuvième siècle et au commencement du vingtième.
- II Apport fourni par les sciences.
- III Observation du naturaliste.
- IV Observation en vue de la description objective.
- V Observation en vue de la description subjective.

Emile Faguet, parlant de Théophile Gautier, le caractérise ainsi: "Il voyait le monde matériel avec une précision et une plénitude merveilleuse,.....ne vivant que de la vue des choses, pleinement satisfait quand il avait donné une fête à ses yeux et aux nôtres."¹ Ce poète survit par son don très personnel de voir la réalité et de la peindre sans la déformer. Voir les choses telles qu'elles sont, les peindre telles qu'on les a vues, voilà qui requiert de la part de l'écrivain deux puissances peu communes: l'observation non seulement visuelle, mais de tous les sens--l'interprétation verbale capable de rendre toutes les sensations. Le Canada littéraire n'a sûrement pas eu de peintre si pleinement doué, mais du chef-d'oeuvre descriptif aux banals clichés du dix-huitième siècle, il y a place pour les efforts louables et les réussites, et les nôtres peuvent

1. Dix-neuvième Siècle, Etudes littéraires, page 310

au moins revendiquer pour leurs oeuvres ces premiers mérites.

D'abord, il serait à propos de savoir depuis quand on s'intéresse chez nous aux choses en elles-mêmes, à la nature, aux objets divers. Crémazie a une longue pièce d'octosyllabes sur les MILLE ILES; LE MISSISSIPI de Fréchette est un poème remarquable; l'oeuvre de Lemay et celle de Chapman sont consacrées en partie aux choses rustiques, à la description des lieux; Alfred Garneau peint quelques paysages. Il serait injuste de ne pas reconnaître aux poètes de 1860 un certain attrait pour les choses du pays. Mais il faut bien admettre qu'ils n'en ont pas dessiné une image tant soit peu fidèle dans leurs écrits. M. le Chanoine Chartier, dans son chapitre sur nos indigences littéraires,¹ déplore chez plusieurs l'absence presque totale de la faculté d'observation. "Notre Crémazie, dit-il, décrivant les Mille Iles y distinguait-il autre chose qu'un "collier magnifique," une "sublime couronne", une "riante merveille"?

Oasis, sur les flots dormant
Que l'on prendrait pour la corbeille
Qu'apporte la main d'un amant.

1. Pages de Combat, Montréal, 1911, page 245.

Il fait le même reproche à Fréchette de n'avoir aperçu dans LE LAC BELOEIL autre chose qu'un vague

"joyau tombé d'un écrin fantastique"

- - - - - une "urne poétique
Pour servir de miroir aux saints du paradis."

Le MISSISSIPI du même auteur est une longue évocation historique à la louange de ses découvreurs. Les six premières strophes que l'on pouvait regarder comme le volet descriptif peignant la grande découverte, ne contiennent aucun trait précis. L'image qu'il nous reste du grand fleuve après la lecture de ces trente-six lignes est très vague. L'allure grandiloquente et solennelle détruit l'effet des rares expressions pittoresques. Je cite les quelques vers qui sont censés donner l'idée de ses eaux et de son cours.

Echarpe de Titan sur le globe enroulée,
Le grand fleuve épanchait sa nappe immaculée,
Des régions de l'Ourse aux plages d'Orion,
Baignant la steppe aride et les bosquets d'orange,
Et mariant ainsi dans un hymen étrange
L'équateur au septentrion.

Une seule notation vraie, concrète: les bosquets d'orange.

De semblables faiblesses gâtent pour une part le NIAGARA de M. Chapman. En général on se plaît à décrire des scènes familières, et sous prétexte de simplicité, on arrive à en chasser presque entièrement la poésie.

A part quelques sonnets des GOUTTELETTES et quelques pièces des ASPIRATIONS, la poésie descriptive de cette époque attire plus par ses imprécisions et ses gaucheries que par le trait choisi et parfaitement rendu.

Les Légendes de l'abbé Casgrain, remarquables par certains tableaux de la vie des gens du peuple et de la vie indienne sont le fruit d'une imagination exubérante plus que d'une véritable observation. "La jeunesse et l'inexpérience de l'auteur, nous déclare Mgr Roy, en concluant son appréciation sur cette partie de l'oeuvre du chef romantique canadien, se montrent ici à découvert, et nulle part l'abbé n'est apparu plus fervent admirateur des aubes blanchissantes et des printemps verdoyants, plus dévot adorateur des soleils d'or, des lunes d'argent, des nuits constellées, des étoiles qu'il compare à des larmes, pleurs d'allégresse que l'éclat du Soleil de justice arrache aux yeux éblouis des bienheureux."¹

Le roman de Jean Rivard, qui se tient, pour ainsi dire, aux antipodes dans les réalités du défrichement et de l'agriculture, ne tire pas son mérite de l'exactitude et de l'art des passages descriptifs. Ceux-ci,

1. Essais sur la Littérature canadienne, page 64.

plutôt rares, rendus un peu à la mode de Chateaubriand et de Lamartine, ont un certain mouvement assez vif et un brin de coloris, mais ils restent encore de pauvres ébauches d'un art qui permet trop d'imprécision. LES ANCIENS CANADIENS de Philippe Aubert de Gaspé, le seul roman de quelque valeur selon un de nos critiques de la dernière heure,¹ contient des scènes palpitantes d'intérêt, tel ce sauvetage héroïque à l'époque de la débacle du printemps. Les actions, les moeurs de nos gens sont fort bien décrites, mais le paysage, les choses en elles-mêmes n'intéressent pas encore l'écrivain, et il ne cherche nullement à en saisir les contours nets et les couleurs. En somme, la prose descriptive du dix-neuvième siècle est aussi anémique et sans relief que la poésie.

Le dix-neuvième siècle a mérité aux Canadiens la réputation de pauvres observateurs et d'écrivains faciles. Le vingtième siècle corrige lentement cette lacune. "Savez-vous, écrit Charles Abder Halden, ce que les Canadiens décrivent le plus volontiers? Ce qu'ils n'ont pas vu."²

-
1. Jules Léger, Le Canada français et son Expression littéraire, page 177.
 2. Nouvelles Etudes de Littérature canadienne-française, page 314.

Dans cette remarque peu flatteuse, il inclut même Nelligan et Lozeau. L'abbé Lionel Groulx ne se fait pas faute d'une semblable constatation: "Un divorce existait, et déjà fort ancien, entre la nature de notre pays et nos sens et nos imaginations. Formés par la seule observation indirecte, celle des livres, leur moindre faute (à nos poètes) fut de jeter sur les choses natales la défroque de métaphores exotiques. Sauf quelques-uns, trop poètes pour pécher si gravement contre l'art, ils nous ont montré la nature la plus détestable qui soit au monde: une nature livresque."¹ L'observation exacte, minutieuse, l'art nécessaire pour transposer la réalité sur une page d'écriture restent encore chez beaucoup des nôtres une culture fort négligée et très souvent une terre en friche. On ne sait pas regarder les choses, on ne sait pas même les nommer par leur nom. En quoi consistaient, il n'y a pas très longtemps, les exercices de description de nos collèges? A reproduire un texte français lu par le maître. Combien d'écoliers après le cours classique, auraient pu distinguer les herbes de nos champs et les arbres de nos forêts? Les excursions champêtres,

1. Préface de PAR NOS CHAMPS ET NOS RIVES de Blanche Lamontagne, page 6.

le contact prolongé avec la nature pour en saisir les formes, les bruits, les nuances, eussent été considérés comme du temps perdu; et l'on continuait innocemment à entendre à l'orée du bois le chant du rossignol, à orner nos verdoyantes prairies de bruyère et de thym, sans se douter le moins du monde que nous n'avons au pays qu'un vulgaire pinson, et que le thym ne se rencontre pas plus que l'arbuste à thé ou l'oranger.

Le relevé minutieux du Frère Marie-Victorin, donnant la longue liste des noms de plantes, d'arbustes inconnus au Canada français qu'il a recueillis dans les descriptions de paysages canadiens, prouve d'une façon indéniable cette persistante manie des nôtres de regarder tout ce qui les entoure à travers la lorgnette française de leurs souvenirs livresques.

★ ★ ★

Depuis vingt-cinq ans environ, on s'exerce à voir les traits véritables de la nature canadienne et à remplacer les connaissances importées par l'observation directe des choses. Les sciences naturelles, botanique,

ornithologie, entomologie, zoologie, géologie, appliquées surtout à la découverte de nos propres richesses, ont cultivé des habitudes de curiosité et d'exactitude qui font l'oeil plus attentif, plus avide de réalité. Le seul fait d'être botaniste ou géologue, m'objectera-t-on, ne crée pas du jour au lendemain un écrivain descriptif de mérite -- et s'il fallait être naturaliste pour devenir poète, conteur ou romancier, un grand nombre devraient cesser de tenir une plume et prendre la clef des champs. Ce ne serait pas un mal, ils en reviendraient la tête remplie de choses, les yeux ouverts, l'imagination plus éveillée; ils auraient appris à regarder, et cette puissance nouvelle agissant avec le feu sacré créerait de plus fréquentes merveilles. Sans réclamer pour l'auteur toutes les connaissances du savant, on ne saurait exiger de lui une faculté d'observation moins aigüe, moins développée. L'apport des sciences en ce sens est incontestable. Le Frère Marie-Victorin ne doit-il pas en grande partie à ses recherches scientifiques l'éveil de sa vocation d'écrivain, et son originalité? Le réalisme en France n'est-il pas dans une large mesure le fruit du développement de la science? Et le réalisme canadien s'affirmera, je crois, à mesure que l'enseignement scien-

tifique à l'école primaire et au cours secondaire se fera plus concret et plus méthodique.

Les cercles de jeunes naturalistes établis en plusieurs institutions ont déjà inauguré une attitude nouvelle devant la nature canadienne. Les collections de plantes et d'animaux, l'étude de leurs caractères particuliers ont mis nos jeunes en contact direct avec les réalités vivantes qui les entourent. Cette méthode concrète les a forcés d'ouvrir les yeux. Je rêve au temps heureux où le petit campagnard longeant le chemin de l'école bordé d'herbes et de fleurs sauvages, ou le petit citadin en villégiature courant dans les champs pour rejoindre les bêtes, faisant résonner l'écho des bois de ses cris et de ses appels, se sentiront dans un monde de beautés et de merveilles. Au milieu de ce monde, ils ne voudront pas passer insouciant, mais ils aimeront à le regarder en détail comme le plus beau des spectacles, et à l'étudier comme le plus intéressant des livres. Les prairies, les fossés, les allées champêtres, les bosquets qui bornent la ferme, la cour ou les parcs où ils prennent leurs ébats, sont remplis de trop d'êtres que les écoliers ruraux et, à plus forte raison, les enfants des villes peuvent à

peine distinguer et dont ils ignorent les noms vulgaires et la vie propre. Quand nos étudiants, petits et grands, seront devenus familiers avec leur milieu, parlant à l'aise de ce qu'ils voient tous les jours parce qu'ils le connaissent bien, ils seront en possession des meilleurs instruments d'une véritable culture: des sens exercés pour s'emparer de toutes les richesses du monde extérieur et des mots pour les exprimer. Et n'y aurait-il que le vocabulaire à en profiter, ce serait une immense acquisition--les Canadiens sont peut-être plus pauvres de mots que de sous.

Quelle meilleure préparation éloignée à la formation de véritables écrivains canadiens! Ceux-ci, établis sur un fond plus riche, habitués de bonne heure à se rendre compte de ce qui les entoure, n'auront qu'à accélérer l'élan initial et trouveront ainsi en eux-mêmes des circonstances tout à fait favorables à l'éclosion de leurs dons personnels. Combien des nôtres sont restés médiocres auteurs parce que la formation première a fait défaut!

Dans les dernières décades, les écrivains ont regardé les choses sur trois plans différents, que je veux essayer de montrer chez nos prosateurs et nos poètes: l'observation nouvelle du naturaliste, l'observation en vue de la description objective, l'observation visant la description subjective, celle qui doit servir de fond ou de cadre aux effusions lyriques.

Notre pays grand comme l'Europe entière, riche de vie végétale et animale, l'un des plus anciens par sa constitution géologique, n'avait guère avant 1900 piqué la curiosité que d'un seul Canadien, l'abbé Provencher. Ses travaux considérés à juste titre comme des "essais de maîtres"¹ forment le premier chapitre de notre littérature scientifique. La flore et la faune canadiennes ont depuis lors tenté d'autres yeux qui s'en sont épris, les ont regardées de très près et ont produit des oeuvres qui font autorité.

Au premier rang surgit le Frère Marie-Victorin dont le massif volume sur LA FLORE LAURENTIENNE, dédié aux dix mille jeunes des Cercles naturalistes, sonne haut "Le retour des intelligences aux bienfaisantes réalités

1. Mgr Camille Roy, Histoire de la Littérature Canadienne, page 135.

de la Nature".¹ C'est un imposant ouvrage de plus de neuf cents pages qui fait honneur à notre littérature scientifique encore dans ses langages. Mille cinq cent soixante-huit espèces différentes y sont illustrées, décrites et localisées. Le chercheur diligent qui a découvert chacune d'elles, qui s'est penché sur notre terre pour lui arracher tous ses trésors de vie et de beauté, a royalement commencé l'histoire de la botanique canadienne qui ne possédait encore que de minces documents. L'auteur offre son travail à ses compatriotes comme un moyen d'acquérir une connaissance générale mais aussi exacte que possible de la flore spontanée de leur pays. Il l'adresse en tout premier lieu aux professeurs qui tous ont le devoir de faire comprendre la nature, "ce livre admirable et trop souvent fermé, cette Bible qui parle le même langage que l'autre, mais où si peu d'hommes savent lire les rythmes de beauté et les paroles de vie".

M. E. Z. Massicotte avait devancé la grande invitation du chef. Le modeste livre, CENT FLEURS DE MON HERBIER, publié en 1912 peut apparaître comme un pygmée

1. La Flore Laurentienne, Préface.

auprès de l'oeuvre monumentale de son confrère, mais il mérite d'être remarqué. Il contient des notations précises exprimées en prose par un botaniste poète.

Les études d'Histoire naturelle de Mgr Huard révèlent un esprit avide de connaissances exactes, un oeil attentif aux moindres détails de forme, de couleur et de vie chez les insectes. Claude Melançon, Harry Bernard se sont laissé prendre par le charme des bonnes bêtes et des plantes et nous en fournissent des aperçus fort intéressants. Voilà enfin le grand livre de la Nature canadienne ouvert, feuilleté par un groupe de chercheurs très curieux et dont "l'érudition imposante se fond avec l'art de bien dire."¹ Ces observateurs férus d'exactitude font, à mon avis, le meilleur apostolat littéraire. Leurs ouvrages renseignent, stimulent, tiennent en éveil le souci de la précision, gardent les imaginations contre une fantaisie de mauvais aloi. Ils sont de réels éducateurs de vérité et de beauté. La beauté est la splendeur du vrai, dit la philosophie. L'erreur de vision n'est pas plus pardonnable au poète ou au romancier qu'au peintre ou au sculpteur.

1. Louis Dantin, *Gloses Critiques* (1ère série), Montréal, 1931, Page 157.

Je suis loin d'en vouloir à M. Harry Bernard pour sa critique un peu serrée de MA GASPESIE (Blanche-Lamontagne-Beauregard)¹. Je la trouve fort pertinente. "Faire grimper les lierres" sur "les épaules des vieux pins", nicher le pinson auprès de l'épervier, sont des méprises presque aussi disgracieuses que de vouloir pendre les citrouilles aux branches du chêne comme le Garo de La Fontaine. Pas un brin de chauvinisme dans l'importance accordée à l'histoire naturelle. "L'histoire naturelle, sous ses formes diverses compte pour beaucoup dans l'atmosphère d'une oeuvre. La flore et la faune locales, les arbres et les plantes, les fleurs des champs, les bêtes sauvages, sont autant de détails qui aident à créer la physionomie du paysage."² Rien de plus simple et de plus juste. Nombre de lecteurs et d'écrivains ont encore des yeux de taupes. L'observation minutieuse des naturalistes nous humanise lentement. Il en est temps, c'est une oeuvre pressante, et ceux qui s'y emploient préparent à leur façon la venue des chefs-d'oeuvre.

1. Essais critiques, Montréal, 1929, page 102.

2. Ibid.

★ ★ ★

Les dernières années marquent un progrès notable dans la vision fidèle des paysages et des objets. La poussée donnée à l'observation directe par le développement des sciences, l'influence de la littérature réaliste française ont tourné l'attention sur les réalités sensibles. Il en est résulté une application à les découvrir et à les décrire avec plus d'art et de vérité. La teinte fade des généralités et des abstractions disparaît peu à peu de nos pages. La réalité est en train de prendre sa revanche. On substitue heureusement le concret à l'abstrait, l'idée s'éclaire par une image du cru, le soin du détail choisi place les êtres dans l'atmosphère qui leur est propre, la précision du trait taille en relief les objets, les mines et les figures; le terme particulier fait vigoureusement la chasse aux appellations génériques inertes et incolores: autant de procédés révélateurs d'une tendance vers un réalisme trop longtemps attendu. Romans et récits en ont gagné du ton, de la couleur et de la vie - et notre poésie descriptive a réussi à échapper plus souvent que chez

Lemay et Chapman à la platitude et au prosaïsme. Il semble qu'on commence pour de bon à regarder les choses en face et à les reproduire telles qu'elles sont. Lecteurs et critiques jouissent de temps en temps du plaisir d'arrêter sur leurs lèvres le naturel "C'est bien ça". Les citations ne manquent pas pour appuyer ce jugement, elles seront apportées dans la présente étude de quelques auteurs qui se sont intéressés davantage à la peinture objective.

★ ★

Au vingtième siècle, la description en vers et en prose relève moins des moeurs canadiennes que des choses elles-mêmes. Elle montre à la fois, ce qui est à noter, de l'art et de l'oeil. M. Albert Ferland paraît être le premier inquiet d'objectivité et de perfection. Un jour, il confiait à un ami sa manière unie et directe de peindre la nature: "Quand je suis devant un paysage, je ne me demande pas ce que tel ou tel a pensé. Cela, je l'ignore. Je sais parfaitement ce que je vois et ressens moi-même. Là est mon bien. Alors je trouve les mots qui rendent d'aussi près que possible ma pensée".¹

1. Cité par Maurice Hébert, Et d'un Livre à l'Autre, Albert Ferland, l'homme et l'oeuvre, page 153.

Des titres comme LE RETOUR DES CORNEILLES, SOIR DE JUIN A LONGUEIL, LES ARBRES BLANCS, LES ARBRES MORTS et... LES OUAOUARONS ne laissent aucun doute sur la sincérité de son aveu. Avant même de parcourir les strophes, on reconnaît le peintre qui a fixé son regard sur des objets bien réels et veut extraire de la beauté de la réalité même autant que de l'impression. La lecture terminée, on n'a pas été déçu. Avec les promeneurs de Longueil marchant sur la grève embaumée par les pruniers fleuris, on voit le village disparaître lentement dans le soir, et le décor féérique de Montréal illuminé qui se reflète dans les eaux du fleuve.

Longueil, au chant menu des grenouilles, s'endort.
La gloire des prés verts s'éteint dans l'ombre grise.
L'azur meurt, S'effilant le long clocher de l'église,
Au trouble crépuscule a perdu son coq d'or.

Les toits sont bruns. Déjà, vers l'ouest, se devine
Une étroite lueur au-delà des pignons.
Et l'on songe qu'au loin, touchant les flots profonds,
Montréal dans la nuit montante s'illumine.

- - - - -

Ses feux tissent dans l'ombre une dentelle claire,
Dont chaque point d'argent sur l'eau vacille et luit.
D'éclatant nénuphars semblent peupler la nuit,
Berçant au sein des flots leurs tiges de lumière.

(Les Horizons, page 23)

Le bosquet d'arbres blancs au flanc de la colline, dans

ment observés et transposés dans le poème. Avec quelle vérité le premier vers rend l'image de ce massif de pins qui s'offre à la vue du passant.

Passant, les pins! Le mont s'emplit de leur nuit verte.
- - - - -
Vois. De leurs bras obscurs ils déchirent le jour.

A la tombée du soleil, ils sont devenus

Les grands pins ténébreux dont nous sommes jaloux,
Prompts à faire rêver qui marche en leurs ténèbres.

Dans la lumière diminuée des premiers moments du crépuscule, leur nuance s'est assombrie et leur chanson commence.

Ardent, le jour est mort...Déjà, sur les pins noirs
Le flot mélodieux de l'air fraîchi circule.

La dernière notation de son et de couleur ne manque ni de poésie, ni d'exactitude.

Ecoute la chanson qu'en la terre du Nord
Les pins chantent, baignés par les nuits violettes.

Un des sixains de PLUIE DE SEPTEMBRE contient des traits bien vus et bien rendus.

Et vous aussi, feuilles rouillées,
Qui tapissez les chemins creux,

Couleur d'ocre, toutes mouillées,
Chantez, chantez feuilles souillées,
Qui dans la gloire des jours bleus,
Faisiez nos arbres ténébreux.
(L'Ame des Bois, page 25)

L'originalité des OUAOUARONS a plu à tous les lecteurs du CANADA CHANTE. M. Maurice Hébert en a donné un jugement qui apprécie la valeur de la pièce et le mérite de l'auteur. Je me permets de le citer: "Dans son effort d'interprétation de la nature, notre poète a eu l'audace d'écrire la pièce des OUAOUARONS. Ne souriez point! Votre premier mouvement a été de surprise et de stupeur. Rassurez-vous, Ferland a composé ici une chose tout à fait remarquable. La justesse de l'observation, la vérité du sentiment et un je ne sais quoi qui dépasse tout analyse, confèrent à cette page un charme dont on ne se déprend point."¹ Et ce bel éloge du Frère Marie-Victorin, "le botaniste des botanistes" au Canada, il ne faut pas le passer sous silence: "Je sais telle page d'Albert Ferland, sincère et objective que je voudrais avoir signée comme naturaliste, si j'avais eu le talent poétique de l'écrire."² Dans plusieurs pièces, le senti-

1. ET D'UN LIVRE A L'AUTRE, Montréal, 1932, page 171.

2. La Grande Revue, Montréal, 2 mai 1917.

ment l'emporte sur la vision, mais ce sont bien les vrais grenouilles de chez nous vues et entendues tant de fois sur les grèves, les arbres de nos bois, qui l'ont inspiré. Albert Ferland ne doit à personne ses pages sur la nature canadienne; elles sont le reflet d'un regard amoureux et attentif sur quelques-uns des multiples objets au milieu desquels il a vécu.

* *

L'oeuvre de Madame Blanche Lamontagne-Beauregard se caractérise aussi par sa substance canadienne et par une application particulière à regarder les choses du pays. Trois recueils entre autres, PAR NOS CHAMPS ET NOS RIVES, LA VIEILLE MAISON, MA GASPESIE, les étalent dans des atours simples et vrais. L'abbé Lionel Groulx a présenté le premier comme "du réalisme, et du plus vrai, et du plus sain, et du presque'inconnu dans notre jeune littérature". "Sa petite patrie, dit-il, l'auteur de PAR NOS CHAMPS ET NOS RIVES l'a longuement regardée et d'un regard si aigu et si amoureux qu'elle l'a pénétrée jusqu'à l'âme."¹ Cette tendance à ressusciter

1. Préface de PAR NOS CHAMPS ET NOS RIVES.

l'âme des choses est un peu plus prononcée que chez M. Ferland. Les poèmes où la note objective domine sont cependant assez nombreux. A LA CAMPAGNE, chez LES HABITANTS, l'auteur a vu un tas de choses et les vers sont remplis des mots qui les font voir. LA CÔTE, LE SIGNE DE CROIX sont remarquables par l'accumulation de détails simples et expressifs.

Elle mène au chemin sonore,
Où s'en vont les boisseaux de blés,
Trainés, sous les feux de l'aurore,
Par les lourds chevaux accablés.

Au printemps, durant les semailles,
Elle s'emplit de bruits d'essieux;
Les chocs et les heurts de ferrailles
S'y mêlent au souffle des boeufs.

--"Ho ! le Rouget!--Ho ! le Noir ! Marche !"
Les coups de fouet vibrent dans l'air,
Et les boeufs se mettent en marche,
Sous les taons, qui mordent leur chair.

Tout le jour, c'est une furie
De voix, de cris et de chansons,
Un immense souffle de vie
Qui réveille tous les buissons...

Un essieu glisse, un char trébuche:
Tout le canton est transporté,
Et la côte est comme une ruche,
Grouillante de fécondité!...

(Par nos Champs et nos Rives,
La Côte, page 25)

Jadis, quand les anciens partaient pour les semailles,
Vêtus de leur "capot" "d'étoffe du pays",

Et suivis de leurs boeufs dociles et soumis,
Dont l'attelage était formé de lourdes mailles,

Après avoir quitté leur étable et leur toit,
Au bord du champ, "parés" pour la besogne austère,
Avant de commencer à labourer la terre,
Ils esquissaient, sur eux, un grand signe de croix.

- - - - -
Et, le soir, revenant s'asseoir près de leur femme,
Pour manger de ce pain, fruit vivant des côteaux,
Ils faisaient chaque fois, du bout de leur couteau,
Un grand signe de croix, lentement, sur l'entame...
(Par nos Champs et nos rives, p. 95)

DIMANCHE D'ETE nous plaît par sa notation exacte et
minutieuse.

Dimanche. Les portes ouvertes
Laissent voir les collines vertes
Qui, dans la fraîcheur du matin,
Rafraichissent leur teint
Pour plaire à Dieu, le Maître.
Dans un charme nouveau le sol veut apparaître.
Tout chante, le mont et le champ;
La tige est fleur, la brise est chant.
La nature comme un grand coeur joyeux s'épanche:
La nature, elle aussi, célèbre le dimanche.
Aux calmes abords d'un ruisseau
Des canards gris pataugent dans un seau;
Et dans l'herbe où l'onde se noie
Surgit le dos immaculé d'une oie.
Les coqs chantent, perchés;
Les habitants endimanchés,
Attendent les pieuses sonnailles,
Jasent du temps et des semailles;
(La Vieille Maison, page 159)

L'HEURE DES VACHES offre un charmant tableau d'une
observation tout à fait réaliste.

Elles venaient, faisant sonner leurs sabots lourds
Dans une rayonnante marche,

Ainsi que du soleil éparpillé qui marche,
Et levant leurs yeux de velours.

Voici la Noire, la Barrée,
La Rougette à la douce peau,
Et Satin, reine du troupeau,
Dont la croupe est ronde et dorée.

Viens t'en viens! Viens t'en viens!
 Qué vach' qué! Qué vach' qué!
Et les vaches venaient d'un pas lent et rythmé.
 (La Vieille Maison, page 183).

Ailleurs elle concrétise avec beaucoup d'art et de fine
simplicité les tristesses du vent qui souffle sur la
campagne, à travers tout ce qui constitue l'humble do-
maine du fermier.

Oh! qui dira les tristesses du vent!
Il entre dans les bergeries,
Fouille le foin des tasseriers
Et de son grand bras decevant
Rend les collines accablées,
Et de son doigt lourd et méchant
Penche les tiges sur le champ,
Comme des ombres attablées

Le vieux chien nous regarde avec un grand oeil fou;
- - - - -

Et l'on entend gémir dans l'ombre qui s'entasse
La brimbale du puits qui fait hou! hou! hou! hou!

Dans les poèmes écrits à la gloire des choses de
la vieille maison: la fenêtre, le poêle, la lampe, la
croix du mur, le ber, l'auteur s'arrête davantage aux
souvenirs dont elles sont pleines, aux sentiments qu'elles

inspirent et aux symboles qui s'en dégagent. Quelquefois, elle y mêle, d'une façon assez imprévue, des notations d'objets très précises qui ont un charme particulier. Ainsi, dans le dernier des trois panneaux de la PRIERE POUR LA VIEILLE MAISON, pour préparer un geste important des aïeux, elle a esquissé comme à l'inverse le tableau de l'intérieur paysan.

Quand ils eurent bâti leur maison
De bouleau, de sapin et d'érable,
Avant d'y faire entrer le poêle vénérable,
Qui devait allumer leur pipe à son tison;

Avant de mettre chaque armoire
En son coin, d'accrocher les corbeilles à pain,
De placer le vieux banc, la huche de sapin,
La boîte à bois et les tasses à boire;

Avant d'installer le "baudet"
Pour veiller près du feu quand la nuit est venteuse;
Le lit des étrangers à la blanche "menteuse"
Et la chaise berçante où la fille brodait;

Avant de fixer sur les poutres
Les fusils à cartouches et les fusils à plomb,
De mettre le vieux ber et la table d'aplomb
Et de plier leur belle veste en peaux de loutres;

Avant de clouer, sûrs et droits,
Les accrochoirs, partant le froc et la mentille,
Même avant de songer à souper en famille,
Sur le mur de bois franc, ils ont placé la croix.

Assez souvent elle peint en une couple de vers un objet qu'elle idéalise ensuite et autour duquel elle ramène

comme à leur centre les actions et les gestes des gens
de la terre.

Avec son dos voûté, de mousse recouvert,
Et sa margelle qui penche dans le foin vert
Il est là le vieux puits, riche de gloire ancienne
Bon serviteur de la famille canadienne.

(Dans la Brousse, Le Puits)

J'aime beaucoup ce tableau tout frais d'une pluie d'été.
Les sensations visuelles et olfactives sont fort bien
rendues avec une spontanéité qui plaît. Le mouvement
léger de l'octosyllabe traduit à merveille l'impression
de vie et de fraîcheur que les ondées légères redonnent
aux herbes et à l'atmosphère alourdis par la chaleur
persistante.

Les humbles foins lèvent la tête,
Et tout mouillés sous leurs cils verts,
Les trèfles sont des yeux ouverts...

- - - - -
L'air sent l'angélique et la fraise,
Et la mûre, couleur de braise,
Et le sainfoin et le bluet,
L'air sent les blés et la forêt.

(Madame la Pluie, page 55)

Et cet autre aussi original qu'étincelant de vérité.
Il forme un cadre charmant à la jeune femme qui sommeille
auprès du berceau de son enfant, par une chaude journée
d'août.

Un chaud silence emplit la cour. Quelques moineaux
Se querellent autour d'un reste de patée
Et près d'un antre noir formé par deux tonneaux,
Le chat tient à l'affût sa patte veloutée.

Tout est rangé. Les pots de faïence et de grès
Luisent pensus au bout de la table massive.
Le rouet attendant la fileuse est tout près,
L'humble maison paraît souriante et pensive.

Dans le ber de bois noir où l'ancêtre a dormi,
Rose et les poings fermés, le cher petit sommeille,
La robe laisse voir son épaule à demi,
Et le reflet du jour frôle sa chair vermeille.
(Somme d'après-midi, page 153)

MA GASPESIE, en dépit de la chicane de M. Harry
Bernard, peint certains traits du pays de Gaspé dans une
lumière et un relief saisissants. Y a-t-il un coin du
Québec duquel une plume canadienne a fait mieux ressortir
les beautés? Les peintures marines sont aussi vé-
ritables que les scènes rustiques. Jugez-en par ces
deux extraits:

Ils rêvent dans leur barque, à l'ombre des flots...
Des troupes de huards défilent, vagabondes.
La nuit qui rampe étouffe en ses ombres profondes
Au loin, toute lueur des terrestres falots...

La grande immensité les sépare de terre,
Et, seuls dans cette nuit pesante de mystère,
Ils écoutent chanter les noirs "rouabiscouis"...
(Nuit en mer)

C'est le soir, déposant pour l'instant sa cognée,
Le noble bûcheron, au seuil de sa maison,
Regarde la brunante assombrir l'horizon,
Et faire en la forêt une sombre trouée...

De nocturnes frissons passent sur la feuillée,
Chênes, cèdres, sapins à l'épaisse toison
Reposent. On croirait dans cet antre sans fond
Entendre pousser l'herbe et marcher l'araignée...
(Le Gîte du Bûcheron)

La réputation de Madame Blanche Lamontagne-Beau-
regard a connu des jours très heureux; cette poétesse "a
eu pour elle le public, ce public qui achète les livres,
les lit, en parle."¹ Elle diminue peut-être à mesure
que les critiques se font plus clairvoyants. On ne peut
lui refuser cependant d'avoir vu la "petite patrie" avec
beaucoup d'amour et de vérité.

★ ★

"A travers son pays, il va, sans cesse ému de la
grandeur des choses"... "C'est pourquoi il s'arrête en
face des spectacles que la Nature étale

Au pays montueux où les érables franches
Ont les cinq pointes des étoiles dans leurs branches."²

Avez-vous reconnu Alfred Desrochers, le "voyant" des

1. Harry Bernard, Essais critiques, page 95.

2. A l'Ombre de l'Orford, Préface de Alphonse Desilets.

Cantons de l'Est? Au milieu des camps de bûcherons, sur les terres neuves du paysan, nous sommes pour de bon en plein réalisme, Longtemps on a reproché à la poésie canadienne de s'éloigner du réel. Notre jeune poète a sûrement ramené chez elle la vagabonde. Il consacre près d'une quinzaine de sonnets à peindre sur le vif les étapes successives du travail du défricheur et du fermier; le relèvement des clôtures, la mise au pacage, le labour, le dérochage, le feu de l'abattis, les foins, les récoltes, jusqu'à la brutale boucherie. Et ce n'est pas tout, il vous mène au chantier passer l'hiver, et vous ne revenez qu'après avoir été témoins de la drave, de l'embâcle et la débâcle. Sous son regard et par son pinceau, les choses les plus vulgaires exhibent de la beauté. Il s'empare de toute la réalité qu'il a sous les yeux; il vous la livre avec ses lignes, ses couleurs, ses sons, sa physionomie particulière, en l'idéalisant d'une façon éclatante sans l'altérer. Si vous voulez une excellente combinaison de traits caractéristiques et de couleurs, lisez LE LABOUR.

Le clair après-midi vers l'occident s'incline
Et l'ombre, au gré du vent, sous les arbres, s'ébat,
Cependant qu'éventrant la tourbe qu'il rabat,
Le coutre met à nu la gelée hyaline.

L'argile retournée, au bas de la colline,
Parmi le chaume étend ses nuances tabac,
Et la forêt, sur qui le jour vernal tombe,
Entremêle à ce brun des teintes de sanguine.

Une corneille, en tournoyant, descend parfois,
Qui vient d'apercevoir, dans les sillons étroits,
L'éclair d'un ver de terre auprès de l'herbe écrue.

Et quand le laboureur, là-bas, près d'un ormeau,
Fait retourner son attelage, la charrue
Emet un reflet bleu comme un col d'étourneau.
(A l'Ombre de l'Orford, page 29)

Vous plairait-il de savoir ce qu'un artiste épris de l'exactitude du détail et mu par la magie de son art peut décrire? Vite, courez sur les lignes de LA BOUCHERIE, vous serez plus que satisfaits.

Pressentant que sur lui plane l'heure fatale,
L'Yorkshire dont le groin se retrousse en sabot,
Evite le garçon, d'un brusque soubresaut,
Et piétine énérvé le pesat de sa stalle.

Il éternue un grognement parmi la bale,
Quand un câble brûlant se serre sur sa peau.
Ses oreilles, qu'il courbe en cuillères à pot,
Surplombent ses yeux bruns où la frayeur s'étale.

On le traîne au grand jour de soleil ébloui;
Et le porc sent le sol se dérober sous lui,
Lorsque la lame au coeur lui pénètre: il s'affaisse

Puis se dresse et son rauque appel, alors qu'il meurt,
Répand dans la campagne une telle tristesse,
Qu'un hurlement de chien se mêle à sa clameur.

(A l'ombre de l'Orford, page 51)

Les visions typiques de groupes humains, vous intéressent-

eïles? Croquez-en à la porte du chantier:

Ils sont debout, montrant le poil de leur poitrine,
Par l'entrebaillement du col de leur bougrine,
Entassés dans la porte étroite du chantier.
(Dimanche après-midi, page 74)

Préférez-vous une description d'intérieur? Entrez, sans
peur de vous avilir, dans le bar où se rencontrent des
buveurs de profession.

Dans le bar, aux vitraux orange et pimkina,
Un rayon de soleil oblique, qui clignote,
Dore les appui-corps nickelés, où s'accote
En pleurant, un gaillard que le gin chagrina.

Les vieux ont le ton haut et le rire sonore,
Et chantent des refrains grassouillets de folklore;
Mais un nouveau trouvant ce bruit intimidant,

S' imagine le camp isolé des Van Dyke,
Et sirote un demi-shooner, en regardant
Les danseuses sourire aux affiches de laque.
(City-Hotel)

Le Docteur Séraphin Marion étudie l'auteur d'une façon
spéciale sous une rubrique qui, autrefois, aurait senti
le paradoxe: Réaliste et poète. Les jugements qu'il
énonce sur l'une ou l'autre de ces deux qualités, il les
corrobore par une analyse approfondie de son oeuvre.
Ses considérations ne laissent aucun doute sur le mérite
de Monsieur Desrochers, grand observateur et idéaliste

de première zone. "Soit qu'il erre dans les sous-bois solitaires "où courent des chemins de lièvres, en lacet" ou que, par un matin de printemps, il pose ses regards sur le laboureur faisant retourner son attelage, tandis que la charrue "émet un reflet bleu comme un col d'étourneau"; soit qu'il fixe d'un trait vigoureux, en un vers expressif, l'attitude du défricheur "dressant en arc ogival son torse musculeux", ou qu'il ait recours à une comparaison originale pour décrire le cuir du visage des paysans "ridé comme l'eau des remous près des quais", chaque page, chaque sonnet, voire même chaque strophe du volume atteste un souci constant d'observer le réel dans ses particularités typiques pour le rendre ensuite par une floraison d'images encloses dans quatorze vers".¹

Mgr Camille Roy a loué L'OFFRANDE AUX VIERGES FOLLES avec un langage aussi fort quoique moins explicite. "C'est du Parnasse avec moins de recherche dans le vocabulaire, moins d'éclat dans l'image, mais avec un égal souci de faire le vers plein, précis, presque explosif sous la force latente des mots, et réaliste à force de vérité." ² Les vingt-huit sonnets écrits à la gloire de

1. En Feuilletant nos Ecrivains, page 170.

2. Regards sur les Lettres, page 135.

la ferme et des chantiers, publiés un an plus tard, n'ont pas fait regretter au critique le "gros compliment" déjà adressé; peut-être l'ont-ils forcé à supprimer une petite réserve et à reconnaître dans le poète de Sherbrooke un créateur d'images neuves et éclatantes, fruit d'une observation attentive et d'une imagination sans cesse en éveil. Se tenir près des choses pour les décrire, pour les voir telles qu'elles sont, pour rendre leur forme et leur couleur par les mots les plus appropriés, c'est bien l'effort et le succès d'une grande partie de A L'OMBRE DE L'ORFORD. PAYSAGE SYLVESTRE, description objective où pas un mot ne fait cheville, en ajoute une nouvelle preuve.

Au sommet de la berge où ronciars et lambruches
Étalent leurs fruits noirs à la faim des courlieux,
Le nez au ras de terre et le torse onduleux,
Rôde l'ours brun, mangeur de baie, effroi des ruches.

Le soleil d'août qui plombe à travers pins et pruches
Darde un si fort rayon qu'il en ferme les yeux;
Le craquement du bois sous son pied musculeux
Effarouche le suisse aux luisantes peluches.

L'ours saisit au passage un arbuste et le mord;
Après l'avoir flairé, retourne un arbre mort,
D'un coup de patte lent où sa puissance éclate:

Et lorsque pour gober les cousins impudents,
Il entr'ouvre sa gueule, on dirait que ses dents
Sont faites des rayons de sa langue écarlate.

M. Alfred Desrochers est sans contredit notre meilleur poète descriptif. Au vingtième siècle, il s'est trouvé enfin un Canadien qu'on ne peut guère prendre en défaut sur la véritable et persistante observation. Il survivra lui aussi par "un don très personnel de voir la réalité et de la peindre sans la déformer".

★ ★

La description objective a trouvé aussi chez les prosateurs des yeux exercés et des plumes habiles. La littérature canadienne s'est enrichie, grâce à leur talent d'observateurs, de tableaux réalistes et précis. Adjutor Rivard, le premier en date, a peint avec beaucoup de vérité certains objets et certaines scènes de la vie à la campagne. LE POELE, LA GRAND'CHAMBRE, L'HEURE DES VACHES, LES QUETEUX refont dans notre mémoire l'image des choses anciennes presque toutes disparues. Ce pionnier de l'art descriptif purement canadien a fixé pour les générations à venir les traits de ces objets familiers avec une netteté de détails et une simplicité qui en garderont vivants le souvenir et le charme. Il faut reproduire au moins un couple de ces dessins ouverts avec tant d'amour et de fierté. "Le

poêle de chez nous est à deux "ponts", bas sur pattes et massif. Sur ses flancs aux parois épaisses, des reliefs déjà frustes dessinent des arabesques où se jouent des animaux étranges. Dans son vaste foyer, une bûche d'érable entre toute ronde et, à l'époque des corvées, son fourneau cuit sans peine le repas de vingt batteurs de blé."¹ LA MAISON de "nos gens" remet sous les yeux une peinture fidèle de ligne et de couleur. "Il n'y en avait pas de meilleures à voir. Ses quatre murs solides, fortement liés, inspiraient d'abord confiance. Les pierres étaient vieilles, mais à chaque printemps elles faisaient leur toilette à la chaux, et il n'y avait guère de maisons aussi blanches dans toute la paroisse. Et voyez-vous comme sur cette blancheur mate et chaude, les volets verts se détachaient et réjouissaient l'oeil?... Une petite vigne canadienne, accrochant ses vrilles aux balèvres du long pan, grim-pait du "solage" aux "acoyaux", courait sous le larmier et allait vers le soleil pousser ses plus belles feuilles au pignon. Le toit aussi était agréable à regarder avec

Chez nous, chez nos gens, p. 86.

ses bardeaux goudronnés, la lisière blanche de son cadre, ses lucarnes en accent circonflexe, son faitage pointu et sa cheminée de pierres plates. Au coin du "carré" sous le "dalot" une tonne recueillait l'eau de pluie, douce et précieuse; à la devanture de sable fin, un banc, deux lilas, quelques gros cailloux blanchis... Tout cela était clair, propre, bien ordonné; tout cela convenait. Je ferme les yeux et je la revois encore, la maison de nos gens, blanche dans la lumière, sur le chemin du roi".¹

L'abbé Groulx ajoute à ce premier album rustique les croquis vivants de ses RAPAILLAGES--et Georges Bouchard, les silhouettes de ses VIEILLES CHOSES ET VIEILLES GENS, tracées d'une main sûre. Entre temps, le Frère Marie-Victorin avait lancé ses RECITS LAURENTIENS où les traits descriptifs d'un relief saillant rehaussent des faits en eux-mêmes assez peu importants. C'était son coup d'essai. Des pages vraiment réussies ne tardèrent pas, et nous eûmes dans les CROQUIS LAURENTIENS des dessins nets, pris sur le vif, de plusieurs coins du pays: Beloeil, le Témiscamingue, la Baie Saint-Paul, l'Île aux

1. Chez nous, chez nos gens, p. 86.

Coudres, les côtes d'Anticosti et jusqu'aux lointaines fles de la Madeleine. Les détails aperçus par le botaniste, le géologue, le poète abondent. En voilà un que sa science a admirablement servi. L'extrait suivant est d'un naturaliste avisé. "Sur la lisière de l'eau, les petits saules émettent timidement la soie beige de leurs chatons. A toutes les branches des aulnes, de longues chenilles végétales secouent dans la brise froide, une abondante poussière d'or, premier festin servi par la nature aux perdrix goulues fatiguées de l'amère pitance des bourgeons résineux...Au travers des feuilles mortes et des cailloux, les trinitaires toujours pressées de fleurir, relèvent leur col fin ployé par le sommeil hivernal; elles écartent leurs bractées pour déployer les capricieuses colorations de leurs calices. Elles s'évertuent, semble-t-il, à suppléer toutes seules à l'absence des fraisiers, des violettes et des églantiers."¹ Voulez-vous maintenant entendre le poète: "J'ai voulu gravir les pentes parmi les fougères alanguies et les harnaps écarlates des champignons printaniers. Les mousses gorgées d'eau mettaient

1. Le Lac Seigneurial de Saint-Bruno, page 57.

du vert nouveau sur la grisaille des rochers. Autour de moi, les jeunes hêtres gardaient encore recroquevillées, leurs feuilles de la saison dernière, et la brise soufflant à travers les files de petits cadavres blancs y entonnait la chanson importune des choses mortes, si triste ainsi plaquée sur la grande symphonie de la vie renaissante".¹

C'est surtout dans son tableau des Iles de la Madeleine que l'auteur rend, comme en un tour de main, la physionomie des lieux, le cachet distinct des scènes et l'âme des gens. L'auteur a vraiment bien vu les Madeleinois, leurs plages de sable et de varech, leurs maisons, leurs rudes travaux de pêcheurs, leurs moeurs naïves et croyantes, et il fait vivre ce petit peuple solitaire pour le lecteur. L'oeuvre du Frère Marie-Victorin marque un pas en avant dans le développement de l'observation chez nos écrivains. Nous avons en lui à peu de chose près un Loti canadien aussi chaud et aussi clairvoyant que celui de l'Islande.

* *

Il y aurait un long chapitre à écrire pour analyser

1. Suis allé au bois, page 59.

le regard de nos romanciers sur les choses. Quelques-uns, munis de connaissances approfondies sur notre nature canadienne, ont suivi la voie largement ouverte par notre maître naturaliste. Ils ont utilisé au service des fables qu'ils racontent une foule de détails qui sont loin de nuire à l'impression de réalité que tout roman bien fait doit laisser flotter après lui. Je signale tout d'abord l'heureux effet de ce procédé dans l'oeuvre de M. Claude Mélançon, PAR TERRE ET PAR EAU, où le fervent de la faune et de la flore canadiennes nous sert des descriptions précises de l'une et de l'autre d'une saveur fort agréable. Une intrigue pétillante d'imagination et très bien conduite, jetée au beau milieu d'un fouillis de géographie, d'histoire, de zoologie, de botanique, de moeurs indiennes, en fait un livre à la fois instructif et captivant. Ce mélange d'objectivité et de fiction est du meilleur art canadien. M. Harry Bernard, un de nos écrivains les mieux préparés pour juger les gens de son métier, mentionne cet ouvrage pour montrer comment il est possible d'assaisonner l'oeuvre littéraire "d'heureuses applications de nature".¹

1. Essais critiques, page 106.

Si le lecteur s'émeut, tremble, s'enthousiasme en suivant le sort de Jacques et de Jeannine, il ne donne pas une moindre attention aux mille révélations des lieux qu'aux dangereuses péripéties d'un enlèvement et d'une fuite de plusieurs jours à travers la forêt. La grande nature qui ensorcelle les courageux petits voyageurs de son charme barbare et de sa splendeur sauvage le captive autant qu'elle l'instruit. Il sait gré à l'auteur de l'avoir regardée avec tant d'application pour la lui reproduire dans ses pages avec sa vie et sa beauté.

Que M. Mélançon nous décrive le Rocher Percé, une petite baie tranquille, un paysage d'aube, les nids d'oiseaux étranges, les merveilles et les surprises de l'immense forêt, c'est toujours avec le même souci d'observateur et d'amateur de la faune canadienne. Il prend plaisir à dérober à la nature ses secrets les plus alléchants, aux bêtes de la terre et des airs leurs manières toujours intéressantes d'entendre la vie et de la conserver. Assistons avec notre ami Jacques, d'une fenêtre ouvrant sur le lac Rond, au réveil matinal. "Le paysage, d'abord simple toile grise sur laquelle

couraient comme des ombres les vapeurs du lac, s'est coloré peu à peu. Il passe du gris au mauve, du mauve au violet pailleté d'or, du violet au bleu et finalement du bleu au vert. Chaque teinte, semblait-il, était le signal auquel obéissaient de petits animaux sauvages. A la mauve, un couple de rats musqués, empressé autour d'une touffe de nénuphars, a quitté son repas de racines pour rentrer chez lui. Déjà un hibou se hâtait vers l'arbre creux qui lui sert de retraite, emportant dans ses serres deux mulots. A la violette, un chevreuil vint boire au lac, une marmotte parut à l'orifice de son trou, un vison sortit de l'eau avec une truite entre les dents... Puis le bouvreuil logé dans le vieux pommier près de la maison annonça un nouveau progrès de la lumière. Son chant d'allégresse fut repris par les autres nids... le jour descendit sur le lac enveloppé d'un nuage de poudre d'or." ¹ Un coin de forêt vierge maintenant dans un fort beau naturel, en suivant le guide expert Meshkena à la recherche des enfants: "Un raccourci à travers la montagne le conduisit avant le soir sur la piste des fugitifs. Après avoir passé

1. Par terre et par eau, page 26.

la nuit sous un sapin, il se mit à la suivre le jour paru. Elle l'entraîna dans une grande savane, fouillis vert d'où s'exhalait une forte odeur d'eau croupie et de pois pourri. Dans le sol trempé les cèdres et les aulnes poussaient à l'envi les uns des autres et enchevêtraient si bien leurs branches serrées qu'ils semblaient vouloir défendre le passage de leur humide domaine."

M. Harry Bernard, le porte-parole de cette doctrine de renouvellement par une prise de contact plus immédiate avec la nature canadienne, confirme bellement ses croyances dans les passages descriptifs de ses romans. Il ne se refuse pas au plaisir ou plutôt à la tâche de s'arrêter devant le coin de terre qu'il veut nous décrire, d'en examiner la physionomie propre et de nous en refaire l'image à l'aide des précieuses ressources scientifiques dont il peut disposer. Ainsi dans LA TERRE VIVANTE, la route vulgaire qui conduit au village, les champs qu'elle traverse sont l'objet de descriptions exactes où le regard conscient du botaniste est loin de déplaire chez le curé de campagne, fils de la terre et étudiant passionné d'herborisation. L'on se prend à souhaiter que plus des nôtres, à son exemple, "déchiffrent la campagne couramment et jouissent, en longeant

la levée des fossés, de la joie de caresser avec une plaisante nonchalance, dans les plantes et les fleurs sauvages, des amies connues de nom et de figure. "D'une hart prise aux buissons, il abattait les cloches renversées de la folle avoine, la sétaires qui a l'air de mil jaune, fendait parfois sur la longueur d'un coup sec les feuilles charnues de la bardane. Dans les pâturages, les veaux dormaient en rond, les vaches altérées se défendaient à peine contre les taons. Les étourneaux jacassaient dans les saules. Au hasard de la route, de l'amarante et de l'herbe Saint Jean, de jolies touffes de camomille des chiens, petites marguerites à oeil jaune proéminent, des tiges branchues de spargoute et, à un endroit où le terrain s'abaisse des verges d'or à la veille de s'ouvrir." (page 118).

Avec DOLORES voici que la zoologie vient fournir la plus seyante couleur locale à la forêt. L'auteur se montre de nouveau l'observateur attentif auquel pas un mouvement, pas un signe de présence de l'animal n'échappe. Ainsi les huttes du castor, monticules de boue et de branches sortant de l'eau, les aulnes et les saules nains, son mets favori ont été aperçus de loin. La vision de la bête dans son habitat naturel n'est pas un

hors d'oeuvre dans un roman où la forêt est la grande ensorcelleuse. "Il nage en silence sans que la moindre clapotement révèle sa présence. Sa tête seule sort de l'eau, une grosse tête brune avec des yeux ronds, des oreilles si courtes qu'elles sont imperceptibles... Lentement, avec les infinies précautions que dicte sa naturelle prudence, le castor grimpe sur un amas informe de pièces de bois amenées par les crues successives et retenues par la digue. Un long moment il se garde de bouger. Puis il se lève sur ses pattes de derrière, celles qui sont palmées, regarde autour de lui à la manière d'un lapin curieux. C'est un éclaireur chargé de voir si tout danger est passé. Les castors n'ont pas oublié le passage de notre canot. Quels ennemis sommes-nous? Toute la colonie sera nerveuse, tant qu'elle ne sera pas rassurée sur notre compte. Le gros castor est là immobile. Nous attendons, mais aucune autre tête ne paraît. Tout à coup l'animal plonge avec bruit. Quel message porte-il à ses congénères? Nous attendons en vain sa réapparition."

Je ne saurais me défendre de reproduire aussi quelques lignes excellentes décrivant la tombée de la neige.

Elles révèlent à la fois l'oeil clairvoyant et l'artiste raffiné. "La neige continue de tomber, une neige légère et bleue, qui ouate de chatouillements lumineux les creux de rocher et les pentes. Elle se colle aux troncs écailleux des érables, se répand en poudre sur les rameaux en éventail des sapins, rampe comme un ver le long des branches. Sous le soleil le paysage s'illumine et sourit, visage joyeux."

Le succès de nos romanciers naturalistes dans la peinture fidèle du paysage canadien ne doit pas nous faire perdre de vue l'effort non moins louable de certains de leurs confrères, qui sans souci apparent d'érudition, ont voulu regarder les choses avec une application aussi sincère. La grande ambition de Robert Choquette dans LA PENSION LEBLANC semble avoir été de tout rendre. En effet, ce débutant d'une vingtaine d'années a montré une faculté d'observation peu commune qui mérite d'être soulignée. Louis Dantin, qui s'y connaît, lui décerne un beau témoignage, que de moins jeunes auraient raison de lui envier. "M. Choquette est chez lui dans la description; il s'y ébat avec un goût évident et avec une aisance allègre. Tout y passe à son tour: coin de nature, bouts de sentier ou de bosquet; maisons,

auberges, églises, forges, magasins, bureaux de poste; salons, cuisines, couloirs et salles à manger; buffets, tables, fauteuils, lits, cadres, commodes; instantanés de moeurs, attitudes et scènes domestiques. Et tout cela s'enlève non seulement avec une réalité méticuleuse, mais avec de l'entrain, de la belle humeur, s'émaille d'heureuses trouvailles, se pare de tropes joyeux et de comparaisons truculentes. C'est d'une profusion un peu touffue, mais c'est plantureux et alerte.¹

Le Révérend Père Lamarche, qui ne craint pas de passer pour l'échenilleur de LA PENSION LEBLANC, regrette que les grands ensembles échappent au jeune écrivain. Il lui reconnaît cependant, le don de voir "l'individuel et le concret." Quelques traits de crayon des maisons du village de St. Vivien mettront en relief la justesse de cette appréciation: "Inégales en joliesse et en hauteur, peinturées de jaune, de vert, de blanc, quelques unes à toiture carrée, les autres en pignon et couvertures de bardeaux noircies par l'âge, les maisons de St-Vivien se rangeaient derrière un mince trottoir de bois... Plusieurs avaient tout de même un brin

1. Gloses Critiques (1ère Série), page 80.

de coquetterie; plus reculées de la rue, elles montraient une galerie basse, munie de deux ou trois chaises et, dans les fenêtres, une rangée de boîtes de conserves ou vivotaient des géraniums." (page 85).

L'on aimerait, sans doute, avec M. Maurice Hébert, plus de discrétion, un art plus sobre, un choix de détails plus caractéristiques au lieu d'une accumulation surchargée, mais ces lacunes mêmes prouvent combien l'auteur s'est attaché aux choses et quelle place il a voulu leur donner dans son oeuvre. C'est la recreation artistique qui a fait défaut. Où elle a eu lieu dans sa plénitude, le rendu est à la hauteur de l'observation et d'une qualité remarquable. La toute première page du livre nous en fournit un exemple probant: "Irrégulier, percé d'une part d'éclaircies brusques, enfermé d'autre part en le tableau noir des pins où les bouleaux tracent des lignes à la craie, ondule ce pays du "Petit Nord". Hors quelques bons lopins de terre dans les bas-fonds, le sol y est généralement pauvre. Les moins chanceux travaillent ce qu'ils peuvent des mamelons, des pans de colline; et vus de loin, ces morceaux de terre retournée, couleur peau d'éléphant, semblent des fourmilières géantes assises dans la verdure. En revanche, c'est le triomphe

du feuillage, le ravissement de l'oeil. Les arbres se pressent les uns sur les autres, pareils à quelque armée formidable aux cuirasses vertes. Du haut des collines ils dévalent parmi des roches énormes jusqu'au bord de la route qui mène à Mont Laurier. Et par delà ces premières rangées d'aulnes, d'épinettes et de sapins bleuâtres, là-bas tout alentour avec leurs lacs en étages, les pics échevelés se dressent, colosses de la nature éternellement tranquilles, debout dans leur beauté sereine."

Ce qui ne fut qu'un laborieux et louable effort chez M. Choquette s'est haussé jusqu'à la réussite avec Leo-Paul Desrosiers et l'abbé Félix Savard. Le regard de l'un et de l'autre de ces observateurs artistes sur les choses est à la fois large et minutieux. Il me semble avoir atteint une envergure et une acuité inconnues à leurs devanciers. Une langue riche et variée, une imagination rajeunie ont permis à ces auteurs de reproduire le réel sur la page d'écriture dans l'intégrité essentielle d'où il tire sa beauté et qui s'accorde en même temps avec les exigences de l'art.

NORD SUD est, selon Louis Dantin, "un tour de force" en ce sens "qu'étant une description presque continue,

il n'est pour cela ni inerte, ni ennuyeux, qu'on le goûte pour ses descriptions plutôt qu'en dépit d'elles."¹ Peut-on goûter une description infidèle? Fort témoignage d'un réalisme de belle qualité. Un autre critique y voit même une tendance à l'exagération, aux détails superflus.² L'une et l'autre de ces remarques révèlent une observation très attentive de la réalité. Je laisse encore la parole à Louis Dantin, il dit absolument l'idée que je veux amener: "Que M. Desrosiers nous peigne un arbre ou un oiseau, un moulin ou une grange, un îlot ou un marécage, il le fait en des traits particuliers, distincts ou chaque linéament est net et se découpe dans sa couleur. Nul fantôme flottant générique; mais l'être-individu, tel que l'auteur l'a vu un jour ou aurait pu le voir."³ Voyez avec moi la vieille maison des Auray et les vieilles granges: "Depuis deux ou trois ans, la maison n'avait pas connu de lait de chaux. Le mortier se dégradait partout. Aux fenêtres de la cuisine des vitres brisées n'avaient pas été remplacées. Les "bardeaux" tombaient d'eux-mêmes du toit, verdiss, amincis, réduits en poussière...

1. Gloses Critiques (lère Série), page 115.

2. Séraphin Marion, SUR LES PAS DE NOS LITTERATEURS, p. 126

3. Gloses Critiques (lère Série), page 116.

Les longues gaules minces qui retenaient le chaume se montraient partout découvertes, et le bout des chevrons apparaissait pourri par la pluie. Des portes ne tenaient plus qu'à un gond; des harnais rapiécés pendaient à des clous; et dans les champs autour de la maison, les clôtures titubaient de toutes parts en état d'ivresse."¹

Le souci du détail ne rétrécit en rien le panorama: c'est tout le pays de Berthier, l'ancienne paroisse, le canton neuf de Brandon, la forêt lointaine, c'est la vie de toute une population à une époque déterminée, qui s'anime dans ce livre. Il est sûrement le produit d'un chercheur et d'un observateur avisé. Mais, objectera-t-on, M. Desrosiers ne fait qu'imaginer--il n'a guère vu grand' chose de ce qu'il décrit. Qu'on puise la réalité dans les objets eux-mêmes ou dans les documents, comme il a été forcé de le faire dans un roman historique, peu importe pourvu qu'on la trouve et qu'on l'exprime. Les tracés sont si précis: on croirait que l'auteur rappelle des souvenirs. Une telle reconstruction des objets par l'imagination requiert une faculté encore plus exercée que la saisie première par les sens.

1. Léo-Paul Desrosiers, NORD SUD, Montréal, 1931, page 62

MENAUD MAITRE-DRAVEUR montre plus de discrétion dans l'entassement des détails. La description se mêle davantage à l'action: celle de la drave est on ne peut plus vivante. Très souvent elle apparaît en des touches brèves, mais combien précises; telle cette rapide vision de la compagnie des draveurs en marche vers le camp: "Sous les lanières de la pluie qui les cinglait toujours, l'un derrière l'autre, les hommes escaladaient les derniers piquérons, pataugeant dans les éponges des mousses, parmi les kalmias enchevêtrés et gluants comme la ruche des marécages."¹ Les passages plus élaborés se doublent de réalité et de poésie. On goûte avec un vrai délice la nuit de printemps, après la scène surréaliste de la tente où Menaud presque en délire caresse son enfant mort. "Au dehors, ondulait le bruissement de la nuit, d'une nuit semblable à toutes les nuits de printemps avec des rumeurs de mille choses endormies à moitié ou qui ne peuvent dormir par l'excitation des sèves, avec des alternances de voix animales, celle d'un renard qui glapit pour amiauler la lune ou celles du grand chœur des grenouilles nées de la boue des marécages et jouant du flageolet dans

1. Page 51

les quenouilles sèches. Sur l'apaisement de l'eau, des chamarrures d'argent, sur les arbres ainsi que sur des étagères d'ébène, des porcelaines de lune; et toutes les joailleries de la déesse sur les battures, les platins et dans le maquis des broussailles emperlées d'égail."¹ Et l'âpre rang de Mainsal, il se voit aussi bien que si l'on cheminait par sa vieille route: "...ce sol jeune où il avait pris souche, libre parmi tous les sols, avec ses champs isolés les uns des autres par les haïlles de ses marcots et de ses cerisiers, tous à contre-pente l'un de l'autre et jaloux chacun de dire, en secret, son mot au soleil, à la pluie, fiens chacun d'avoir sa petite enclave de terre à blé, de pacage, de jardins, munis chacun de ses bouleaux pour le feu d'hiver de ses aulnes pour le four, le lien ou la tisane, de son chatis pour le seigle d'automne, de sa barbotière à pions, du vif argent de son ruisseau, du saphir de ses crans à bleuets, de sa talle odorante de framboisiers. Au milieu de tout cela, la vieille route aux ornières, point raide ni pressée, mais souple comme une chaîne de

1. Page 87

danse et dépliant ses révérences et ses détours au hasard des boutons et des baissières. Et bordant la route, joyeuses comme des canards sur la houle arrondie des baies tranquilles, toutes les maisons qui, dans les creux ou sur les cîmes, flottaient gaîment."¹
L'abbé Savard sait regarder - son vocabulaire est fameux - et c'est un Canadien-français. Il y a de quoi battre des mains et croire en l'avenir.

★ ★ ★

J'aborde maintenant ceux des nôtres qui ont jeté les yeux sur les choses, ont voulu en saisir les contours et les teintes comme pour en encadrer leur émotion et leur rêve. Les arbres, la neige ont capté l'attention d'Albert Lozeau. Il en a tiré de jolis chants inspirés par des traits particuliers qu'il a su noter. ERABLE ROUGE, DELUGE BLANC, pour n'en choisir que deux, laissent transparaître le poète souffrant et solitaire, l'âme éprise de pureté

Dans le vent qui les tord les érables se plaignent,
Et j'en sais un, là-bas, dont tous les rameaux saignent.

1. Page 115.

Il n'est qu'une blessure, où magnifiquement
Le rayon qui pénètre allume un flamboiement!
(Le Miroir des jours, page 84)

O Neige! que tu mets dans le jour de candeur!...

Tu fais de mon pays un si clair paysage!
Tu répands tant de pureté sur son visage
Que le regard s'y pose ainsi qu'un long baiser!

Et que l'âme s'envole en la floraison blanche,
Comme un léger flocon par le vent balancé,
Qui tourbillonne au loin, perdu dans l'avalanche!...
(Les Images du Pays, page 275)

La description subjective se rencontre dans plusieurs pages de Madame Blanche Lamontagne-Beauregard. Elle aime à dégager, des choses, des impressions et à saisir les rapports secrets entre l'âme humaine et l'âme des êtres. La fontaine de son champ lui fait penser à la fontaine divine qui étanche la soif des âmes, les routes qui se perdent dans le lointain invitent à chercher celle qui mène à Dieu; la maison d'"habitant", avec sa porte grise et ses deux pignons pointus, perdue au bout du sentier fleuri de marguerites, c'est la maison débordante de bonheur et de paix, de simple amour où elle aurait voulu vivre.

Et dans cette vieille maison, chaque partie, chaque meuble sert de cadre à ses plus beaux symboles et ses chants

les plus poétiques. L'un des meilleurs poèmes, SURVIVANCE est constitué par le dialogue des âtres: la porte, le foyer, la table, la fenêtre, la lampe, le ber, disant chacun à sa façon le regret du passé, le souvenir des absents, l'invincible espérance. Ces idées chères à la poétesse, sur lesquelles elle revient souvent, elle les a exprimées ici dans la plus haute mesure de son talent. Cette pièce résume et condense son meilleur recueil. Elle illustre sa manière de tirer des choses, non plus des tableaux charmants d'objectivité, mais l'inspiration de fortes pensées, de sentiments chauds et palpitants d'enthousiasme. Tronquer ce poème, malgré qu'il soit un peu long, lui enlèverait en partie le sens que je veux y trouver.

C'était l'heure du rêve calme du mystère.
L'air était imprégné des parfums de la terre,
Et le soir sentait bon. Au fond de la forêt
La nuit silencieuse et vagabonde errait...
La maison paysanne à la blanche fumée,
Rêvait dans la paix parfumée.
La porte était ouverte, et dans l'ombre endormi,
A mes yeux le foyer paraissait à demi.
Mais le malheur semblait peser sur toute chose.
Le seuil était sans vie, et la fenêtre close
Semblait un oeil éteint. J'écoutai: par moment,
Les êtres du foyer se parlaient tristement...
La table murmurait: "J'étais jeune, naguère,
Et joyeuse en tout temps. Mais cette horrible guerre
Qui prit nos fils a ravagé nos jours
Et la maison est triste pour toujours..."

Voici l'été venir; en vain je me fais belle,
Et riche des présents que la saison nouvelle
M'apporte sur ses bras radieux et puissants;
J'ai toujours devant moi le vide des absents...
Depuis qu'ils ont sombré dans le fracas des armes,
Qu'ils sont morts dans l'affreux tumulte des combats,
Et qu'ils se sont couchés dans les champs de là-bas,
 Mon pain a l'âcre goût des larmes!....
La vieille porte dit: "Qui me consolera
De ces longs jours de deuil; hélas! qui me rendra
Les joyeuses chansons lentement égrenées,
Dans l'éveil des matins et la fin des journées?...
La fenêtre, à son tour, dit: "Que sont devenus
Les jours de gai soleil et les soirs ingénus,
Où je voyais paraître, au sommet des collines,
Leur figure joyeuse aux lèvres cristallines?...
Ils ne reviendront plus, au sein des midis clairs,
Le coeur rempli de joie et l'oeil rempli d'éclairs!...
--- Je ne les verrai plus, hélas! reprit la lampe,
Près de moi, recevant ma chaleur sur leur temps.---
C'est fini. Nos espoirs d'avenir sont brisés:
Ils ne goûteront plus mes tranquilles baisers..."
Le ber, lui, se taisait, car que pourrait-on dire
Quand on est le rayon et qu'on est le sourire?
Quand on sent sa puissance intacte resplendir,
Sa sève bouillonner et sa force grandir?...
Le ber, lui, se taisait. N'était-il pas la vie?
N'était-il pas la grande force, la survie,
Le fier rempart d'amour où déjà se brisait
L'effort des ouragans futurs?.... Il se taisait.
La fenêtre reprit: "Je vois un champ immense,
Où le flot des moissons sans cesse recommence.
Les matins sont brillants, et les épis sont beaux,
Mais, là-bas, nos enfants dorment dans leurs tombeaux...
Quels bras moissonneront les récoltes prochaines?
Quels bûcherons viendront abattre les vieux chênes;
Et faire reculer l'ombre des monts lointains?
Avenir, inconnus, mystérieux destins,
Que réservez-vous donc à cette jeune race
Que la haine a brisée et que le deuil terrasse?
Le peuple de Champlain et de Louis Hébert,
Qui donc le sauvera? -- "C'est moi!" dit le vieux ber.

M. Gonzalve Desaulniers réussit fort bien dans ce genre. Il se montre un observateur à la fois sensible et attentif. Le paysage se dessine précis, bien vu, et les sentiments de l'auteur y apparaissent dans un relief délicat, comme sur un fond où ils surgissent naturellement. La LETTRE DE LA MONTAGNE est remplie de visions pittoresques auxquelles se mêlent le bonheur du poète et le calme retrouvé. En même temps qu'il contemple et qu'il entend, il jouit, il frémit, il rêve et c'est ainsi qu'il peut dire:

Ce que l'âme a de grave en elle et de profond
A l'âme qui jaillit des choses correspond.

LES VOIX DU GOLFE qu'il écoute en compagnie de sa belle ne sortent pas d'un paysage flou comme ceux de Lamartine. La lecture du poème nous laisse dans l'imagination une figure nette du lieu où rêvent les amoureux.

Le flot montait couvrant les récits, enlaçant
De ses varechs le pied des falaises, poussant
Dans son ascension très lente les gabares
Dont les flancs endormis roulaient sur leurs amarres;
Les côtes peu à peu s'effaçaient.....

- - - - -
Nous nous assimes sur la berge, l'âme prise
Par les clartés, par les senteurs et par la brise.
Les alanguissements du flot passaient en nous.
- - - - -

Au loin

De son dos velouté quelque énorme marsoin
Rayant d'un trait d'argent la ligne mauve et bleue,
Eclaboussait l'azur du revers de sa queue
Puis replongeait dans les tranquilles profondeurs.
Les goémons grisaient de leurs âcres odeurs
L'air tiède qu'embrumait déjà la nuit prochaine
Effleurant les sommets de son aile incertaine.

LES BOIS QUI CHANTENT, selon la remarque judicieuse
du Dr Séraphin Marion, abondent de mots concrets évo-
quant les images précises de la réalité extérieure.
Les rêveries du disciple de Lamartine s'agrémentent
de touches parnassiennes, et c'est tant mieux--la nature
canadienne mérite bien d'arrêter sérieusement les yeux
de nos poètes.

* * *

J'ai commencé cette étude trop superficielle par
un regret--nous ne savons pas regarder les choses. En
faisant défiler quelques peintures et quelques peintres,
j'ai voulu mettre en vedette de sérieux efforts vers une
littérature plus concrète et plus canadienne, et montrer
en chair et en os un progrès sensible dans la puissance
d'observation de nos écrivains et dans l'art de peindre
avec les mots les réalités sensibles. Les nôtres s'a-
cheminent lentement vers l'expression de la vérité pic-

turale; ils marchent tout de même. La distance parcourue pendant le vingtième siècle les tient encore assez éloignés du sommet de la montagne accessible, mais peut-être ont-ils franchi l'étape la plus difficile: celle du départ. Ils se sont débarrassés de l'enclave de l'imitation et, non plus comme des aveugles piétinant sur place et cherchant les images dans leurs souvenirs livresques, libres maintenant, ils avancent en regardant tout droit devant eux, bien en face, les objets variés qu'offre leur pays immense. Il n'y a qu'à continuer l'ascension. Encore quelques élans fermes et continus, et ils atteindront la hauteur d'où leurs yeux pourront embrasser les beautés innombrables du vaste horizon canadien. Leurs facultés artistiques, grandissant avec leur coup d'oeil, s'en empareront pour en créer les chefs d'oeuvre que notre littérature attend, comme toutes les autres, de la vérité rendue dans toute sa force et sa splendeur.

"Il ne faut pas demander au romancier les intrigues compliquées dont l'ancien roman français était si friand. Il ne montre pas la lanterne magique, il montre la vie."
Le Roman russe (De Vogüé)

R E G A R D S

S U R L A V I E

- I La vie intellectuelle au Canada, au dix-neuvième et au vingtième siècles.
- II La vie: Aperçu d'un poète philosophe.
- III La vie: Aperçu d'un conteur.
- IV Notre vie canadienne: Aperçu d'un conférencier.
- V La vie rustique: Poèmes, récits et romans.
- VI La vie urbaine: Nouveauté.
- VII La vie familiale: Poèmes en prose.

La vie! ce terme est immense de signification dans la littérature comme au grand livre de la création. L'ensemble des écrits d'un certain coin du monde, si petit soit-il, constitue une sorte de miroir où se reflètent toutes ses manifestations. Bien audacieux celui qui tenterait d'enserrer dans un chapitre une vue limitée par des bornes aussi lointaines. Je dois d'abord, par des précisions, ajuster ce terme aux proportions très restreintes d'une courte phase d'histoire littéraire canadienne. Il s'agit de la vie intellectuelle chez nous, et moins que ça, de ce que les écrivains du vingtième siècle en ont dit en jetant les yeux sur le passé et

sur l'ère moderne; il s'agit ensuite de quelques aspects particuliers entrevus par nos poètes et nos prosateurs les plus originaux.

Chez les jeunes nations, comme dans les pays fermement assis sur le roc d'une longue existence, les esprits sérieux et inquiets de l'avancement de leurs compatriotes aiment jeter de temps en temps des coups de sonde dans les âges antérieurs et dans le présent, pour juger de la vitalité du groupe ethnique où la Providence les a placés. Ces enquêtes sur les conditions intellectuelles, numériques, matérielles, éclairent la marche à suivre et stimulent les efforts. Situation intellectuelle, situation littéraire, c'est tout un, l'une étant la résultante de l'autre: la pensée doit nécessairement se fixer dans l'écriture pour durer et se perfectionner.

Le problème de nos origines et de notre développement littéraires a intéressé beaucoup d'esprits sérieux, en tout premier lieu, les critiques et les historiens. Pour juger des oeuvres des aînés, ils ont voulu connaître leur formation et leur milieu. Et voici le carrefour où ils se rencontrent tous: l'indifférence intellectuelle de la masse, la vigueur et l'enthousiasme surprenant

d'une élite peu nombreuse. Celle-ci possédant une culture assurément supérieure à celle que, d'une façon normale, l'on pouvait attendre dans un milieu où tant de circonstances hostiles s'opposent au développement de l'esprit, surnage au-dessus de cette mer de difficultés. Elle reste debout pour défendre les droits d'un peuple conquis qui s'enlise, comme malgré lui, dans le borborygme des premières nécessités de l'existence. Comme le pauvre colon, cette poignée de travailleurs infatigables qui s'entête à s'élever au-dessus du niveau commun doit se frayer un chemin difficile au milieu de la forêt des illettrés ou des petits bourgeois satisfaits: les descendants de cette troisième génération après la conquête dont parle l'abbé Groulx, toute prête à se complaire dans son ignorance: ("La première génération qui suivit la conquête avait, sans nul doute, souffert de son ignorance; la deuxième s'y résigne en attendant que la suivante s'y complaise".¹) "Ces fils de pionniers, remarque Louis Dantin, firent des vers comme on laboure et comme on défriche".² La vie matérielle a absorbé toutes les énergies, à tel point qu'on en est venu à dédaigner les

1. Cité par Jules Léger, *le Canada français et son Expression littéraire*, page 49.

2. *Poètes de l'Amérique française*, 1ère série, page 14.

poursuites intellectuelles. "Ce jeune homme ne fait rien, il écrit"¹, c'était le dicton courant vers 1850, nous dit Mgr Camille Roy. Les aperçus donnés sur Crémazie, Gérin Lajoie, révèlent à peu près le même état de choses pendant les années suivantes. On a répété à loisir les mots du poète exilé lâchés dans une lettre intime à l'abbé Casgrain (1866): "La cause de notre infériorité n'est pas dans la rareté des hommes de talent, mais dans les conditions désastreuses que fait à l'écrivain l'indifférence d'une population qui n'a pas encore le goût des lettres"--et ceux d'une autre missive qui sont encore plus expressifs: "Nous n'avons malheureusement qu'une société d'épiciers. J'appelle épicier tout homme qui n'a d'autre savoir que celui qui lui est nécessaire pour gagner sa vie, car pour lui la science est un outil, rien de plus." Pourquoi Gérin Lajoie n'a-t-il pas tenu les promesses de son jeune âge? Encore un talent que les nécessités du pain quotidien ont tué en germe. Le poète ayant perdu ses ailes, il ne nous est resté que l'économiste. Les revues végètent, faute de souscripteurs; les travaux de l'esprit

1. Histoire de la littérature Canadienne-française, page 15.

sont fort peu rémunérés, pas un seul écrivain vivant de sa plume, excepté peut-être Arthur Buies, et Jules Léger nous avertit que c'est au prix de difficultés incroyables.¹

Dans un climat aussi peu favorable, des talents supérieurs germent et poussent; des auteurs naissent et persistent à vivre. Un Parent, un Garneau, un Crémazie, un Sulte, un Fréchette, un Buies, un Faucher de Saint-Maurice, un Tardivel, tous esprits vigoureux d'une étendue peu commune, ont grandi et porté de beaux fruits. Tant il est vrai, qu'au Canada, l'élite intellectuelle semble subsister et produire par la seule sève de son talent, de son énergie et de son vouloir: plantes robustes qui résistent dans les sols arides et sous les cieux avarés de soleil et de rosée.

Des conditions peu avantageuses, une semblable apathie de la masse, un groupe tenace de lettrés, se retrouvent au début du XXe siècle. Les écrivains dont le nombre s'est accru maugréent encore contre l'attention insuffisante accordée au Canada aux hommes de lettres; ils sont tout près d'admettre que les temps ne sont

1. Le Canada français et son Expression littéraire, page 133.

guère changés. Les strophes amères d'Albert Ferland, écrites en 1908, en disent plus long que de longues dissertations sur ce regrettable défaut des nôtres, rançon malheureuse d'une résistance interminable devant la nature et l'envahisseur.

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain,
Je suis la terre ingrate où rêva Crémazie.
Célèbre si tu veux ma grande poésie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain.¹

Le sort de l'écrivain canadien s'est-il sensiblement amélioré dans les dernières décades? M. Maurice Hébert nous donne la réponse à cette question au chapitre final de son volume intitulé LES LETTRES AU CANADA FRANÇAIS (PREMIERE SERIE, 1936), et qu'il prend soin d'introduire par ces mots pas trop rassurants: "Entre nous". Il estime en effet que la considération suprême qu'un peuple devrait avoir pour tout ce qui manifeste une valeur intellectuelle n'est guère connue chez nous: "La vocation littéraire, est difficile sous tous les climats, mais, enfin ne l'est-elle pas tout particulièrement ici? De quel oeil notre rarissime élite verrait-elle débarquer à Québec ou à Montréal le jeune provincial qui, à l'exemple de tant de Français descendus à

1. Le Terroir, page 25.

Paris, d'Anglais à Londres, d'Italiens à Rome, d'Espagnols à Madrid...entreprendrait de vivre de sa plume au Canada comme le prêtre vit de l'autel?"¹ Dans le miracle de notre survivance, nous sommes trop portés à oublier la part des intellectuels: "Au point où en est la race, pourquoi n'admettrions-nous pas que c'est à nos artistes, à nos écrivains et à nos tribuns que nous devons d'avoir donné une forme à cette survie, une forme déjà sensible bien qu'imparfaite?... Les intellectuels sont à la fois la cause et l'effet, le ressort et le lien, l'image et la voix de notre race qui domine ses épreuves et tâche enfin de franchir les étapes pour en arriver à une condition dont notre fierté n'ait pas lieu de s'offenser."² Nous n'aimons pas assez les livres: "Il s'est vendu au Canada tout entier six mille exemplaires de Maria Chapdelaine, contre vingt-deux mille en Egypte et plus d'un million en France."³ Nos écrivains n'ont en général pour toute ressource que le journalisme et le fonctionarisme qui ne sont pas des écoles de littérature, et où souvent ils gâtent leur talent. Ces constatations

1. Page 235.
2. Page 237.
3. Page 240.

nous forcent d'avouer que la situation de l'auteur canadien n'est pas beaucoup meilleure qu'au siècle dernier. Elles me paraissent cependant un peu exagérées, celles d'un homme qui veut lancer un appel retentissant pour être plus sûr d'éveiller l'alerte.

La plupart des lacunes qui existaient jadis n'ont pas encore réussi à disparaître, mais il serait injuste de ne pas signaler un éclairci d'aurore dans les brumes qui obscurcissent encore l'atmosphère canadienne. En dépit de ces désavantages, les écrivains et les livres se sont multipliés et la critique tant française que canadienne leur concède une réelle supériorité sur leurs devanciers. La vogue de certaines oeuvres récentes telles que MENAUD MAITRE-DRAVEUR, LES ENGAGES DU GRAND PORTAGE, atteste à la fois le mérite des ouvrages et l'intérêt grandissant du public. La vie intellectuelle se manifeste à plus d'un endroit plus active et plus élevée. C'est encore M. Maurice Hébert, un peu revenu de son pessimisme du commencement qui nous le démontre. "Dès 1922, les prix David étaient créés, et l'on multipliait les bourses d'études en Europe. En envoyant nos jeunes gens à Paris, à Lyon, Lille, etc... on renouait des influences françaises qui sont indispen-

sables à notre vie intellectuelle. Plus tard en invitant chez nous des professeurs de France comme Gilson, Sergent, Maritain et bien d'autres, l'on activait avec le concours de nos universités les courants et les échanges spirituels entre la mère patrie et nous.....¹

Vers le même moment, les universités de Québec et de Montréal devenaient des centres de plus en plus influents d'une irradiation française bien acclimatée, c'est-à-dire pleinement canadianisée. Nous ne nous contentions pas de confier à nos cousins d'outre-mer le soin de préparer une partie de notre élite professorale, nous entreprenions d'en créer une à notre tour dans nos écoles normales supérieures".² Ce serait manquer de loyauté que de ne pas mentionner ici l'activité qui se concentre autour de l'Université d'Ottawa. Cette institution maintient depuis plusieurs années déjà, un cours supérieur littéraire conduisant à la Maîtrise ès arts et au Doctorat. M. Séraphin Marion, un docteur ès lettres de Sorbonne, un littérateur bien connu par ses oeuvres, y tient une chaire de littérature assidûment fréquentée. Bon nombre d'étudiants ne se contentent

1. Page 243.

2. Page 244.

plus d'un cours classique, mais ajoutent deux ou quatre années d'étude en vue d'un grade supérieur. Partout le niveau intellectuel du corps enseignant, des fonctionnaires, de la jeunesse, s'élève de quelques crans. Ces noyaux de studieux groupés auprès des universités créent autour d'eux une atmosphère d'étude et de travail qui constitue la marque la plus sûre du progrès vers la culture et vers l'idéal.

En regard de cet exposé montrant nos forces et nos facilités de développement sensiblement augmentées, il me tarde d'apporter le tableau vivant de nos puissances intellectuelles. C'est le Docteur Séraphin Marion qui va me le fournir dans l'avant-propos de son dernier ouvrage, LES LETTRES CANADIENNES D'AUTREFOIS. Il l'enlumine de toute la conviction et de l'enthousiasme d'un apôtre zélé à la cause des lettres canadiennes et mû par un optimisme de la plus saine qualité. "Est-il juste de dire que jusqu'ici les lettres, les arts et les sciences du Canada français n'aient aucun nom à inscrire au tableau d'honneur de la culture et de la civilisation du vingtième siècle? Ah! ne craignons pas d'être modestes. De nos très rares personnalités, sachons parler à bon essient. Mais enfin il ne nous

est plus permis d'ignorer que tel de nos historiens est cité fréquemment dans les journaux et les revues de France. Deux ou trois de nos hommes de science ne jouissent-ils pas d'une réputation conquise de haute lutte dans les milieux scientifiques anglo-canadiens et américains? On m'assure que l'oeuvre d'un théologien québécois de renom est fort prisée à Rome et que tel de nos économistes qui se double d'un littérateur averti moissonne, au cours de ses conférences en France et en Belgique des triomphes incontestés. En outre, M. Etienne Gilson ne répète-t-il pas à qui veut l'entendre que l'un des excellents médiévistes de l'heure n'est autre qu'un franciscain d'origine canadienne-française? Parmi nos hommes d'Etat n'en est-il pas un qui a joué un rôle de tout premier plan à Genève? Ne serait-ce pas commettre une noire ingratitude que de refuser une place dans le petit Panthéon de nos gloires nationales au chef nationaliste de 1900, dont le nom appartient désormais non seulement à l'histoire du Canada, mais bien à l'histoire de l'empire britannique. Il y a quelques mois, nous avons appris avec joie que trois de nos meilleurs romanciers publiaient à Paris même des romans essentiellement canadiens auxquels la

plus vaste diffusion semble déjà assurée. Enfin pourquoi tairais-je la vérité et refuserais-je de souligner le prestige de notre illustre cardinal dont les lettres et les conférences suscitent dans la presse de France - et notamment dans "la Croix" de Paris - d'élogieux commentaires."¹

En outre, le développement intellectuel de la femme s'accroît dans tous les milieux. Plus de soixante bacheliers sortaient en juin dernier de nos collèges féminins canadiens-français. Quelques esprits plus doués ont déjà conquis la licence et même le doctorat. La thèse de-doctorat ès-lettres d'une soeur grise de la Croix est en train de faire son tour de France et recueille chez nos cousins d'outre-mer de beaux éloges. Une maison française, l'année dernière, a sollicité et obtenu la permission de l'imprimer et de la lancer sur le marché parisien dans une seconde édition.

Alors que Laure Conan apparaissait au siècle dernier comme l'unique femme de lettres, les femmes écrivains forment aujourd'hui un nombre déjà imposant. Leurs ouvrages sont de belle qualité et d'une pensée solide,

1. Les Lettres canadiennes d'autrefois, page 15.

où la mièvrerie a assez rarement son compte. "Cet élan féminin imprimé à nos lettres, déclare Louis Dantin, n'est nullement à dédaigner et nous promet des richesses neuves."¹ Des revues féminines assez bien faites se fondent sous le patronage d'une élite, que les questions sérieuses d'éducation et de vie familiale intéressent plus que les modes ou les recettes de beauté. Le groupe rural féminin même a son porte-parole qui fait entendre aux campagnardes des refrains, des récits, des considérations fièrement enthousiastes et assez bien tournés. L'instruction supérieure de la femme se fait sentir dans l'école, à la maison et rayonne même au dehors. Le Révérend Père M.-A. Lamarche, O.P. en a reconnu l'opportunité (Bachelières ou Cuisinières)², et M. Maurice Hébert, le bienfait qu'on doit en attendre. "La Canadienne-française, dit ce dernier, est appelée à collaborer avec plus d'autorité au relèvement de notre culture. Son apostolat s'exerce simultanément dans la famille et dans la société. On verba peut-être fleurir les salons où les honnêtes gens peuvent se rencontrer en retrouvant l'art perdu de la conversation française".³

1. Gloses critiques, 1ère série, page 165.

2. Notre Vie Canadienne, page 147.

3. Les Lettres au Canada français, 1ère série, page 245.

* * *

De ces considérations sur la vie intellectuelle au Canada, passons sans plus de transition à certains aspects particuliers de la vie traités par nos écrivains. Il y aurait des pages intéressantes à écrire sur la vie végétale et la vie animale, après le bel essor donné à l'étude de la flore et de la faune canadiennes par nos naturalistes. Mais c'est aux seuls cadres de la vie humaine que je veux m'en tenir. J'ai choisi de préférence les auteurs qui ont marqué leur regard d'une attitude plus personnelle, ceux qui ont visé l'angle unique ou moins souvent aperçu.

Alphonse Beaugard se plaît à en fouiller les dessous, à en étudier les forces et les alternances; il se distingue à coup sûr de la manière commune. Selon notre penseur, trois forces régissent les existences humaines, l'amour humain, l'amour divin, l'instinct. La première, bonne en elle-même, "omnipotente et frêle déité" qui conduit le monde, "dans sa course au bonheur," dégénère trop souvent en volupté

et en égoïsme, lorsqu'elle se laisse dominer par la matière. L'amour divin dirige vers le cloître "les amants délaissés dont la force chancelle", les dégoûtés du monde. Le poète paraît ici fort mal renseigné: les amants délaissés qui embrassent la vie du cloître sont les forts et les héroïques même, et tant de belles âmes ont été entraînées par le saint amour avant d'avoir connu les plaisirs du monde et ne les ont guère désirés.

L'instinct arrive enfin comme la grande force d'équilibre entre les excès du plaisir et ceux "du sublime". Très douteux cela, j'aime mieux le confier, cet instinct, à la garde de la saine raison, pour conserver l'espèce humaine à la terre et empêcher "que le paradis ne le dévaste pas". Le coup d'oeil est beaucoup plus juste dans L'EFFORT VITAL, où il nous montre l'humanité s'entraînant par un travail incessant, vers une existence plus facile et plus haute.

Sculpte le bois, creuse le roc, forge le fer,
Erige des maisons plus belles et plus hautes,
Aux oiseaux prends le ciel, prends aux poissons la mer,
Saisis les continents et rapproche leurs côtes,

Extermine un par un les instincts avilis.
L'oeuvre du Créateur par toi se parachève.
Quand au labeur divin tu souffres et faiblis,
Prends la plume et redis la splendeur de ton rêve.

(Les Forces, page 108)

Ailleurs, reprenant la thèse de la Rochefoucauld, il pose l'égoïsme comme le grand ressort de la vie morale:

Je suis, les autres sont des ombres,
Que mon regard distrait nonchalamment dénombre,
Comme on voit à travers les vitres des wagons
Défiler les ruisseaux, les forêts, les maisons.
- - - - -
Je ramène vers moi mes actes, gerbes en fleurs,
Je médite gourmand d'en tirer du bonheur;
Egoïste avisé j'en façonne d'avance
Ma place au ciel, ma part d'orgueil, ma subsistance.
- - - - -
Je m'aime parce que de moi je connais tout.
(Les Forces, Ego, page 126)

A la page précédente il analyse les répercussions innombrables, bonnes ou mauvaises, de nos moindres actes sur nous-mêmes et sur les autres.

Nul acte n'est stérile, aucun geste n'est vain;
En d'inconnus cerveaux, il bout trop de levain
Que le moindre hasard délivre et précipite
Comme aux doigts d'un enfant saute la dynamite.
Rien n'est vain, la pensée avec le mouvement
Jaillit de visions et de bruits d'un moment.
(Rien n'est vain, page 124)

Toujours cette question de la vie soit morale, soit physique, soit sociale le hante; il en a laissé une empreinte dans presque toutes les pages de son oeuvre. Qui aurait jamais pensé de peindre en vers un tableau de dissection? Et voici comment il le termine:

L'homme armé du scalpel, pour d'autres tentera
D'arracher à la mort le secret de la vie;
Imitant la nature où naît et renaîtra
Un monde toujours neuf sur des forces taries.
(Tableau, page 16)

Bien d'autres ont exprimé avant lui cette vérité que la
vie naît de la mort, mais pas en pareille occasion.

Ici, c'est la résignation forcée de l'homme devant
la souffrance et le dur travail qui seuls achètent le
droit à la vie:

D'un oeil fixe où la haine est près d'étinceler,
Ils regardent les sacs, mais n'osent pas parler
Sentant qu'il faut souffrir pour son droit à la vie.
(Le Blé despotique II, page 24)

Là, la colère se redresse devant les sorts inégaux que
réserve la vie aux riches heureux et aux humbles tra-
vailleurs:

Le visage luisant, halé, plein de sueur,
Un journalier courbé sur le pavé rebelle
Le défonce, et le pic à chacun de ses heurts,
Dans le trou noir allume une blanche étincelle.

Avec d'impérieux grondements, un auto
Chargé d'éclats de rire et de claires toilettes,
Chargé de luxe à qui la rue est un tréteau,
Passant à son côté, de vase le soufflette.

Comme un juste accusé l'homme se lève droit,
Accentuant du poing le juron qu'il marmonne,
Et suit d'un oeil mauvais si longtemps qu'il le voit
Tout ce faste...et son pic violemment résonne.
(La Goutte de fiel, page 41)

Les spectacles légers, amusants, les moins faits pour susciter des pensées sérieuses, réveillent en lui "chère Sagesse". A propos de patinage, après avoir décrit l'ivresse de glisser sur le miroir de glace au gré du caprice et de l'élan, les sensations joyeuses et insouciantes de ces tournolements cadencés, il jette en deux vers une réflexion profonde dans sa simplicité et son laconisme :

Voici le dernier son des cuivres;
Sans aucun doute je fus ivre
A peu de frais.

"Eh bien! Nous déclare Louis Dantin, toute la vie est pour lui comme ce patinage. Passe pour tournoyer avec elle, mais sans oublier la futilité, la puérilité de tant de mouvement sans but." ¹

Le poète, qui cherche partout la raison et la philosophie, voudrait que l'amour ne fût qu'une force d'où jaillit la vie, le plus bel attribut des êtres créés et de Dieu lui-même.

L'amour est un facteur de vie et non un but.

- - - - -

1. Poètes de l'Amérique française, lère série, page 37.

Je suis l'amour. Je porte au front une auréole
Pareille au nimbe d'or des anges et des saints.
Je marche et sur mes pas enchantés les desseins
D'où s'élançe la vie inscrutable et superbe
Naissent comme au soleil du printemps les brins d'herbe.

Désir passager d'une heure de stoïcisme. Plus tard,
comme tous les autres humains, il se laissera captiver
par "ses chimères tentantes" et se plaindra ensuite des
déceptions et des blessures qu'il en a reçues.

C'est sur un dialogue entre le poète et la vie que
s'ouvre le livre des ALTERNANCES: la vie, école sévère
qui lui a enseigné trop tard hélas! la modération dans
l'amour, l'âpre persévérance, la mesure et la volonté.
Au cours de sa vie changeante, l'homme subit des alter-
nances diverses. Des "désirs brutaux" le laissant in-
sensible aux spectacles du monde, l'homme, sous la pous-
sée de l'amour, passe au courage, à l'enthousiasme,

Il saisit, par son coeur que le sang précipite,
Le rythme de la vie au sein de l'univers:
(Alternances I, page 16)

Il aspire à créer des oeuvres de beauté--à prendre sa
part de la fécondité universelle,

Et, vibrant, il respire au centre de la vie,
(Ibid)

mais l'orgueil bientôt comme une flamme vient tout ravager.

A certain moment, épuisé de lassitude, il troque le travail austère contre un peu de plaisir et de repos; trop vite hélas sous l'enserrement des instincts inférieurs, il se sent incapable d'aucun élan vers l'idéal.

La pensée apparaît un labeur surhumain.

Un jour, après de violents efforts, il revit les heures fécondes d'autrefois, mais avec la lassitude, reviennent les mêmes désirs ensorceleurs.

Lors, maudissant sa chute à l'animalité,
On reprend, forcené, l'assaut des altitudes,
Jusqu'à ce qu'on retombe un soir de lassitude.
(Alternances II, page 20)

Le poème intitulé REVERSIBILITE contient de belles et profondes réflexions sur la valeur de l'effort. Ce qui compte, en somme, dans la vie, c'est l'effort. Le soldat qui lutte en entrevoyant la gloire meurt souvent dans l'obscurité. Les conquêtes d'âmes ont-elles jamais égalé le rêve de l'apôtre? L'artiste en quête de beauté durable, n'en crée le plus souvent que des formes éphémères. Mais qu'importe!

✓ La vie astucieuse aime à cacher ses voies
Et force l'homme à la servir par des détours.
Afin de l'engager dans de rudes parcours

Elle montre au lointain des archipels de joie
Et s'inquiète peu qu'il n'y puisse atterrir;
Son effort le fera grandir.
(Alternances, page 32)

Inutile de prolonger l'analyse et les citations. Nous savons maintenant que M. Alphonse Beauregard a regardé la vie en philosophe. Ses aperçus ordinairement élevés sont-ils assez chrétiens? Quelquefois piqués de fatalisme et d'épicurisme, ils s'accompagnent la plupart du temps d'une pensée forte et originale.

★ ★ ★

Avec Louis Dantin, nous sommes à cent lieux de la philosophie, dans les espaces libres de l'imagination. Où allons-nous donc vivre? Dans des palais de millionnaires? tant d'humains en font leur ultime désir; dans des oasis enchantées, des îles idéales, rendez-vous des plaisirs les plus délicats, poésie, musique, amour, beauté, paradis des dieux et des déesses? Non. Dans les horreurs et les dangers où seuls se meuvent des démons et des surhommes? Nullement. Il ne laisse pas sa puissante faculté vagabonder dans la chimère et le

cauchemar, (excepté peut-être dans "La Messe de Florent Létourneau"). Tout cela ressortit au rêve, mais pas à la vie en rêve que chacun de nous se fait assez réelle, mais plus belle et meilleure que celle que lui a préparée la Providence. Louis Dantin n'a pas trouvé de lieux plus enchanteurs où faire évoluer ses personnages que notre ville et notre campagne canadienne: Montréal, Cacouna, Saint-Fabien de Rimouski, Saint-Jovite, etc: idée splendide pour laquelle il doit être chaleureusement félicité. En plus, comme nous le dit M. Albert Pelletier, avec la tournure pétillante et ironique qui le caractérise, "une faculté divinatoire lui fait pressentir et l'aide à satisfaire les goûts de toutes les classes de lecteurs. N'avons-nous pas de douceureuses Lucettes et des Messieurs Josephs qui se bercent d'amourettes sentimentales et attiédies aux bougies de la crèche de Noël ou au souffle de brises printanières? Louis Dantin les invite aux fantaisies du PRINTEMPS et du NOEL DE CAROLINE. Mesdemoiselles les bachelières et messieurs les absolutistes de la scolastique doivent en tenir eux, pour la passion profonde, grand'aventureuse, éternelle... Rose-Anne et son amoureux appareillent pour eux; Alice Corriveau et

Laurent Dulac (M. le Curé prenant à son compte l'intrusion de Cistus), feront double emploi de "l'attelage à Joe Matte". Et les braves célibataires mélancoliques, toujours délaissés, que la chance ne perd aucune occasion de trahir, eh bien, Georges Hamel leur fera la philosophie microscopique de l'amour et leur distribuera ses SYMPATHIES comme un frère, etc. etc."¹ Mais la vie en rêve répondant à toutes ces catégories diverses, quelle est-elle dans l'imagination féconde du conteur?

C'est d'abord tout simplement l'échange de la captivité et de la lumière mesquine de l'usine pour la liberté et le grand soleil, à la faveur desquels deux âmes soeurs commencent à leur insu la grande promenade de la vie à deux dans le contentement et le repos d'une aventure sans but comme sans souci. Un jeune ouvrier et une jeune ouvrière, citadins déracinés de la campagne, qu'un travail monotone retient de longues heures dans l'atmosphère lourde et sombre d'une cave ou d'un grenier, s'échappent par un beau matin de printemps et passent tout un jour dans la griserie des rayons, du grand air, de la verdure, sur les quais du port de Montréal, à

1. Égrappages, page 169.

l'île Sainte-Hélène et au sommet du Mont Royal. Leur escapade, loin d'être malheureuse, se termine sur la perspective d'une union prochaine, prélude du bonheur parfait: la vie campagnarde dans le soleil et la liberté, dans "une place avec de l'herbe, des bouquets sauvages, des "bibites" et avec de vrais arbres". Combien d'esclaves de l'usine ont souhaité ce jour de paradis, ouvrant la porte d'un avenir qui promet de le répéter pendant des années entières en le doublant des joies de l'amour.

La vie en rêve, mais c'est la vie routinière de tous les jours que l'on aperçoit soudain dans une lumière de bonheur et de beauté. Une image plus vive sous les yeux, une certaine disposition plus heureuse dont on ne se rend pas trop compte, un moment d'exaltation chez les simples, ou le plus souvent, un souffle intérieur avivant chez eux la flamme de l'amour, et toutes les ombres, toutes les taches disparaissent: la réalité ne montre plus que son envers étoilé. Caroline qui ne se souciait guère de la vie du ménage, devant le tableau de la crèche neuve de Noël représentant la famille idéale, l'entrevoit pendant quelques instants sous les couleurs les plus charmantes. Déjà son coeur la désire et l'ac-

cepte par anticipation. "Comme ils avaient l'air tous bons, tranquilles et heureux! C'était la vraie famille, père, mère, enfant dans leur milieu rustique entourés des bêtes bienfaisantes. Et les mages étaient là comme des amis venus pour passer une veillée. Tout respirait dans cette demeure l'aise et le bien-être. Le bébé reposait sur un beau coussin écarlate, les autres avaient des habits neufs, bien ajustés et sans une tache. La santé, l'absence de soucis brillaient dans le coloris de leurs joues. Les animaux étaient reluisants et rassasiés de fourrage. La neige du toit elle-même avait l'air molle et chaude comme un duvet. C'était pour la jeune fille comme la révélation d'une vie, la peinture de ces êtres qui se trouvaient si bien ensemble, qui témoignaient en tout s'entendre, s'entr'aider et s'aimer. Jamais elle s'était figuré l'existence domestique sous ces couleurs vives et charmantes."¹

La vie en rêve, c'est encore l'illusion charmeuse de l'inconnu, où les âmes par le seul moyen de la correspondance, se comprennent à distance et se sentent liées par le fil des plus subtiles sympathies. Les in-

1. Le Noël de Caroline.

telligences semblent se saisir mutuellement, les goûts s'accorder et se compléter, "l'harmonie morale" parfaite exister entre ces deux êtres. Chacun vit de l'intérêt qu'il suscite, de la place qu'il paraît occuper chez l'autre, s'enivre de l'abandon et de la sincérité avec lesquels on livre réciproquement sa pensée et son sentiment. Par ces contacts multiples d'âme, on croit la connaissance sinon intégrale, du moins plus que suffisante pour former la chaîne d'amour et rêver la venue toute proche de l'existence la plus heureuse après laquelle on soupire. Dès que les visages et les mines s'affrontent, le fil se rompt et le bonheur rêvé s'effondre. Georges Hamel en a fait la pénible expérience.¹

La vie en rêve, ce peut être aussi la richesse survenant comme par surcroît aux humbles belles sans l'avoir même souhaitée, ou mieux la beauté féminine sans fard et sans apprêt alliée à la douceur et à la sincérité, apparue soudain au jeune homme riche et lui promettant le vrai bonheur. Déjà Armand le goûte d'avance dans la simplicité, la bonté, la joie facile de son amie de la grève. Ces trésors remplacent toutes les élégances ar-

1. Sympathies.

tificielles et les distinctions. "Il était maître de son coeur et librement il le lui offrait, d'un choix arrêté et réfléchi. Que lui importait qu'elle fût fille d'un pêcheur. Elle ignorait l'art de pincer les lèvres et de faire d'exquises révérences. Il se garderait bien de le lui apprendre. Elle ne jouerait pas du piano? C'était une distinction. Mais par contre elle était belle comme une princesse, et bonne, et dévouée, et douce: cela lui suffisait, c'était ce qu'il voulait dans une compagnie." Mais les humbles ont le sens des réalités et des accords durables. Ils se défient comme instinctivement de tout ce qui les dépasse tout en les enivrant. Rose-Anne ne s'est pas laissée prendre.¹

La vie en rêve, ne serait-ce pas au-dessus de toutes ces formes caduques, où l'amour humain si fragile se fait trop souvent la fée enchanteresse, une espèce de sympathie universelle enveloppant tous les coeurs dans une fraternelle tendresse comme l'air et la lumière éclairent et baignent les visages, et faisant de l'humanité la grande famille d'où les conventions, les gênes, les trahisons et les haines seraient absentes?

1. Rose-Anne.

"Je rêvais d'un monde où toute âme serait soeur de toute autre âme; où tout ce qui est dans le coeur monterait aux lèvres, libéré de barrières factices; où l'on pourrait aborder sans formes le passant aux traits altérés, la femme aux yeux rougis, le vieillard au teint hâve, et leur dire: "Tu souffres?"; où l'on partagerait de même le bonheur, où l'on crierait au riant couple dont on ignore le nom: "Evohé! joie aux fiancés!", à la beauté inconnue qu'on croise: "Tu es ravissante, je t'admire!" à l'ouvrier qu'on voit ciselier un linteau: "Tu es un chic artiste;--et où tout cela jaillirait d'âmes innocentes et fraternelles, ferait partie de l'étiquette et du savoir-vivre, serait digne, convenable et prescrit." La charmante personnalité de l'arménienne Ritza Hadjia, dans la dernière nouvelle intitulée TU TOUSSES, nous y fait croire un instant. Mais on a tôt pensé à l'utopie: A quand la seconde rencontre du même "supra-sympathique" acabit? Quelle épidémie de sympathie assez forte étendra jamais sa contagion heureuse sur notre monde égoïste?

L'ambition pour des fils de jouir des riches domaines paternels même au risque du salut éternel de leur père (LE RISQUE), la délivrance d'une vie trop amère par la

camarde qui saisit Jacques Ferland juste à l'instant où il vient à échapper à la tentation du suicide (LA LOCOMOTIVE), n'entrent pas aussi bien dans le cadre de la vie en rêve. Ces deux histoires mettent sous les yeux de trop sérieuses réalités. La fin tragique des héros nous empêche de jouir de tout ce que l'imagination du narrateur a pu créer autour d'eux de piquant, et d'original. Il y a une certaine teinte d'invraisemblance qui nous les rend moins savoureuses.

Les trois premiers contes de Noel sont très originaux. Encore ici, l'auteur n'a besoin ni de décors orientaux, ni d'antiques aventures pour créer des situations intéressantes; il taille à même l'étoffe du pays qu'il brode à sa fantaisie d'artiste. Comme on doit s'y attendre dans le conte, l'imagination s'égaré loin dans l'irréel. Elle est ici dans ses droits. Le lecteur s'accommode à merveille de ses bizarreries, tandis que dans la nouvelle, il semble que l'auteur doive conserver au rêve une apparence de réalité. Les incidents typiques d'une veille de Noel à la dernière mode chez le banquier Van Dighen, où le bandit Bibi-l'Anguille tient le rôle de Père Noel, peuvent enrichir les cervelles les mieux fournies de combinaisons étranges.

Avec une dose plus ou moins de fiction, un style simple, pittoresque, élégant, une belle proportion de langage populaire, Louis Dantin a fabriqué sur le fond canadien des récits fort intéressants, témoins éloquents de l'excellence de la matière de chez nous et de la valeur de l'art.

La plupart des pièces, excepté toutefois LE RISQUE, sont marquées d'une touche d'imprécision qui convient on ne peut mieux à ce que doit être la vie en rêve. Comme le remarque le Docteur Séraphin Marion, les visages sont peints à distance plutôt que dessinés sur le vif; les objets esquissés le plus souvent en raccourci, parfois crayonnés d'un seul trait. Voici, en quelques lignes vagues, le portrait d'Armand Brunelle, l'amoureux de Rose-Anne. "C'était un beau garçon, élégant de la tête aux pieds, un citadin de belle venue, qui faisait se retourner les filles des pêcheurs quand il passait le long des cabanes de la grève." Celui de Caroline n'est pas plus défini: "Caroline avait vingt-cinq ans. C'était une créature bien faite et capable à l'ouvrage", ni celui de François Bénard: "C'était un gars... déjà entré dans la seconde jeunesse, très montrable du reste avec sa haute stature, sa carrure ro-

buste et la barbe onduleuse qui lui encadrait le visage". La description de la demeure du pêcheur de Cacouna se réduit à un signe indicateur. "Parfois il croisait sur la route la fille du vieux Laurent Dugré dont tu vois la maison, troisième à gauche avec le puits à brimbale devant la porte".

En recourant ainsi aux dessins un peu flous plutôt qu'aux lignes précises et fortes, à l'accumulation de détails caractéristiques, Louis Dantin exhibe la qualité la plus compréhensive de l'artiste: Il adapte heureusement la forme, le ton aux sujets de ses nouvelles et réussit à créer avec des éléments, qui ne sortent guère de la vie réelle de chez nous, "l'illusion des vapeurs mollement brumeuses du rêve".

★ ★ ★

Entre ces deux extrêmes, la philosophie et le rêve, il y a le moyen terme: la vie réelle, "notre vie canadienne": vie religieuse, vie sociale, vie rustique, vie urbaine, vie familiale. Voyons d'abord dans NOTRE VIE CANADIENNE, ETUDES ET DISCOURS du Révérend Père Lamarche

les aperçus du prédicateur et du conférencier. La synthèse en paraît difficile, l'auteur lui-même ayant senti le besoin de justifier, dans l'Avant propos, le titre sous lequel il range sermons et conférences. Il les groupe en deux faisceaux distincts: vie religieuse et vie sociale. Un lien plutôt vague relie chacune de ces deux parties, et c'est là, il me semble, qu'il faut trouver le point de vue que l'auteur a voulu mettre en lumière en publiant ce livre. Au Canada, la vie religieuse n'est pas seulement l'affaire du baptême, de la messe du dimanche, de la communion de Pâques, du mariage, de l'enterrement, c'est véritablement une vie qui circule dans tout l'être canadien; elle imprègne de sa sève toutes les manifestations et les actes importants. L'idée religieuse ~~est~~ à toutes les autres, c'est d'elle que les idées d'humanité, de patriotisme, d'intellectualisme, d'apostolat, de justice, de résistance, tirent leur sens; la vie sociale s'y rattache comme à une source saine et féconde. Veut-on lancer une campagne de souscription en faveur d'un hôpital, c'est à une voix religieuse qu'on en confie la tâche. Le conférencier, pour remuer les coeurs et délier les bourses, n'aura pas de meilleur thème à développer que celui de la religion à l'hôpital:

le rôle du médecin, du prêtre, de la religieuse hospitalière et de la garde-malade laïque au point de vue religieux. La fête nationale, la fête du travail revêtent la plupart du temps un caractère religieux; et c'est encore la voix de l'orateur sacré que viennent écouter les foules rassemblées dans les grands parcs. Quelle leçon en rapportent-elles: le sentiment religieux est inséparable du sentiment patriotique; les francs patriotes canadiens; à l'instar des ancêtres, des Champlain et des Maisonneuve conçoivent le développement racial dans la foi catholique, dans la pratique catholique, dans le sens catholique.

C'est au pied des autels que professeurs et étudiants inaugurent l'année scolaire dans la messe traditionnelle du Saint Esprit... L'orateur religieux y donne le ton de l'intellectualisme à poursuivre: le véritable intellectuel chrétien se distingue par une forte vie intérieure "qui ne consiste pas dans la méditation solitaire, ni dans la séparation d'avec le monde... mais dans un commerce vital de l'âme avec Dieu". Les grandes questions sociales sont étudiées à la lumière des principes chrétiens, et très souvent elles sont exposées à l'élite et au peuple par l'orateur religieux:

la justice et le prêt à intérêt, les relations entre le Capital et le Travail, la paroisse, gardienne de la vie sociale, la paroisse, gardienne de la vie agricole, voilà autant de sujets développés dans ce livre.

Dans le développement des deux derniers, le Révérend Père Lamarche paraît suivre de plus près l'idée générale incluse dans le titre de son ouvrage. Notre vie canadienne, pour quiconque s'est donné la peine d'en supporter les bases et l'évolution, s'identifie en beaucoup de points avec la paroisse. C'est dans ce cadre unique qu'elle a été moulée pendant les premiers siècles de la colonie. C'est sous son influence qu'elle s'est conservée, et c'est par l'adaptation de ce corps religieux et social à l'existence moderne que s'opère, pour une bonne part, le renouvellement des forces économiques, intellectuelles et nationales de la masse.

L'auteur démontre d'abord comment la vie canadienne d'autrefois, celle du colon défricheur a rencontré dans la paroisse l'organe le plus approprié à son mode particulier, comment, grâce à la même institution, cette vie des nôtres a pu tenir malgré l'avalanche des obstacles et des périls, et s'est répandue à travers le pays tout entier. Chacune des parties de cette petite thèse s'ap-

puie sur des connaissances historiques et sociales solides, sur une logique serrée, et se déploie dans un beau mouvement oratoire. Toutes se terminent par une forte conclusion apposant le sceau du maître convaincu et convaincant. Je cite la première et la deuxième, il le faut; elles permettront d'apprécier la vigueur des idées et du style. Après avoir exposé la situation peu favorable du colon quant à la vie sociale, voici comment il conclut: "Pourtant ce peuple a vécu, il a grandi, il a essaimé partout. Il a survécu ensuite en s'adaptant victorieusement aux conditions de la défaite. Il a gagné de haute lutte ses libertés civiles, politiques et religieuses, et s'apprête aujourd'hui à conquérir pour de bon son indépendance économique. D'où lui vient cette force à la fois expansive et conservatrice? lui qui ne connaissait en dehors de la famille aucune institution sociale, aucun organisme de vie publique, aucune classe, pour dire le mot. La réponse est aisée maintenant. Le lecteur sait fort bien que pas un instant, durant ce préambule, je n'ai cessé de "prêcher pour ma paroisse". L'état social du colon, non moins que sa foi religieuse, exigeait une institution de ce genre et fit de sa prépondérance une nécessité. Ne cherchons pas ailleurs

l'explication naturelle du "miracle canadien".

Les lignes finales de la seconde partie vibrent comme une salve triomphante. "Mais vive Dieu, la paroisse tenait! Les "coeurs d'or" se reprirent à vivre à la vue des "clochers d'argent"! Et quand par la suite, l'Anglais voulut joindre à la conquête matérielle du pays l'asservissement et la conquête morale, il rencontra sur son chemin la paroisse. La paroisse a tenu "jusqu'au bout".

Le conférencier explique avec une égale maîtrise l'action exercée par la paroisse sur la vie canadienne d'aujourd'hui. Si les temps sont changés, la paroisse reste l'une de nos plus grandes forces nationales. Elle sert encore d'intermédiaire naturel entre les différents pouvoirs et les administrés. De quelque point que l'on parte, il faut le plus souvent, pour atteindre l'individu, passer par la paroisse. Les projets de réforme et les campagnes d'éducation populaire, après s'être élaborés dans l'esprit de nos hommes d'oeuvres, ne peuvent, la plupart du temps, être mis à exécution qu'avec le concours du curé de la paroisse. A ce dernier, il propose un magnifique programme pour rendre son influence sur la vie canadienne plus efficace et plus durable. Il en ré-

sume en des lignes solidement construites les plus beaux espoirs. "Il jettera ses réserves en masse dans l'urgente entreprise de la réfection des forces nationales. A la même heure, d'un bout à l'autre du pays, en des milliers d'églises et de chapelles, les mêmes avances obtiendront de tout le peuple canadien français la même réponse. Et ce sera le geste fier par lequel un vaincu que l'on voudrait chasser du présent prend tranquillement possession de l'avenir."

Je crois apercevoir un second aspect que l'auteur indirectement a voulu mettre à jour: les lacunes de notre vie religieuse et de notre vie sociale. Elles ont une tendance à être routinières, tellement attachées à la tradition qu'elles s'adaptent lentement au renouvellement du progrès. C'est ainsi qu'il s'applique dans deux conférences spéciales à redresser certaines conceptions basées sur des préjugés malheureusement trop ancrés chez nous: la méconnaissance du rôle intellectuel et social de la femme (BACHELIERES OU CUISINIERES), l'inopportunité d'une culture intellectuelle intense pour le clergé canadien (CULTURE CLERICALE).

A la faveur d'un sentiment hérité de la vieille France: l'amour du métier bien appris et de la chose

bien faite, dans la lumière d'un principe qui a sa raison d'être autant dans la vieille humanité que dans ses avatars modernes: la femme comme être humain d'abord, puis comme membre d'une élite sociale a droit au même degré d'instruction que l'homme, l'habile conférencier réussit "à jeter un pont et à faire l'harmonie entre deux professions disparates: bachelières et cuisinières." Il montre également les nombreuses raisons qui militent en faveur d'une haute culture pour le clergé: désirs de Sa Sainteté Léon XIII demandant au clergé des connaissances étendues dans les sciences naturelles et les belles-lettres comme dans les sciences sacrées; appels des évêques, exigences multiples du ministère sacerdotal, etc. Une matière substantielle sans être trop compacte, une riche documentation, une ordonnance impeccable, une "langue imagée, concrète à laquelle la chaire canadienne ne nous a pas trop habitués jusqu'ici",¹ le sourire que l'auteur égrène à propos, font de NOTRE VIE CANADIENNE des pages que l'on aime à relire même sous la forme moins attrayante du sermon ou de la conférence.

1. Séraphin Marion, En Feuilletant nos Ecrivains, page 52.

★ ★ ★

La vie rustique a capté le regard de nombreux écrivains. Elle a fourni le sujet de poèmes multiples, le cadre de plusieurs romans et récits. Tous les yeux l'ont regardée avec la même attitude enthousiaste et fière (à l'exception peut-être du Dr Philippe Panneton dans son oeuvre récents, 30 ARPENTS). Paysage, moeurs et coutumes, travaux divers des champs, choses anciennes et actuelles, hommes et femmes apparaissent tour à tour dans un nimbe de soleil et de gloire. On se remet à creuser le sillon déjà largement ouvert par les prédécesseurs, avec le même amour du sol, mais avec un meilleur outil.

Le mouvement régionaliste du début du siècle a fait éclore bon nombre de recueils dont les meilleurs sont ceux de Mgr Roy: PROPOS CANADIENS (1912); d'Adjutor Rivard, CHEZ NOUS (1914), CHEZ NOS GENS (1916); LES RA-PAILLAGES de l'abbé Groulx, RECITS LAURENTIENS du Frère Marie-Victorin, LES CHOSES QUI S'EN VONT du Frère Gilles. Ces ouvrages renferment de belles descriptions des choses et de la vie des gens de la campagne, des études de

moeurs bien observées. On revient toujours avec agrément sur le VIEUX HANGAR, LE BER, LA MAISON CONDAMMÉE, LA CORVÉE des HAMEL. Une veine de rabâchage suivit malheureusement ces publications; chacun voulut apporter ses rapaillages, et la littérature en récolte beaucoup plus de paille que de grain. Par bonheur quelques poètes survinrent avec des épis pleins qui redonnèrent confiance dans la fécondité de la terre canadienne. Blanche Lamontagne-Beauregard, Alphonse Désilets, Nérée Beauchemin, Alfred Desrochers, pour ne nommer que les plus "inspirés", ont glorifié la vie champêtre par de beaux tableaux où le paysage et l'homme de la terre se montrent dans une puissante vérité.

La poétesse gaspésienne nous le dit tout uniment dès les premières pages de PAR NOS CHAMPS ET NOS RIVES:

Je veux, poète de la plaine,
Avec des mots rudes et doux,
Chanter la terre canadienne
Et la campagne de chez nous.

L'on sait comment elle a tenu promesse. Plus d'une cinquantaine de poèmes décrivent ou exaltent les choses les plus humbles de la vie rustique, "les habitants", leurs vertus et leurs travaux. Elle reprend le même

thème, dans LA VIEILLE MAISON et y revient encore dans ses oeuvres plus récentes. Alphonse Desilets a écrit ses meilleures pages A LA GLOIRE DU SOL, DANS LA BRISE DU TERROIR. J'aime beaucoup son poème, LA GENESE DU PAIN, qu'il raconte depuis le grain béni à la Saint Marc jusqu'à la sortie du four allumé par l'aieule "aux rayons de l'aurore". PATRIE INTIME de Nérée Beauchemin rend un bel hommage à la vie des champs. Quelle scène d'apothéose le vieux poète réserve à la fermière ! Je la trouve d'autant plus belle qu'elle me rappelle ma mère et la ferme natale qui tant de fois lui a fait fête dans le grand soleil.

Debout, le buste droit, la poitrine gonflée
Du souffle que dilate et rythme le travail,
Elle attend, tout de toile et de laine habillée,
Le départ pour les champs des gens et du bétail.

Et la cour de la ferme, et la longue rangée
Des bâtiments, fenils et granges, ont frémi
Aux rustiques rumeurs dont la brise est chargée,
Par un matin joyeux d'avoir longtemps dormi.

"Bonjour à toi, bonjour !" à la fois semblent dire
Les blés dont la rosée achève le roui,
Et les herbes des prés que le vent fait bruire
Semblent balbutier un poème ébloui.

"À toi tout le cristal dont mon eau se fait gloire !"
Dit le puits. "C'est pour toi, c'est pour ton bel amour
O reine des moissons, que j'offre et donne à boire
A ton homme, à ta fille, à tes fils, tout le jour."

Mais voici que soudain, frappant toutes les choses
Et les êtres qu'enchaîne encore le sommeil,
"Gloire à toi !" dit l'Aurore; "à toi toutes mes roses !"
"-Femme, à toi tout mon or !" répond le grand Soleil.
(La Glaneuse, page 24)

Alfred Desrochers reprend des thèmes anciens chantés par Lemay et Chapman: le battage, le labour, les foins, les récoltes, la corvée. Il les renouvelle avec une incontestable originalité et un art quasi parfait où l'harmonie ne le cède en rien au coloris et aux lignes. Quelques sonnets tels LA MISE AU PACAGE, LE DEROCHAGE, LA BOUCHERIE ont mis en lumière des traits typiques que nul n'avait songé à souligner et à idéaliser. Ce quatrain sur la sortie des bêtes après l'hivernement peint à merveille la reprise de la vie extérieure de la ferme au printemps,

Comme ivres de clarté, d'espace et de gambades,
Les taures, que l'hiver et l'étable retint,
Courent dans le pacage et l'air libre et l'instinct,
L'arrière-train tordu d'inégales ruades.

et ces deux tercets, le pénible labour des hommes:

Sur un "fond-plat", traîné par de lourds porcherons,
Ils jettent les cailloux découverts des sillons,
Et vont, cassés aux reins, les pieds massifs de glaise;

Et parfois l'un d'entre eux, lâchant son faix visqueux,
Comme un ressort brisé jaillit de sa mortaise
Dresse en arc ogival son torse musculeux.

Plusieurs des fables de nos romanciers évoluent en pleine campagne et reproduisent les scènes de la vie rustique. La TERRE VIVANTE de Harry Bernard, LA CAMPAGNE CANADIENNE du Révérend Père Dugré, l'oeuvre récente du Dr Philippe Panneton 30 ARPENTS, sont, à mon humble avis, les trois livres qui donnent l'idée la plus complète de la vie de nos paysans canadiens tant au dehors que dans les modestes intérieurs, "la vie rurale canadienne française dans son épanouissement moderne".¹

L'idée d'apostolat de la terre qui préside aux oeuvres du genre a entraîné souvent les auteurs à magnifier un peu outre mesure la nature canadienne et le caractère de nos gens. Le bon Jésuite et son confrère sont-ils totalement exempts de ce reproche? Après la lecture de 30 ARPENTS, on serait tenté de les inculper, mais je crois que, en somme, les croquis exacts l'emportent sur les peintures un peu exaltées. L'auteur de 30 ARPENTS faisait remarquer dans les NOUVELLES LITTERAIRES DE PARIS la tendance de plus en plus accentuée des écrivains canadiens "à éviter le danger auquel Louis Hémon lui-même n'a pas échappé et qui consiste à forcer

1. Maurice Hébert, De Livres en Livres, Montréal, 1929, page 66.

la note héroïque du moment qu'il s'agit des terriens".¹ Il confirme cette judicieuse observation par un effort personnel. Les faits divers qui composent la vie paysanne, celle de la famille Moisan, se déroulent dans son roman avec un réalisme saisissant: rien de forcé, tout est au naturel au milieu d'une nature vraie et belle par le fait même. L'auteur met en relief un trait négligé par ses devanciers: la monotonie de la vie à la campagne. Malgré la touche un peu forte, cette ligne nouvelle ajoute sûrement à la vérité sans rien enlever à la dignité et à la beauté des tâches et des scènes rurales.

L'impression d'ensemble n'est-elle pas, cependant, un peu plus triste qu'il ne le faut? Il manque une certaine teinte de joie familiale, de contentement dans le travail, qui caractérise la vie de nos campagnards les moins chanceux. L'atmosphère matérielle n'est-elle pas un brin trop enveloppante? Les réjouissances comme les deuils se noient dans cette brume d'intérêts vénaux et mesquins. Pas de ciel noir, pas de bel azur non plus: un gris trop uniforme. Que la mort de

1. La Littérature Canadienne, par Ringuet, article reproduit dans le Droit du 21 janvier 1939.

l'oncle Ephrem et celle de la vieille Mélie n'aient pas été pleurées amèrement, on doit s'y attendre. Mais on se console trop tôt de la disparition de l'épouse enlevée dans la fleur de l'âge, laissant un foyer bouleversé. Oguinase, le fils aîné, à peine aspirant au sacerdoce, devient un personnage gênant. Après sa mort, lui aussi est victime d'un oubli regrettable. A l'enterrement, le père semble éprouver plus de vanité et d'orgueil que de chagrin. Bientôt on n'entend plus parler de lui par aucun des membres de la famille. Seul le vieux Moisan prononce son nom dans un moment de colère et de haine contre son voisin, Phydime Raymond. "Si ce n'était pas d'Oguinase, je me débaptiserais". En plus n'est-ce pas un gros juron? Dans les déboires qui marquent la courbe descendante de sa fortune et de sa vie le souvenir de ces deux êtres chers ne revient jamais ni pour le troubler, ni pour l'encourager.

Les événements joyeux apparaissent aussi fades que les malheurs qui ne touchent pas directement au capital ou à la terre. Le premier enfant seulement est attendu et reçu dans la joie. Les autres naissances sont affaire assez indifférente: fardeau dont on ne peut éviter de se charger. La fine pointe du sentiment qui le fait vif.

et aigu dans toute âme bien née semble émoussée par le terre à terre des besognes routinières et des jalouses ambitions.

A part ces quelques réserves, l'auteur de 30 ARPENTS offre une peinture véritable et complète de la vie paysane moderne. Il l'embrasse dans toute l'étendue, dans toutes les saisons d'une existence d'homme qui se prolonge jusque dans les enfants de ses enfants. Prise de possession du "vieux bien", travail du père aidé par des mains étrangères en attendant les bras robustes des enfants, tâche de la mère à l'intérieur et au dehors, emploi des courtes soirées après le dur labeur des jours du printemps, de l'été et de l'automne, inactivité de l'hiver, accroissement de la famille, relations avec Monsieur le Curé, la parenté et les voisins, dispersion des enfants selon leur caractère et leurs aptitudes, autorité décroissante du possesseur du domaine passant insensiblement dans le fils héritier, changements graduels dans la culture du sol avec les générations, incidents divers, rien n'a échappé au romancier.

Un autre point de vue mérite d'être mis en lumière: la domination des gens de la terre par les choses de la terre, Idée sûrement moderne, nos grands-pères, fiers

terriens, se trouvaient les plus libres des hommes. Combien de fois n'a-t-on pas chanté autrefois l'indépendance du fermier propriétaire. La terre n'offre plus qu'une servitude. Tous les actes du paysan dépendent des choses au milieu desquelles il vit; elles lui dictent son travail comme son repos, ses moindres gestes comme ses déterminations les plus importantes. Euchariste Moison échoué au garage de White Falls leur est encore soumis. "Il n'a pas renoncé à retourner là-bas à Saint-Jacques; renoncer, cela voudrait dire une décision formelle qu'il n'a pas prise, qu'il ne prendra sans doute jamais, qu'il n'aura jamais à prendre--Ce sont les choses qui ont décidé pour lui, et les gens conduits par les choses." (Page 292)

La vie rude du bûcheron et du colon moderne a eu aussi ses observateurs et ses interprètes. Vieux Doc, Damase Potvin, George Bugnet, Adolphe Nantel jettent des regards fort attentifs jusque dans la profondeur de nos forêts pour y voir à l'oeuvre, au milieu d'une nature tout à la fois hostile, sauvage, grisante de poésie, nos robustes gars maniant la scie, la hache ou le pic, narguant les larges billes dans les rivières

débordantes et dans les rapides écumeux. Les autres courageux et tenaces qui se taillent pour eux-mêmes un domaine à même le grand bois attirent davantage leur attention. Le Docteur Grignon excelle à saisir le ridicule des choses et des évènements. Sous les dehors de la comédie et de la caricature, il cache une fine étude de moeurs de la région du nord laurentien.

M. Nantel nous peint la vie rude des chantiers tant à l'intérieur des camps et des boutiques que sous le grand soleil tamisé par le feuillage. Avec un art objectif et des couleurs un peu crues, *A LA HACHE* représente dans une accumulation de détails, les apparences physiques, les tâches des hommes, leurs réjouissances et leur rustique dévotion. M. Albert Pelletier y voit une forme beaucoup plus caricaturale que réaliste. *LA RIVIERE-A-MARS* de M. Potvin donne, de la colonisation aux environs du Saguenay, plus qu'une idée abstraite. C'est la vie pénible des dompteurs de forêts qu'il éclaire, autant que leur esprit de conquête pacifique du sol. Dans *LA FORET*, M. Georges Bugnet traite un thème analogue dans les prairies du grand Nord-Ouest, sur les rives de l'Athabaska, milieu assez différent des régions neuves du Québec.

M. Léo-Paul Desrosiers a une manière à lui de regarder la vie rustique, pas la plus facile, pas la moins artiste non plus. C'est à travers les documents qu'il la découvre, et avec son imagination déliée qu'il la reconstruit pour le lecteur. NORD-SUD n'est pas tout d'abord une histoire d'amour ou de désertion du sol, de course à l'or; c'est, en premier lieu, la description de la vie des campagnes de Berthier vers 1850. C'est une tranche de vie canadienne découpée dans l'évolution de cette même vie variable avec les temps et les lieux, et dont l'histoire conserve les aspects changeants. Les détails abondent. Les opérations agricoles: fenaison, récolte des grains et des légumes se succèdent au rythme lent des instruments primitifs. Viennent ensuite les travaux des diverses industries de l'époque: "brayage" du lin, fabrication de la potasse, des paniers, conserve de poisson salé, etc., tout cela entremêlé de scènes d'intérieur: repas frugal, repos en fumant la pipe, visite du quêteux Poissonnier, veillées d'amoureux. On ne sait que priser davantage, de l'érudition de l'historien ou de la puissance de reconstitution de l'artiste.

★ ★ ★

Jusqu'à il y a une dizaine d'années, la vie agreste était à peu près la seule qu'on avait essayé de montrer dans les cadres du roman. L'élément poétique qu'elle comporte semblait indispensable à la composition d'une oeuvre vraiment littéraire. Avec l'influence grandissante du réalisme et l'importance acquise à la ville par l'industrialisation du pays, les moeurs urbaines ont obtenu droit de cité dans nos lettres. Louis Dantin, un des premiers, leur fait une place honorable dans ses contes et ses nouvelles. LA COMETE et PRINTEMPS esquissent rapidement quelques traits de la vie bourgeoise et de la vie ouvrière. L'élément de fantaisie apporté dans les incidents n'enlève rien à la vérité des tableaux de moeurs urbaines. Ces romans en miniature nous décrivent des endroits fort intéressants de Montréal: le port, la montagne, le marché Bonsecours. La scène mi-citadine, mi-rurale qui se répète chaque jour en ce dernier lieu a été reproduite dans un croquis familier plein de vie comme un jour de printemps. Elle vaut la peine d'être citée: "Le printemps encore là offrait ses verdure

et ses primeurs. Parfois la plainte d'un veau, le caquètement de poules prisonnières dominaient l'amalgame des bruits, évoquaient les champs et les granges. Les ménagères, poussées dehors par le jour séduisant, se pressaient en foule, circulaient le panier sous le bras, engageant avec les fermiers des marchandages plus vifs, plus éloquents que d'habitude. "Comment ! le beurre à 35 sous !" Cela se disait avec chaleur, presque avec émotion. Le fermier répliquait que le lait était rare, mais le beurre, dame, était sans pareil. "Goutez si ce n'est pas de l'amande." Et on s'entendait, on payait en riant, on se souhaitait au revoir. D'autres entouraient les étaux, lavés et grattés de frais, où parmi les branches trônaient les gigots écarlates et les côtelettes roses, autour d'un cochonnet couleur de crème arborant à sa queue une touffe de persil." LA LOCOMOTIVE offre une de ces scènes de chômage si communes dans nos villes.

La poésie populaire de Jean Narrache a jailli de la même source. La vie de nos grandes villes, surtout celle de la classe ouvrière pauvre, l'existence misérable des mendiants de nos centres peuplés, a pris tout entiers son cœur et ses yeux. Il a publié trois recueils de poèmes que le public a goûtés. Sous leur dehors rude et

paysan, ils contiennent des aperçus d'une réalité fulgurante. Que l'auteur trace des "signes sur le sable", qu'il s'écoute parler tout seul, ou qu'il parle pour parler, le pitoyable surtout sert de sujet à sa verve poétique. Il se tient à tous les carrefours de la misère humaine et l'observe avec un oeil pénétrant. Dans les grands parcs, au théâtre, au bal, dans les rues affairées ou dans les ruelles entassées et obscures, à l'église, il en guette le spectacle. Une forte teinte d'ironie et de pessimisme colore tous ses tableaux assez crus, mais ces derniers renferment un grand fond de vérité. Plusieurs pièces mettent en opposition l'égoïsme, le confort, l'indifférence du riche avec la sensibilité, la vie laborieuse et l'indigence du pauvre. Les réflexions sur les faits divers pétillent d'esprit et laissent percer le philosophe sagace qui fouille les dessous de notre vie sociale moderne, en découvre les déficiences, les absurdités, les inutiles agitations. La satire y mêle sa pointe de malice et de comédie.

Les hommes n'ont plus le sens véritable des valeurs.

Et les seules chansons dont personne ne rit
Sont celles du plaisir, de l'or, des bénéfiques--
- - - - -
En ce monde où l'argent est le dieu qu'on proclame.
(L'orgue de barbarie, Les Signes sur le
sable.)

Les coeurs sont désazés. Le luxe, l'orgueil, la vanité et le plaisir rendent insensibles les soi-disants "éduqués", les riches, les dirigeants, et excitent la convoitise du pauvre. Chez celui-ci, pas de révolte, cependant, mais parfois un sentiment d'accablement, de dégoût, que le sens chrétien, un brin de fatalisme retiennent contre l'envahissement du désespoir. Aucun de nos écrivains ne s'est aussi profondément ému devant la vraie misère en haillons, devant les réelles souffrances physiques et morales qu'entraînent la pauvreté et le travail trop peu rémunéré. Les rêveries au clair de la lune, où par les promenades des beaux soirs d'été, les méditations sur l'hiver sont remplies de la pensée des miséreux et de leurs multiples besoins. Quelques strophes du poème intitulé: LES DEUX ORPHELINES, donneront une idée du regard à la fois compatissant et ironique sur la vie "du pauvre monde".

J'étais voir "Les deux Orphelines"
Au théâtre' Saint-Denis, j'autre soir.
Tout l'monde pleurait. Bonté divine!
C'qui s'en est mouillé des mouchoirs!

Dans les log's, y'avait un' gross' dame
qu'avait l'air d'être au désespoir.
Ell' sanglotait, c'te pauvre femme,
Ell' pleurait comme un arrosoir.

Dehors, y'avait deux pauv' p'tit's filles
en p'tit's rob's minc's comm' du papier.
Leurs bas étaient tout en guenilles;
y'avaient mêm' pas d'claqu's dans les pieds.

Ell's greloTTaient, ces pauvr's p'tit's chouettes!
Ell's nous d'mandaient la charité
En montrant leurs p'tit's mains violettes.
Ah! c'tait ben d'la vraie pauvreté!

V'là-t-i pas qu'la gross' dam' s'amène,
Les yeux encore en pâmoison
d'avoir pleuré comme un' Madeleine;
Les p'tit's y d'mand'nt comm' de raison;

"La charité, s'ous plaît, madame"!
d'un' voix qui faisait mal au coeur.
Au lieu d'leu donner, la gross' femme
leur répond du haut d'sa grandeur:

"Allez-vous-en, mes p'tit's voleuses!
Vous avez pas hont' de quêter!
Si vous vous sauvez pas, mes gueuses,
moé, j'm'en vais vous faire arrêter!"

Le mond' c'est comm' ça! La misère,
en pièc', ça les fait pleurnicher;
mais quand c'est vrai, c't'une autre affaire!
...La vie, c'est ben mal emmanché!
(Quand j'parl' tout seul.)

C'est encore dans la grande métropole que Pierre
Dupuy place son héros, André Laurence. Le jeune homme
désireux de science et d'art se trouve mal à l'aise
dans l'atmosphère commerciale et matérielle de la ville
et passe en Europe. AU DIABLE VERT du Révérend Père

Armand Yon raconte la vie de l'étudiant canadien aux prises avec tous les attraits des amusements sportifs, les intrigues mondaines et les exigences de son travail. Les moeurs de la bruyante cité y sont décrites avec précision et élégance. Dans UN MOMENT DE VERTIGE, Maxine utilise avec art la matière offerte par la ville canadienne. La critique l'en a bellement félicitée.¹ L'histoire d'une jeune sténographe, sans foyer, exposée aux périls d'une société mondaine, lui ménage l'occasion de développer une intrigue fort bien nouée et de peindre la vie de tant de nos jeunes montréalaises auxquelles la ville fournit, avec un travail rémunérateur, des situations dangereuses qu'elles ne savent pas toujours éluder ou résoudre dans un regrettable moment de vertige. Les ROMANS DE LA JEUNE GENERATION sont en premier lieu des études psychologiques, enquêtant "dans des ramassis de passions humaines";² le décor ou le milieu est sans doute secondaire. Il en faut un tout de même, et ce n'est ni la forêt, ni la campagne, ni même le village que fréquentent les personnages d'Eva Sénécal, de Jovette-Alice Bernier, ou de Claude Robillard, ce sont

1. Séraphin Marion, Sur les Pas de nos Littérateurs, p. 99
2. Ibid, page 177.

les salons mondains de nos villes.

Où Madame Michelle Le Normand a-t-elle essayé de découvrir "la plus belle chose du monde"? Dans l'amitié et la jeunesse de quatre montréalaises, mondaines intellectuelles du type modéré et chrétien, qu'elle fait évoluer sous nos yeux depuis la bouillante adolescence jusqu'au-dessus de la trentaine. L'auteur exécute à la lettre l'intention enclose dans l'épigraphe siégeant en tête du volume, juste au-dessous du titre: "Il ne faut pas demander au romancier les intrigues compliquées dont l'ancien roman français était si friand. Il ne montre pas la lanterne magique, il montre la vie".

Il faudrait en effet une jolie dose de naïveté pour trouver dans ces pages un noeud à dénouer. C'est bien plutôt une tranche de la vie pure, un peu compliquée des bonnes jeunes filles cultivées de notre grande ville qu'elle nous peint dans un ton familier et charmant de naturel. On éprouve un sentiment de fierté en pensant que ce noyau d'élite existe dans notre métropole. Il faut féliciter l'écrivain qui a songé à mettre en lumière ces belles figures de jeunes canadiennes qui n'ont pas besoin d'aventures irrégulières pour être vraiment intéressantes.

Resserrées par l'amitié la plus franche, par une condition sociale qui leur interdit tout travail salarié, comme c'est le cas un peu spécial chez la classe bourgeoise du Québec, elles occupent leurs nombreux loisirs dans le sport, les lectures choisies, les cours de philosophie et de littérature, les conférences, les concerts, les soirées, les thés - mélange d'étude d'agrément et de vie mondaine qui succède à la phase conventine en attendant la conquête du prince charmant. Les réunions chez l'une ou l'autre des amies procurent les plus belles heures d'intimité, pendant lesquelles elles discutent à propos de tout et à propos de rien, et s'amuse à jeter des coups de sonde sur les réalités de l'existence, sur l'éternelle question du bonheur, qu'elles confondent encore trop aisément avec les satisfactions matérielles, le confort et la liberté. Chacune d'elles se dessine avec son caractère, ses dispositions, sa situation de fortune, sa manière de penser, son histoire d'amour, sa vie particulière enfin dans laquelle elle désire installer, durable, la plus belle chose du monde, si une bonne fois elle peut arriver à la discerner. Les années passent, ouvrant plus ou moins vite la voie de la destinée définitive, le sentier moins

fleuri mais plus droit de la réalité. La vie de liberté, d'espoir, d'illusion qui se prolonge n'apporte pas plus tout le bonheur rêvé que l'existence de dévouement fixée dans l'état religieux ou dans le mariage. Les jours de toutes les humaines, quelque vocation que la Providence leur assigne, au cloître, dans la famille, sur la route solitaire du célibat, sont tissés de joies, d'inquiétudes, de peines. C'est ce tissu bigarré que l'on a vu prendre forme avec des couleurs variées dans la vie de chacune de ces héroïnes. Un fil d'or y brille que je ne veux pas manquer d'apercevoir: la vie avec ses froides réalités permet qu'on la réchauffe et qu'on l'embellisse, non seulement par le grand rayon de la foi, mais encore par l'amour des choses de l'esprit et par la chaleur des fidèles amitiés.

Quel jugement porter sur l'apport fourni à notre littérature par la peinture des moeurs citadines? C'est d'abord une nouveauté à laquelle nous devons applaudir. Si elle a permis des audaces un peu surprenantes, pas hautement prisées au Canada, en revanche, elle a donné des oeuvres dont a dit beaucoup de bien, elle a enrichi nos lettres d'une psychologie plus profonde et de pages alertes et soignées.



Enfin une dernière visée, une autre nouveauté apparue soudain dans le livre de chez nous. Déjà trop ancienne dans la maison, elle était en danger d'y perdre sa première place. Le livre canadien et l'article de revue ont tenté l'effort de la réintégrer bien à son rang dans la demeure. Je nomme sans retard: la vie familiale. Suivant en cela l'exemple de Henriette Charasson et d'autres apôtres de la famille, des femmes canadiennes ont voulu scander en poèmes la grandeur de la maternité, les joies du foyer et la beauté des humbles besognes du ménage. Voilà le RAVAUDAGE¹ et la RONDE DE NUIT² installés dans les hauteurs de la poésie. Les CANTILENES de Jeanne L'Archevesque-Duguay les ont perchés là avec d'autres de leurs soeurs obscures dans les rayons de gloire et d'amour - et les tâches vulgaires y ont sûrement pris une figure plus tentante.

-
1. Jeanne L'Archevesque-Duguay, Cantilènes, Montréal, 1936, page 148.
 2. Ibid, page 152.

Les poètes se moquent des besognes terre à terre.

Passer des heures devant les entailles dans les
chaussettes, les robes, les chemises!

Malheureuse femme! - - - - -

Et moi misérable ménagère, hôte de la cuisine, je
rêve sur le ravaudage.

- - - - -

Moquez-vous, poètes, de la misérable femme qui
jongle sur le ravaudage.

Le Parnasse est dans ma cuisine; la poésie me ra-
vit le coeur où chante le poème que toutes les
mères créent.

Le poème qui ne demande ni art, ni science, mais
le plus grand amour humain.

Moquez-vous de mes ravaudages, poètes, mais ne cri-
tiquiez pas les oeuvres de mon amour;

Mes petiots! Poèmes de la maison.

Quant aux allégresses domestiques, elles n'ont rien
perdu à être reprises sous le souffle de l'inspiration
maternelle. Les regards de la poétesse sur la vie fami-
liale sont ceux de la jeune mère, heureuse du seul bon-
heur que lui procurent le dévouement maternel et la fi-
délité conjugale. Le mariage est une chaîne aimée; les
enfants, des trésors de joie et d'étude; la mère, une
inépuisable source de tendresse; le travail monotone de
tous les jours, du réveil matinal à l'heure du dodo, un

devoir de sublime patience avec lequel il n'est pas permis de compter; la prière, le parfum de "la corbeille d'amour" et le passe-temps des heures solitaires; la terre, "le gagne-pain du ciel". Tout pour les petits, et les petits rendent tout en bonheur et en mérite. Le sens maternel et le sens chrétien: deux forces travaillant ensemble à l'oeuvre de la régénération sociale. De ces deux forces activant la coeur et la plume de Madame L'Archevesque-Duguay, le poème intitulé LA PREMIERE MAILLE donne toute la mesure. En voici les dernières strophes:

Et je saisis le mystère de l'amour humain puisé
dans l'amour divin.

A l'instant où, tous deux agenouillés aux pieds
du Prélat,

L'époux me passait au doigt l'alliance, la première
maille de la chaîne qui ne se rompt jamais,

Même dans l'éternité.

- - - - -

Les autres mailles se multiplient avec les chers
petits; enfants de notre amour,

Vie de notre vie.

Ces êtres vibrants de tendresse qui nous sautent
au cou, en criant: papa, maman!

Mélodie toujours la même, toujours nouvelle, tou-

jours enivrante; mélodie que nous écoutons
à deux...

Les autres mailles de la chaîne se multiplient
avec les frêles bébés blonds.

La première maille brille à mon doigt.

* * *

Une conclusion logique à cette étude me paraît celle-ci: les aspects particuliers de la vie envisagée par nos écrivains ont suscité les oeuvres plus originales de notre siècle. La pensée est variée et franchement personnelle. Ne seraient-elles pas aussi la portion de nos lettres où s'avère le plus sensiblement la nationalisation de notre littérature? Dans ces pages, plus qu'ailleurs se dessinent le caractère canadien et la note individualiste qui marquent une bonne partie de la littérature contemporaine. Chaque auteur veut être lui-même; Beauregard avec sa poésie philosophique, le Père Lamarche avec son sourire et son éloquence concrète; Dantin, dans son rêve; les chantres du terroir et les amateurs de moeurs urbaines, en montrant la figure propre du pays. Décidément, nous sommes en route vers l'indépendance littéraire. Il serait assez difficile d'apercevoir dans les oeuvres mentionnées au cours de ce

chapitre un décalque lointain des produits français. Si la langue employée devient de plus en plus française, parce que plus pure et plus soignée, elle exprime par le fait même le caractère canadien-français, l'âme du Canada français qui n'est après tout qu'un morceau de France laissé, il y a presque deux siècles, sur le sol d'Amérique.

00015
v.2

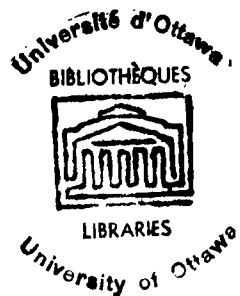
*Sr. Jean-Baptiste de Jésus
a. o. s.*

(REGARDS

DES AUTEURS

CONTEMPORAINS)

auteur: Marie Genevieve



"Toute âme est secrète pour les autres plus ou moins,
Le mystère est plus grand quand les âmes sont grandes.
René Bazin

R E G A R D S

S U R L E S A M E S

- I Apparition tardive de l'étude psychologique.
Fait - Raisons et circonstances atténuantes -
Influence de Maria Chapdelaine.
- II Un précurseur: Le Docteur Ernest Choquette.
- III Etudes d'âmes de paysans.
- IV Etude d'un type.
- V Etudes d'âmes dans les romans d'aventures sentimentales.
- VI Etudes d'âmes d'enfants et d'adolescents.
- VII Etudes d'âmes dans les romans historiques.

Nos écrivains ont tenté avec assez de succès de saisir les formes extérieures dans les cadres respectifs que constituent la nature, la famille, la société mondaine; et cela dans des milieux divers, à la ville, à la campagne et même dans les profondes retraites de la forêt. Ils en ont taillé des facettes plus ou moins brillantes dans lesquelles les gens et les choses de chez nous nous apparaissent dans une lumière, non pas éclatante, mais suffisamment claire pour nous permettre de reconnaître notre visage et quelquefois de l'admirer. Vanité légitime et bienfaisante, inspi-

raçrice d'assurance et d'élan chez un peuple jeune que des pédants ou des idéalistes peu équilibrés ont voulu tant de fois faire passer pour inférieur, auquel on a essayé d'inoculer le pire des anesthésiques: le doute de soi-même.

Depuis la trouée lumineuse ouverte sur la matière canadienne par Louis Hémon, une abondante floraison de récits et de romans a surgi de tous les coins du Canada français; de l'est, de l'ouest, du Grand Nord et du Petit Nord, du sud, des îles perdues dans le golfe, des Laurentides et des Appalaches, du Montréal affairé et turbulent, de la Gaspésie lointaine et sauvage, des terres neuves et des vieilles paroisses. J'ai déjà montré combien le regard plus attentif, plus minutieux de nos auteurs sur les choses a transformé, dans les livres, la face de la terre canadienne et a contribué à vivifier notre littérature poétique aussi bien que notre production romanesque. Les tableaux se colorent maintenant des véritables nuances du pays. S'il arrive encore beaucoup trop souvent que les peintures révèlent un art que l'on pourrait situer à mi-côte entre la médiocrité et la perfection, il faut s'en prendre à notre

jeunesse et à quelque défauts mignons que notre travail d'éducation littéraire n'a pas encore réussi à dompter.

- Une étude détaillée de l'évolution du roman canadien y retracerait en plus, nombre de figures plus ou moins vivantes. La constatation si souvent répétée de notre courte psychologie pourrait donner lieu de se demander si dans la jeune littérature canadienne il saurait être question du regard sur les âmes, s'il n'y aurait pas grand risque de la surfaire ou de la mésestimer en essayant d'y trouver ce qu'elle n'a pu produire ou en étalant au grand jour des lacunes et des ébauches dont elle tirerait plus de discrédit que d'avantage.

Au beau milieu d'une nature plus canadienne mieux vue et mieux rendue, dans ces cabanes de bucherons, dans ces intérieurs campagnards ou bourgeois, quels personnages animent les scènes? Mannequins inertes dressant des statures fortes ou frêles? Marionnettes dansant au gré de fils trop lâches et trop apparents, servant tout au plus à montrer les formes robustes ou gracieuses, des gestes déliés ou gauches toujours les mêmes, à soutenir les fichus et les dentelles, la cein-

tures fléchée, la bougrine, la robe d'étoffe du pays, le fin velours ou la soie? Créatures figées, artificielles, grandies ou diminuées selon les besoins de la fable? Types franchement humains dont l'attitude, le langage, la pensée et les réactions émotives ou volontaires découvrent une âme que l'on a su voir et pénétrer?

Ici comme dans les autres domaines, l'absence de chef-d'oeuvre ne saurait anéantir la valeur de l'effort. Faudrait-il laisser sous le boisseau une lumière de rayonnement moyen et se blottir dans l'obscurité sous prétexte que seules les étoiles de première grandeur ont le droit d'illuminer les ténèbres? Cessons de faire de la brume autour de tout ce qui est canadien. Approchons-nous plutôt plus près de nos oeuvres; cette familiarité de bon aloi dissipera les nuages de préjugés et les ombres d'un pessimisme trop persistant.

★ ★

Avant de mettre en marche le défilé des créations canadiennes où l'écrivain s'intéresse aux spectacles de l'âme, je voudrais établir le fait de leur apparition tardive dans notre littérature, en donner quelques raisons et plaider certaines circonstances atténuantes en

faveur de nos bons coups d'essai dans l'art difficile d'atteindre les âmes sous la gaine des apparences.

Je ne soulèverai aucune objection sincère en réclamant pour le seul vingtième siècle, au Canada, des ouvrages d'une psychologie intéressante et tant soit peu déliée. Plus que cela, c'est jusqu'aux deux dernières décades que j'oserais repousser ce progrès.

Des deux genres qui se prêtent à l'étude psychologique, le drame et le roman, le premier occupe une place si restreinte dans nos lettres qu'il dispense de toute recherche. C'est au second qu'il faut en appeler pour connaître cette portion congrue de notre avoir littéraire. Les premiers écrits à l'allure tant soit peu romanesque apparaissent tard au dix-neuvième siècle. Toute la verve des rares écrivains se déploie sur l'histoire et la poésie. Le roman ne reçoit de leur part qu'un accueil froid, celui de gens absorbés dans l'action, qui n'ont de temps que pour les nécessités et les luttes de la vie politique et nationale. Les oeuvres d'un certain développement n'arrivent qu'après 1860.

Les critiques anciens¹ comme les plus jeunes² s'ac-

1. L'abbé Camille Roy.

2. Jules Léger.

cordent pour en souligner la valeur au point de vue historique, mais ils s'entendent aussi à en constater la médiocre qualité. Composition, style, psychologie laissent fort à désirer. Aux pièces de second rang ¹, l'un des plus indulgents ² de nos censeurs a administré de véritables coups d'assommoir: "Quel imbroglio indéchiffrable et par moment d'une psychologie ridicule!"³ ou encore: "Vice de composition, culte excessif pour l'incident et pour l'intrigue. Le lecteur se fatigue en peu de temps de cette littérature épisodique qui aime mieux agencer des événements fortuits que d'observer l'âme dans ses profonds sentiments."⁴

Sur les oeuvres les plus réussies, comme LES ANCIENS CANADIENS, JEAN RIVARD, les éloges ne frôlent guère la psychologie. Jules Léger, expriment à sa manière la pensée de plusieurs de ses devanciers, analyse ainsi le mérite du premier: "Le véritable intérêt, (du roman) nous le trouvons surtout dans la large pla-

-
1. Une de perdue, deux de retrouvées, Georges Boucher de Boucherville, 1865. François de Bienville, Joseph Marmette, 1870.
 2. Abbé Dandurand
 3. Le Roman canadien française, page 65.
 4. Ibid, page 99.

ce faite à la description de la vie du seigneur et de l'"habitant canadien". On relève encore l'aisance et la simplicité du vocabulaire, le naturel et l'entrain de la narration, mais pas davantage.

Le roman social de Gérin-Lajoie a été applaudi également pour tout autre chose. "Il vaut, nous dit l'abbé Camille Roy, d'abord et avant tout par la thèse qui y est développée, par l'intérêt général qu'il présente, par les scènes de vie coloniale qu'il raconte, par le très large tableau rustique qu'il déroule."¹ Il y faut chercher, non pas les fines analyses psychologiques qui y eussent été hors de propos, ni les jeux de passions qui eussent distraire le lecteur."² Un témoignage plus récent, celui de M. Louvigny de Montigny, corrobore à vingt-trois ans de distance ce premier jugement. "Non, Jean Rivard n'est pas un roman, surtout si l'on y cherche ce qu'on trouve de nos jours dans un roman: une intrigue plus ou moins carabinée, l'analyse psychologique des sentiments et des passions, des notations vraies, enfin des observations nouvelles si

po

1. Nouveaux Essais sur la Littérature canadienne, p. 105.
2. Ibid, page 133.

possible, ou tout au moins exacte sur l'humanité dont nous sommes."¹

En 1884, Angéline de Montbrun nous apporte pour la première fois une étude d'âme. "Avec Laure Conan, nous affirme Jules Léger, c'est la psychologie qui entre dans le roman canadien... Même dans les romans où elle suit l'histoire de près, elle aime mieux analyser un sentiment que de raconter une bataille."² Me voilà surprise en flagrant délit de contradiction. Laure Conan est de la tête aux pieds "dix-neuvième siècle" canadien par ses sujets et par son art, même dans son dernier volume, LA SEVE IMMORTELLE, paru en 1924. Après une telle déclaration, comment vouloir considérer les regards sur les âmes comme une puissance nouvelle du vingtième siècle? Cette fois, c'est aux très bonnes PAGES DE CRITIQUE de M. Jean-Charles Harvey que je demanderai d'élucider le débat. Il y a là un jugement catégorique qui ne laisse plus aucun doute sur la position à tenir. "Cette femme n'avait qu'une psychologie très rudimentaire. Sa vie

1. La Revanche de Maria Chapdelaine, Montréal 1937.

2. Ouvrage cité, page 129.

distante, solitaire, presque cloîtrée l'empêchait de connaître les hommes. N'était cette lacune, elle serait à coup sûr le meilleur des romanciers du Canada français."¹ Jauger l'oeuvre de Laure Conan à la mesure d'une simple esquisse psychologique paraît donc ni injuste ni exagéré. Le même critique a vu aussi dans ses récits mi-histoire, mi-fiction, une façon vieillotte pour ne pas dire démodée. "Elle fut du dix-septième siècle dans sa manière de concevoir les hommes et les choses..." Comme tous les disciples de Corneille, elle n' imagine guère une intrigue que pour nous montrer une grandeur humaine. Les sacrifices à la Polyeucte et les vertus farouches des Horaces ont inspiré depuis plus de trois siècles les âmes les plus nobles et les plus candides qui travaillaient bien plus pour édifier que pour renseigner. Les romanciers modernes depuis Balzac n'en agissent pas ainsi, ce ne sont pas des héros qu'ils nous racontent, ce sont des hommes."²

LES RIBAUD du Docteur Ernest Choquette, publié en 1898, se rattache de même à l'ancienne manière cornélienne qui met en conflit l'amour et le devoir. L'art

1. Pages Critiques, page 71.
2. Ibid, page 67.

inférieur diminue malheureusement la valeur des analyses psychologiques et les met au rang de pauvres ébauches. Dans les années qui suivent, la faible source romanesque semble tarie. Le renouveau poétique prend à son compte tous les talents et toutes les bonnes volontés. Un pessimisme regrettable a gagné un bon nombre des esprits cultivés. Aucune foi, aucune espérance en la matière romanesque canadienne. "Ici, ce n'est pas toujours le talent qui manque, ce sont les situations, le milieu, les éléments, la matière première quoi, si absolument essentielle pour l'inspiration et la composition des oeuvres de fiction."¹. Cette explication de la pénurie romanesque que le Docteur Choquette met dans la bouche de l'un des personnages de son livre, LA TERRE, publié en 1916, montre assez la persistance de notre myopie devant l'abondance des thèmes inexplorés de notre vie canadienne. Tout ébloui des oeuvres passionnantes d'un Bourget ou d'un Bazin, on ne peut rien percevoir dans le jour moins brillant de chez nous. Parce que la plupart des problèmes français ne sauraient être transposés dans la

1. La Terre, page 39.

petite France du Canada, il n'y a plus de soleil en plein midi. Écoutons encore le même héros: "L'écrivain canadien doit commencer par écarter de son esprit toutes les thèses fécondes et fines susceptibles de reposer sur le divorce, l'adultère, les liaisons libres, vu que rien n'existe suffisamment de cela dans nos mœurs pour en tirer parti avec vérité dans un livre. Il est pareillement tenu de se priver des situations intéressantes qu'il pourrait songer à faire naître des crises religieuses et sociales, des conflits entre l'élément laïque et cléricale, entre la libre-pensée et l'orthodoxie, car cela aussi manquerait d'à-propos... En face de quelles données se trouverait-il de plus s'il désirait sonder notre âme militaire, analyser nos guerres et nos révolutions dans le dessein d'en faire surgir quelque émotion puissante? Nous n'avons pas d'histoire depuis un siècle. Rien non plus à extraire d'original et de fort des mœurs ou opinions publiques de ce pays où les débats se livrent sur les chiffres, rarement sur les idées; où nul sentiment, nulle passion ne dérive, comme en France et ailleurs, des conflits constants-- et datant de siècles lointains--qui existent entre les diverses classes sociales et qui ont fini par morce-

ler les populations en une infinité de groupements politiques ennemis... Ici les conflits sociaux tiennent dans un fait divers... Pas de théâtre, pas de peinture, pas d'Institut, pas de prix littéraires, pas de musée, pas de laboratoires, pas de salles d'armes, pas de bibliothèques publiques, pas de Légion d'honneur, pas de duel, pas de conscription militaire, pas d'école de marine; par conséquent, pas de comédien pour personnage de livre, pas de peintre, pas d'artiste, pas d'immortel, pas d'homme d'épée, pas de conscrit, pas de marin, rien, rien.... Il nous reste la terre et l'amour. Encore l'écrivain canadien est-il tenu de s'en servir que d'après certains clichés". (Page

Vers 1920 seulement, après le coup de verge magique de MARIA CHAPDELAINÉ, le flot jaillira abondant et pressé et se répandra en des oeuvres de meilleure qualité où les puissances d'observation atteindront non seulement les choses, mais quasi les âmes.

* * *

Comment expliquer ces apparitions de la onzième heure? Certains ont voulu voir une espèce de cas particulier à notre pays. Ils diront par exemple, que

l'âme canadienne est plus simple que les autres, que ses sentiments ne sont pas compliqués, qu'il est alors difficile d'en saisir les nuances dans les individus et de l'exprimer telle qu'elle est. Préjugés que tout cela. Pourquoi nous faire une vie psychologique essentiellement distincte? La réplique suivante de Mgr Camille Roy ne manque ni d'à-propos ni de sel: "Il n'est pas nécessaire de gratter longtemps un compatriote pour y trouver l'homme. L'homme! il existe chez nous comme partout ailleurs avec ses vertus, ses vices, ses tares et ses passions. Que chacun de nous se scrute, s'observe, il verra bien s'il est étranger à quelqu'un des grands sentiments qui agitent le monde."¹

Le problème est beaucoup moins compliqué qu'on a voulu le poser. L'allure très lente qui marque le développement du roman de 1860 à 1920, l'atmosphère littéraire du temps, voilà les deux clés du mystère. Les études psychologiques offrant quelque intérêt véritable sont le résultat d'un long apprentissage que ni les rares essais de nos écrivains, ni les lectures dont ils se sont nourris n'ont pu produire. D'ailleurs

1. Cité par Jean-Charles Harvey dans Pages critiques.

le souffle romantique qui envahit toute l'atmosphère d'alors propageait le goût de l'héroïsme, de la légende, du mélodrame, des aventures fantastiques peu en harmonie avec la peinture soignée de l'âme populaire. Les romans de moeurs qui eussent fourni d'excellentes positions pour regarder les âmes se concentrent surtout sur la description des vieilles coutumes, sur le récit "des délicieuses histoires du peuple" qu'il importe de confier au livre "avant qu'il les ait oubliées".

Et comment exiger de pauvres ouvriers en possession d'un entraînement et d'un outillage rudimentaire les pièces de techniciens habiles et expérimentés; d'une littérature encore au berceau la vision et la pénétration propres à l'organe développé et exercé des littératures adultes? Je dois apporter ici, à la gloire de nos pionniers littéraires la généreuse et juste appréciation d'un de leurs dignes continuateurs: "A l'époque où Gérin-Lajoie composa Jean Rivard, les écrivains canadiens qui avaient appris leurs humanités dans les rares manuels que l'on se recopiait d'une génération à l'autre -- comme Edouard Montpetit l'a rappelé à l'Académie de Belgique -- faisaient de leur mieux et accom-

plirent même des prodiges en nous laissant les oeuvres qu'ils nous ont données, avec le peu de ressources à leur disposition. Aussi manquerait-on de respect à leur mémoire et méconnaîtrait-on leur réel mérite en comparant leur puissance artistique à celle des meilleurs romanciers d'aujourd'hui, qui dès leur bas-âge ont été intensivement préparés à la difficile carrière des lettres, comme Louis Hémon s'y est préparé".¹

Malheureusement, la lunette française qui avait déformé tant de paysages, de personnes et de choses, en était venue à les voiler entièrement, de sorte que il n'y avait plus rien à découvrir de neuf et d'intéressant dans un domaine que les futures explorations montreront si riche de ressources littéraires. L'imitation qui avait assez bien réussi aux aînés dans la poésie, parce que très difficile à manier dans le roman, ne leur est plus d'aucun secours. Persuadés de la stérilité du sol canadien, on le laisse en friche en attendant qu'une expérience fortuite vienne en démontrer la fertilité, Une pareille inertie est peu favorable au développement des puissances d'observation et d'expres-

1. Le Revanche de Maria- Chapdelaine, page 100.

sion que requiert l'analyse psychologique.

* * *

Un jour, il y a de cela près de trente ans, un Européen en quête de narration "moins commune que les autres" aborde nos rives, s'enfonce pendant quelques mois dans une de nos régions de colonisation, scrute, observe nos défricheurs sur place et, par une merveilleuse transposition artistique, fait du pays et des gens la scène et les personnages d'un chef-d'oeuvre littéraire. Voilà, comme en un coup de vent, les préventions balayées de tous les milieux bien pensants. Personne ne doute plus que la vie de notre peuple soit un trésor encore inexploité. Les types canadiens sont aussi humains que les autres, nullement d'un genre à part. Jusque dans leur silence, l'oeil exercé de Louis Hémon a découvert leur être intime. Les nombreux témoignages attestant la supériorité du roman (colligés en 1937 par M. de Montigny, au profit de sa thèse) mentionnent en toute première ligne la psychologie déliée et sûre, la pénétration délicate et subtile des âmes.

Un voyant, un maître peintre, un artiste, un créateur était passé au milieu de nous, qui avait trouvé

et animé la matière canadienne et nous laissait le plus vivant des modèles. Comment l'avons-nous utilisé? C'est d'abord la description de nos paysages qui en a reçu un éclair de couleur et d'exactitude. Nombre d'oeuvres qui ont suivi valent surtout par leur peinture de scènes véritablement canadiennes où la sobriété des traits, et la netteté du dessin, avec une expression plus finie révèlent un effort sérieux vers le développement d'une personnalité artistique canadienne. La touche du psychologue, plus difficile à saisir ne se transmettra que plus tard, un peu comme des ondes lointaines que l'on a réussi à capter avec les appareils modernes simplifiés et perfectionnés.

Depuis une vingtaine d'années, les essais se succèdent en s'améliorant, sous l'influence d'une double conviction: il faut savoir regarder - il faut savoir son métier d'écrivain. Dans la mesure où les auteurs s'approprient ces deux sciences, les tableaux du dehors et ceux du dedans entrent peu à peu dans la vraie lumière de l'art. Récits et romans de moeurs, romans à thèse, romans historiques, romans d'aventures sentimentales, romans de caractère, brossent les uns et les autres avec plus de ton et de relief.

★ ★ ★

Avant d'étudier les oeuvres plus humaines de l'abondante production romanesque des deux dernières décades, je voudrais donner un brin d'attention à l'auteur que j'appellerais un précurseur de l'intérêt psychologique chez nous. L'historien de notre littérature nous le présente comme "un rare ouvrier du roman psychologique vers 1900". Cependant, c'est plutôt dans son dernier ouvrage, LA TERRE, publié en 1916, qu'il nous fait part de ses préoccupations du genre, et qu'il nous donne le meilleur de son talent d'analyste.

Admirateur de René Bazin et de Paul Bourget, mais ayant à son service un art qui ne va guère qu'à la cheville de ces géants, il aspire à produire une oeuvre vraie qui serait en même temps une apothéose à la terre et la ferait aimer des jeunes gens lettrés de son pays. Il bâtit une histoire assez solide, vivante et franchement canadienne autant dans le sujet que dans le fond du tableau. Lucas de Beaumont a hérité de la terre paternelle. Ivrogne invétéré, il la néglige, à la grand-douleur des

siens. Yves, son frère, n'éprouve aucun attrait pour la carrière d'agriculteur. Il ambitionne de devenir un industriel de renom. Déçu dans ses espoirs, il part pour la guerre du Transvaal. Pendant son absence, en raison de l'inconduite de son aîné, le vieux de Beaumont doit reprendre les durs travaux de la ferme pour l'empêcher de passer en des mains étrangères. Devant les champs africains qui lui rappellent la terre natale, Yves sent son atavisme se réveiller. A son retour, il se rend aux désirs paternels et livre avec joie au domaine des ancêtres toutes ses énergies et toutes ses connaissances. Il épousera Jacqueline, la fille du médecin du village, dont l'amour longtemps traversé d'obstacles ne dédaigne pas d'associer son sort à celui d'un agriculteur.

Dans cette trame tissée un peu à la façon de la toile du pays, en outre d'un bel effort d'observation, il y a des dessins nouveaux. On y reconnaît des âmes vivantes, dont les tendances, les angoisses, les déceptions, les désirs, les joies sereines nous émeuvent. Chez le père de Beaumont, toutes ces émotions jaillissent du fond commun paysan, de cet amour de la terre qui vibre dans toutes les fibres de son être. Le seul

contact de cette terre féconde le regaillardit et lui donne de l'entrain. Il a le coeur pris à toutes les mottes, aux brins d'herbe, aux bonnes bêtes. "De la si bonne terre qu'il a à cultiver" - "Du si beau foin qu'il a cette année" - "Pourvu que Lucas ait pensé de mettre son foin à l'abri !" Combien ce langage spontané révèle le sentiment dont son âme est remplie ! La scène de la rentrée hâtive du foin menacé par l'orage vaut sans doute par les touches nouvelles de réalisme, mais c'est surtout deux âmes qu'elle manifeste avec une touchante sincérité : le terrien avec sa pensée sans cesse tournée vers la glèbe, lui offrant encore ses bras et son coeur quand d'autres la délaissent ; la jeune femme qu'un amour conjugal indéfectible rend capable des travaux les plus pénibles, de la souffrance prolongée et discrète. Ailleurs, c'est l'amour maternel qui s'inquiète, s'alarme, tremble, sanglotte devant la mort ravisseuse. C'est l'amour paternel d'une brute humiliée ne reculant ni devant la violence, ni devant le crime pour arracher à un ennemi le salut de son enfant. Et c'est encore l'amour tout court esquissé en des traits d'autant plus vrais qu'ils sont plus sobres et plus discrets. Cette réserve dans l'amour chez la femme

canadienne d'autrefois, le Dr Choquette ne l'a pas rendu d'une façon aussi habile que Louis Hémon, mais il l'analyse cependant avec beaucoup de finesse. L'exposé de la tactique amoureuse qu'il met dans la bouche de la vieille servante, Marianne, montre en même temps l'intuition instinctive propre à l'observation féminine. "Les vieilles filles s'y entendent bien mieux qu'un vieux docteur à découvrir le jeu féminin de l'amour.... Ah! mon bon Monsieur, vous savez bien qu'il est des mots, de simples ~~soupirs~~ soupirs même qui dévoilent mieux l'âme que la plus complète confession. Pas n'est besoin d'une expérience spéciale pour en traduire le sens. Eh bien! C'en est pourtant de semblables que Jacqueline tentait vainement de refouler et que je retrouvais à chaque instant sur ses lèvres frémissantes".

Dans ces pages, les idées, les situations, les sentiments se fusionnent plus ou moins habilement à l'action. On y sent un cadre un peu artificiel, arrangé au profit de la thèse. L'expression est lâche et même quelquefois impropre. Mais on ne peut s'empêcher de souligner avec Mgr Camille Roy et l'abbé Dandurand un sérieux effort pour pénétrer les âmes et pour rendre des émotions franchement humaines, non plus dans un

milieu d'héroïsme et d'épopée, mais dans le plan de la vie routinière de chaque jour. L'oeuvre du Dr Choquette n'eut pas une grande valeur initiatrice à cause de son imperfection d'abord, mais surtout parce qu'elle s'offrit à notre monde lettré peu de temps avant l'apparition de Maria Chapdelaine dont la supériorité indéniable éclipsa toutes les productions antérieures sortant du fond purement canadien. Donnons cependant à l'auteur de LA TERRE le mérite d'avoir montré avant l'initiative étrangère un réel effort d'observation et un véritable souci de psychologie.

* * *

Le courant romanesque de 1920 apporte, avec un art plus soigné, des visions plus nettes, plus dépouillées sur les âmes et sur les choses. Le regard qui s'exerce à saisir le trait précis dans le paysage s'applique chez la plupart des auteurs à percer plus loin que les réalités sensibles pour découvrir les couches intimes de la pensée et du sentiment, pour trouver le

fond humain et personnel. C'est d'abord dans le conte et la nouvelle que des écrivains plus doués et mieux formés à l'art d'écrire se préoccupent de peindre, non seulement la véritable image du pays, mais l'âme populaire, plus spécialement l'âme paysanne. Quand on relit les pages savoureuses d'Adjutor Rivard, de l'abbé Groulx, du Frère Marie-Victorin, il nous reste plus que des tableaux de la vie d'autrefois, mais aussi ce qui logeait d'esprit, de sensibilité, de volonté tenace, d'endurance, de conscience du devoir, de contentement facile, de joie primitive dans ces âmes simples où il n'y avait pas de place pour le doute et les tourments excessifs du désir, pour les passions violentes. Les colons accoutumés de plier l'échine, dont les membres s'usent chaque jour dans un travail incessant, en sont arrivés, sans s'en rendre compte, à une espèce de modération faite de résignation, de raison, de crainte de Dieu et d'insouciance, où les conflits intérieurs, fruit naturel de l'orgueil indompté, de l'ambition jalouse ou de la colère, ne peuvent longtemps durer. Et c'est avoir bien compris l'âme paysanne que de les avoir exclus de nos récits. Sans doute, ces derniers ne se prolongent pas assez pour fourni

à l'auteur l'occasion de déployer une faculté puissante. Mais dans la spontanéité des dialogues, dans quelques réflexions heureuses, dans la simplicité du récit, dans l'ensemble des détails observés, on trouve la marque du diseur doublée du psychologue. LE COLON LEVESQUE, LES MADELINOTS du Frère Marie-Victorin m'ont laissé depuis longtemps cette impression qui se dégage plutôt des chapitres entiers que de certains passages mieux réussis.

Les jeunes romanciers continuent d'exploiter la veine paysanne. On reprend le thème de la fidélité à la terre déjà développé par le Dr Choquette. Cette fois, avec Harry Bernard, une action plus corsée, un style plus direct, plus neuf et plus souple, s'ajoutent à une observation aigüe de la nature compagnarde, de ses mille formes et de ses couleurs. Dans un cadre vrai, où l'on sent peut-être un peu trop la touche du botaniste, le jeune auteur fait mouvoir des types intéressants. Le vieux Siméon Beaudry, la petite Marie, le bon garçon d'Ephrem Brunet ne manquent pas de naturel. Nous connaissons peu de détails de leur être physique: Juste un croquis assez pâle du jeune homme et du prêtre. "C'était un gars dans la vingtaine, aux bras durs comme les branches des érables,

la figure pleine et brûlée de soleil." Le portrait moral ne prend pas plus de place. "C'est un bon jeune homme, ce garçon, vaillant à l'ouvrage, et qui a des connaissances dans la culture," Nous ne savons ni leurs défauts mignons ni leurs qualités dominantes. Cependant ils ont des inquiétudes, des ennuis, des craintes, des embarras, des projets, des espoirs pas du tout factices. Ils nous les font connaître dans une conversation sans artifice, telle que la tiennent les gens de la terre. Pas de tirade lyrique, pas d'exaltation dans la bouche du père Beaudry, mais les paroles d'un vieux terrien ancré au sol, s'y cramponnant de toute sa volonté en dépit des circonstances peu favorables qui le forcent à s'en détacher.

C'est un cerveau ruminant sans cesse la même idée tenace de vivre sur la terre plus encore que le cœur endolori du déraciné que Monsieur Bernard nous a montré. Propos de vente d'érablière afin de faire la tâche plus aisée pour ses vieux bras, confiance à M. le Curé du mariage possible de Marie avec Ephrem Brunet, mariage qui rendrait aussi possible le retour à la ferme, doléance sur la vie ennuyeuse et oisive du village, enfin le legs de la terre aux fiancés: autant de sujets sur lesquels le

langage transparent révèle avec justesse le trait dominant de la physionomie morale du héros: l'amour de la terre. Ecoutez le vieux exposant à M. le Curé "l'affaire" qui lui "tracasse la tête": "C'était pour une affaire qui me tracasse la tête depuis quelque temps par rapport au jeune Ephrem Brunet... Il était not' voisin, sur not' terre et n'a pas cessé de fréquenter la maison... Et se reprenant: "Je veux pas dire que je me fais des idées, mais je me raisonne en moi-même qu'il vient pas chez nous pour rien... J'parle pas toujours de ce que je sais mais j'ai de bons yeux pour voir... et je vois les choses. C'est pour la raison que je suis venu. C'est pas seulement par adon qu'Ephrem s'amène toujours quand Marie - c'est notre plus jeune - est encore à la maison, qu'y sort quant et elle si elle sort et qu'y veille pas si elle est partie." Et sur la réplique mi-sérieuse, mi-badine de M. le Curé, qui entre en plein dans ses vues, il achève de lui confier son embarras et son rêve. "C'est justement, M. le Curé, mais à ma connaissance, on dirait des fois que la fille n'a pas l'air de rien voir!... Comme si elle avait les yeux bouchés... tellement que je me demande ce qu'il y a derrière ce front là. Les créatures, c'est compliqué! Des fois, je voudrais lui parler, mais je

sais pas comment ben qu'elle est ma fille ! Ephrem est un bon parti et moi je serais tout paré à les aider.... J'ai ma terre de La Chute que je leur passerais pour partir... Je leur ferais un bon marché. Puis je pensais qu'on pourrait peut-être rester avec eux autres, s'ils voulaient... J'suis pas ben bon, mais j'suis pas encore tout à fait mort. Et il y a ma femme qui s'ennuie au village, et qui elle itou serait de bien du service pour un jeune ménage...Mais les affaires sont pas comme on les souhaiterait." Et les paroles finales sur lesquelles se clôt le roman expriment avec non moins de vérité, par leur allure fruste, le sentiment d'émotion et de bonheur contenu qui gonfle l'âme du vieux terrien. "Tant qu'à moi, j'ai pas deux paroles... J'suis pas de ces gens qui font rien que des promesses... Mes enfants, si vous la voulez pour vous établir, la terre de La Chute est à vous autres. --Ma vielle, va falloir rapailler notre butin.. On s'en retourne chez nous." M. Bernard abuse sans doute du langage populaire, mais il faut reconnaître tout de même que ces paroles révèlent assez bien l'état d'âme de son héros. Les phases de l'histoire d'amour se déroulant dans le coeur du jeune Ephrem Brunet, futur

époux de Marie, se succèdent logiquement (si l'on peut parler de logique en amour) du premier regard attentif jusqu'au baiser des fiançailles et montrent chez l'auteur une fine observation, un oeil qui sait découvrir, dans les attitudes et les gestes, les mouvements de l'âme.

Ce fond paysan et rural si riche de vertus solides, le Révérend Père Adélaré Dugré en a pétri les personnages de LA CAMPAGNE CANADIENNE. Par l'accumulation des traits familiers, il les nuance et les distingue. Mais n'est-ce pas encore plus l'âme de la famille canadienne que l'on aperçoit vivante dans ce livre? Cet attachement qui en resserre tous les membres, qui fait s'épanouir en bonheur à nul autre pareil les réunions sous le toit paternel, cette gaiété bruyante, cette entente entre les époux, entre les enfants, cette conscience, chez le père, d'accomplir un devoir envers la race; chez l'incomparable femme, le courage de se soumettre à tous les sacrifices pour respecter la loi de Dieu et faire de sa vie une tendresse féconde, pour accomplir son grand rôle de mère et de chrétienne? En outre, ce roman nous montre des conflits d'âmes dans une autre famille, divisée par le caractère, le tempérament, les croyances religieuses de ses membres, et dont la souf-

france, comme un jet de pierre dans une eau calme, atteint le grand cercle de la vieille famille souche.

La vie rustique creuse son lit de plus en plus large et profond dans notre jeune littérature. Les oeuvres de ce courant-là courent abondantes. Elles se font, avec le temps, d'une eau plus claire et plus transparente. Les livres d'un Potvin, d'un Nantel, d'un Harvey, d'un Docteur Grignon, d'un Desrosiers, d'un Bugnet, d'un Savard, d'un Panneton ont grossi le flot. Il y a beaucoup de créations qui y nagent ou y voguent en corps et en âme. Un jeune critique¹ a jugé LES DEMI-CIVILISES de Jean-Charles Harvey comme un roman riche en couleur et en psychologie. Les portraits du Dr Grignon ne manquent ni de lumière, ni de traits saillants. Après avoir tracé les premiers points de la courbe de l'évolution psychologique, je glisse sans m'arrêter sur les positions médianes qui s'élèvent d'ailleurs assez peu au-dessus des premières, pour mesurer sans tarder la profondeur et la netteté de vision que manifestent nos productions romanesques de la toute dernière heure.

1. Jules Léger, Le Canada français et son Expression littéraire, page 182.

★ ★

L'abbé Savard connaît ses gens, leur dangereux métier autant que les terres et les eaux de son pays. Il les a bien vus, à la maison, sous la tente, à l'église, à la besogne périlleuse de la drave, dans les routes et les sentiers boueux du printemps, en famille, en groupes, solitaires. Partout où il nous les campe, ils vivent, non seulement par les mouvements de leurs membres robustes, mais encore par les instincts, les pensées, les souvenirs, les chagrins, les projets, les souffrances, les angoisses, les résolutions tenaces, les tendresses, les haines qui gonflent les âmes comme les eaux des torrents et des ruisseaux affolant les rivières après les premières pluies de printemps.

Dès les premières pages de son livre, il nous esquisse la **physionomie** morale de son héros que la vie dure a façonné: "La vie dure! Elle lui avait fait une âme sage, donné le goût des choses calmes, profondes, d'où sa pensée sortait peu. On sentait bien, à l'entendre, cette virilité que forment le seul travail et la nature austère. Il racontait ses passages d'un parler simple, en long, triste souvent. Mais parfois aussi sous la

surface tranquille, on devinait une passion sauvage pour la liberté; et, tel un fleuve de printemps, à pleinemmesure d'âme, l'amour de son pays".¹ Et sans tarder, commence le drame intérieur qui se livre dans cette âme fermée, sans cesse en travail comme un ferment. C'est d'abord la lutte entre les vieux instincts de vagabondage et l'image de la vie de misère du passé, où l'atavisme du coureur des bois et des rivières sort vainqueur. "On avait demandé à Menaud ses services. Il en avait eu comme un coup de sang. Sa longue expérience, ses coups d'adresse dans la conduite du grand troupeau, son endurance trempée par d'effroyables privations des jours et des nuits passés là-bas à tourner et à retourner son corps transi entre feu et glace, sous le grand toit d'étoiles, tout ce passé de misères lui avait monté en tête. Entre la demande et la réponse, un large fossé de silence s'était creusé. Menaud, replié sur lui-même, avait dû serrer son vieux coeur entre ses genoux pour empêcher qu'il n'éclatât. Ensuite, il s'était dressé, cambré, pour une protestation venue de son sang contre

1. Menaud Maître-Draveur, page 5.

ces étrangers qui, encore, après tant d'autres, le commanderaient là-bas, dans son propre pays, lui, maître hardi de haute rivière, capitaine invincible des longs trains de bois qu'il menait à grands cris, comme un rude bouvier des antiques pâturages, sous la cannedogue de fer, dans les tumultes de l'eau révoltée. Mais les gros yeux de Joson, les airs et les toussotements de Marie, et, surtout, l'image apparue de la grande rivière, le visage et l'appel de cette route par où s'était écoulée sa vie, tout cela l'avait calmé. D'un mot il avait donné sa parole " (page 7).

Et dans quel état pensif, inquiet, l'auteur nous le montre la veille du départ pour la drave après que la lecture des lignes magiques a secoué son coeur et ses nerfs. "Des étrangers sont venus! Ils ont pris presque tout le pouvoir... " "Il se promenait de long en large, maintenant, épaulant ces mots-là vers les quatre coins de son pays contre l'assaut hostile qu'il entrevoyait monter dans l'ombre. Puis, il s'affourcha sur sa chaise, face au rond de feu dont sa pensée semblait prendre conseil" (page 10). C'est toujours "cette pensée qui sortait peu" que la vue de Marie, du Délié, de Joson,

d'Alexis, du bois, de la montagne, met en branle pour une jonglerie ou pour une autre sur le passé ou sur l'avenir. Et les souvenirs, les espoirs se succèdent drus dans ce cerveau en songe comme les tâches des journées pleines. Le long rêve déçu et les regrets du pauvre homme seul dans la tente avec le cadavre de son brave Joson, (qu'il serait trop long de citer), nous montre toute nue une âme en chagrin bouleversée comme par une trahison.

Jusqu'à la fin du livre, ce ne sont pas tant les actions de Menaud qui nous intéressent, c'est ce qui bout dans son sang, dans son esprit, dans son coeur, c'est tout ce que cette âme cache de pensées et de sentiments refoulés "frémissant en embuscade derrière les paroles". Et c'est bien cela que l'auteur a dévoilé avec une pénétration de vision pourcommune et une fluidité de mots pour les rendre que nous n'avions pas encore connue chez nous. Rudement, Menaud vient de donner la chasse à l'amant indigne. Voyons tout ce qu'a remué le cri de haine lancé au traître. "Obscur et soucieux, Menaud s'était mis à souffrir dans tous les liens qui l'attachaient à tous les lieux de la montagne, profonds

et saints comme le sanctuaire même de son pays. Tout cela serait profané! Il avait sauvé sa maison, grâce à Dieu! mais il se demandait maintenant ce que sa postérité aurait demain, quelle retaille d'héritage sa génération déchue léguerait à ses enfants. La passion qu'il endurait là! Son coeur se débattait contre son impuissance et son isolement. Parfois, du fond de ses entrailles montait un appel... Alors, dans son imagination tumultueuse passaient des foules et des foules, et lui, le geste vers là-bas, en tête des bataillons emportés, il montait à la défense du grand large..."¹ Cet appel du sang, "une passion sauvage pour la liberté... et...à pleine mesure d'âme l'amour de son pays" manoeuvrent sans cesse et le tiennent en émoi jusqu'à ce qu'enfin ils se figent avec lui en son dernier projet, dans le trou de neige, laissant leur empreinte dans son cerveau en délire.

Un exalté que ce Menaud, diront certains, et dont l'égarement final ne surprend pas. Moi, je dis, un clairvoyant, un beau diseur que cet abbé Savard qui a sondé à fond cette race d'aventuriers et a donné la plus

1. Ibid, page 183.

belle forme possible aux idées, aux luttes, aux sentiments que les gens du peuple tiennent comme enfermés en de courtes phrases et que seul un poète et un artiste a pu comprendre et exprimer pleinement.

Et la physionomie si attachante de Marie, elle n'est pas moins fouillée que les états d'âme du maître draveur. "Jamais, nous dit Valdombre, écrivain canadien n'avait analysé avec une telle délicatesse de sentiments et de profonde psychologie le coeur humain." Depuis la première flamme qui fait rougir la belle tisserande jusqu'à l'élan final qui la jette "dans le refuge des bras d'Alexis, l'auteur a suivi attentivement tous les mouvements de ce coeur simple de paysanne qui ne connaît ni les roublardises, ni les trahisons. Un songe d'amour bourdonne légèrement en elle tout près des saintes amitiés de la famille: dévouement pour le père et pour Joson, souvenir ému de la mère morte. Comment ce songe l'avait de jour en jour envahis, même malgré l'aversion ouverte du père, elle ne s'en rend pas trop compte. "Qu'avait-elle pu elle-même, la pauvre, contre ce grand gars qui l'avait prise par la violence d'un charme émané de ses-regards, du sang de son visage tumultueux, de sa

force, de sa démarche même, dont les mouvements avaient éveillé en elle des choses qu'elle ne comprenait pas encore. Elle avait, bon gré, malgré, donné son consentement pour l'automne, mais elle s'était réservé d'en parler à son père; elle avait compté qu'elle le réconcilierait à celui à qui elle s'était promise." (Page 108). Cependant depuis ces fiançailles secrètes, depuis que son père avait appris son projet de la femme du voisin, elle luttait inquiète "pour celui qu'elle aimait de toute sa tendresse depuis le dernier malheur surtout". Un jour, aux injures qu'il jappait "à pleine gueule contre tout le clan des siens", elle connut le traître, et d'un coup, surgit le désir timide de la brisure définitive. "Des yeux, elle interrogea cet homme qui lui parlait une langue qu'elle n'avait jamais entendue dans la maison de son père ni ailleurs... (Page 135). "Alors, elle eut honte de paraître avec lui trafiquer de l'héritage, Une voix, dans la profondeur de son sang, demandait à crier: "Tu n'est qu'un traître. Va-t-en! Je te méprise." Mais elle eut peur. Maintenant, dit-elle, il faut que je m'en aille. Elle retira sa main qu'il avait prise, et se libérant de ces yeux qui com-

mençaient à troubler le fond de sa chair: Bomsoir, dit-elle.)(Page 137) Et la voilà toute troublée et luttant de nouveau, mais à l'inverse. "Et les pensées se heurtaient dans son coeur tumultueux. Passé les récoltes, avait-elle promis! Elle regarda les avoines, toutes épiées, dont le guillochis frémissait dans le vent, tiges légères qui portaient son sort et que, pour la première fois de sa vie, elle aurait peur de voir mûrir." (Page 148) "Parfois un geste brusque trahissait les combats de son coeur; elle se redressait d'énergie comme si elle eût voulu se défendre contre une présence invisible qui l'assaillait. Car, cette image lui revenait toujours du grand gars aux yeux troublants et, vers cette attirance, toutes les forces désordonnées de sa chair penchaient d'elles-mêmes quand la volonté ne les retenait pas." (Page 150) L'autre amour "remuait en elle maintenant depuis qu'en face de son pays il avait osé dire: "Les étrangers auront ce domaine; et moi, j'en aurai la garde..." (Page 149) A partir du moment où, sur le gobelet de Luçon, elle avait aperçu le signe de l'alliance, l'amour de son coeur coulait par l'autre pente. Elle était prête à entendre "le prône" que le

père murissait pour "la fiancée". Inquiète, nerveuse, elle songe sans cesse à sa promesse et attend dans la crainte que la voix paternelle l'en délie quand "le violent" viendra pour la grand'demande. Elle était redevenue la fille à Menaud sur laquelle il avait le droit de compter pour l'avenir de sa maison.

Et le second amour, le vrai celui-là, approuvé par la voix du sang, avec quelle sincérité elle s'y livre. Avec quelle vérité l'auteur en suit l'évolution, les élans et les traverses. A la "joie de fille émoustillée" qui se pare de ses plus beaux atours, succèdent les pleurs à la pensée de tous les chagrins que la défense de l'héritage lui impose. D'un bon, son cœur s'ouvre tout grand: "Il y a de la bonne terre... ce serait plaisant de vivre icitte...tranquille." "Tu m'a mis tout à l'envers" avait dit Lucon, mais il n'avait pas succombé. Elle avait dû sacrifier sa présence pendant de longs mois. Son père lui était revenu demi-mort, "une pauvre ruine", Lucon avait été forcé de regagner les hauts devant la haine implacable du traître. Enfin, n'en pouvant plus de chagrin et d'ennui, à la demande de Menaud en délire, elle était venue le chercher. Lucon avait baissé la tête et, songeur, avait prononcé

les mots "de son rêve à elle, son idéal de vie muette, enclavée, pareille à celle des égoïstes qui n'avaient rien voulu entendre au delà de leur mesure". Vaincue enfin, elle se donne, abandonnant son rêve. "Vivre icitte tranquille... vivre icitte tranquille, ce serait plaisant, ... oui! mais... il faut bien être raisonnable des fois... Alors, si tu as de l'amitié pour moi, tu continueras comme Joson, comme mon père!" (Page 164) Comme toute cette trame d'amour, de dévouement filial, de souffrance, de crainte, passe naturellement dans la chaîne de ce coeur franc et jeune. L'abbé Savard s'y entend dans le jeu des fils humains. Il a des yeux pour les voir et une main habile pour les tisser. Après avoir fabriqué une telle figure de femme, comment pourrions-nous en douter? Est-il moins psychologue que peintre?

Passer de MENAUD MAITRE-DRAVEUR au roman de Ringuet, ne serait-ce pas échanger le rêve de Marie pour une réalité: vivre icitte tranquille sur les 30 arpents? la vie monotone et laborieuse d'Euchariste Moisan sur la terre de Saint-Jacques, dans son printemps, son été, son automne, son hiver, n'est-ce pas là toute l'histoire brodée par le Docteur Panneton? Comme on doit s'y at-

tendre, la série des événements grands et petits, se succédant pendant un demi-siècle dans cette famille paysanne, occupe la plus large place dans cet ouvrage.

L'auteur y montre aussi à souhait les choses conduisant les hommes, la terre impassible et exigeante, "suzeraine impérieuse". Cependant, dans ce vasselage aimé par les uns, subi et abandonné par les autres, les âmes se révèlent en même temps que les corps se développent et s'usent au service de leur souveraine. Et c'est ce qui fait de 30 ARPENTS une histoire profondément humaine.

Il est une de ces âmes sur laquelle le romancier semble avoir voulu exercer toute sa puissance d'observateur et de psychologue. Il en suit toutes les tendances et les réactions depuis la première page jusqu'à la dernière, depuis le jeune homme inquiet de l'avenir, tirant toute sa sève de la terre, jusqu'au vieillard replié sur ses souvenirs, "en qui toute vigueur avait disparu maintenant qu'il n'avait plus de contact avec la glèbe". Après son mariage où il entre presque autant de raison que d'amour et d'espérance, Euchariste Moisan, héritier chanceux, entre en possession de la terre. De jour en jour il prend conscience de sa double acquisition.

Des sentiments nouveaux lui sont nés. "D'avoir ouvert la maison à une étrangère revêtit Euchariste d'une plus complète autorité et lui donna, en même temps que le sentiment de son importance, celui de la possession entière qui vient des Moïsan" (page 41). C'est ce même sentiment qui grandit en lui avec la paternité. "Une étrange sensation de bien-être avait envahi Euchariste, il se sentait raffermi, confirmé en même temps que subitement mûri. Lui qui à peine quelques mois auparavant n'était que le neveu recueilli sur la terre d'un autre, il se savait devenu, de par la magie de cette procréation, le maître de cette terre où il était hier étranger; le tuteur en quelque sorte de ces 30 arpents de terre dont par un mystère bizarre il était à la fois le cerf et le suzerain".... "Tout était changé désormais, son avenir n'était plus cet avenir étroit qu'il avait envisagé jusque là, ce futur à courte échéance maintenant passé. Il voyait subitement sa tâche grandir sous ses yeux comme la lumière naissante du jour déroule les prés et révèle un monde au matin renouvelé" (page 43). Après quelque temps, les années qui passent sur la terre sans lui apporter rien de nouveau passent aussi sur le

coeur et l'esprit de l'homme sans guère remuer son habituelle passivité. Une légère entame, un gain, une perte de la terre semblent l'émouvoir plus que les naissances, les départs ou la mort de quelque membre de la famille. Pour rendre la monotonie de la vie paysanne et cette emprise de la terre sur son maître, l'auteur n'aurait-il pas un peu trop sacrifié la sensibilité du chef de la famille?

En revanche, d'autres facettes de son héros ont été fort bien aperçues, telles par exemple la vanité secrète née de sa condition d'homme à l'aise, de père d'un prêtre, "la rancune âpre du Normand" contre Phidyme Raymond qui a su tirer une vraie fortune du lopin de terre ocreuse vendue pour une petite somme, et le sempiternel conflit entre père et fils sur l'idée du progrès sur les fermes. Moisan vient d'être élu marguiller, les jeunes et les gens de son âge ne lui ménagent pas la considération, on lui demande son avis pour les décisions importantes dans la paroisse. Il en est tout gonflé d'aise: "Et c'était cela surtout qui le flattait, que rien ne se fit plus dans le rang et même dans la paroisse sans qu'on prît son avis, à lui, Euchariste Moisan, orphelin de père et de

mère, recueilli par charité chez l'oncle Ephrem, mais qui depuis... Il était naturel qu'on fît opiner un homme qui avait si bien réussi dans ses propres affaires. Tout le monde savait qu'il n'était pas un "sans-génie", tant s'en fallait; pensez donc! un homme qui avait des mille chez le notaire, à ce que disaient les gens renseignés." (page 149). Et cette ambition de compter dans sa famille un prêtre, elle fait comme une espèce de cadre à la vie entière de son aîné. Avant le mariage d'Euchariste elle lui est venue comme une belle vision d'espérance et de générosité. Ce sera aussi l'une des dernières pensées qu'il laissera tomber sur le cercueil de son enfant.

"Oui, d'un de ses fils il ferait un prêtre, qui chanterait la messe, qui ferait le prône le dimanche et qui passerait sur les routes portant le Bon Dieu devant les hommes agenouillés. Et plus tard, quand lui serait vieux, il irait le visiter dans son grand presbytère au coeur de quelque beau et riche village. Tout le monde saluerait son fils, tout le monde le respecterait comme il convient et un peu de cette gloire rejaillirait sur lui, père d'un prêtre.

(page 38). --"Mais ce qu'Euchariste Moisan venait de perdre, c'était son prêtre, et cela lui était dur; celui

pour lequel il avait fait tant et de si pénibles sacrifices d'argent; celui qui était son orgueil. Celui par lequel il se sentait au-dessus des autres." (page 188)

Il serait trop long de reprendre, dans l'épisode de la longue chicane avec Phidyme Raymond, toutes les sautes d'humeur, la jalousie tenace, la persistance de la haine qui ravagent ce coeur d'homme comme une bourrasque d'automne ou une gelée d'hiver. C'est avec une habileté de maître que le Docteur Panneton développe toutes les phases de cette rancune depuis le premier choc jusqu'aux derniers échos qui se font entendre après la ruine--aux "Etats" lointains. Quelques états d'âme de la dernière saison de cette vie de paysan, qui à l'inverse de plusieurs autres déjà mises en scène, se terminent par la défaite, sont particulièrement de chez nous, bien visés et bien rendus. Après la construction des nouvelles dépendances dirigée par Etienne, la vieille terre des Moisan est devenue méconnaissable pour Euchariste. "Il ne se sentait plus chez lui..... Au lieu de flaner parmi ses bêtes, il partait plutôt à travers les champs, espérant se retrouver lui-même. Mais de quelque côté qu'il se tournât, l'horizon lui offrait un visage hostile. Ses yeux ne fuyaient les bâtiments trop neufs

que pour tomber sur le flanc de coteau d'où Phydime, goguenard et triomphant, avait tiré une richesse volée. A gauche, au delà des terres des voisins indifférents à ses misères, se hissait par-dessus les arbres la croix de l'église sous laquelle dormait son prêtre. Plus loin c'étaient les villes lointaines qui ici avaient pris Lucinda puis Ephrem." (Page 205). La souffrance et le mutisme du départ offrent-ils de moindres qualités de naturel et de subtile analyse? "Euchariste ne parlait point. Le fardeau de sa déchéance lui était trop lourd. Ce surtout qu'il ne pouvait supporter était la rencontre des voisins dont il sentait l'ironie le poignarder dans le dos." (Page 229). Il faudrait en dire autant de l'hésitation et du peu d'enthousiasme avec lesquels il reçoit d'Ephrem la nouvelle de sa "première job" de loafer au garage. "Maintenant que cela était tout près, à portée de la main, Euchariste se sentait ému mais plus d'angoisse que de satisfaction. Quand il avait parlé de travailler, il l'avait fait bien un peu à la légère; mais surtout travailler, pour lui, c'était travailler la terre, travailler avec la terre." (Page 278).

Les caractères des deux fils, le fidèle Etienne et le traître Ephrem toujours préféré, se prêteraient à une

étude aussi avantageuse. Pourquoi faire du repassage sur ce que nous savons déjà suffisamment, c'est-à-dire les dons de fine analyse et de pénétrante observation de Ringuet. On ne lui a pas décerné un éloge outré en disant qu'il avait construit "le roman le plus complet et le plus fini de la littérature canadienne,"¹ puisque ce qui se trouvait le plus souvent en défaut dans les oeuvres antérieures, une psychologie suffisamment poussée, se montre dans la sienne d'une façon remarquable.

★ ★ ★

A même le tissu paysan, l'un de nos écrivains les plus originaux et les plus hardis a taillé à la mode ancienne de Molière et de Balzac un roman de caractère que certains critiques ont considéré comme la plus belle production romanesque de notre littérature.² Cette assertion est sans doute bien discutable, et nombreux sont les disciples de Flaubert qui ne prisent guère ces individus d'une seule pièce et leur préfèrent des êtres de chair et d'os tels qu'ils se rencontrent dans la vie,

1. Jules Léger, Le Droit du 4 février 1939.
2. Maurice Hébert, Jules Léger.

mais dont les traits dominants suggèrent l'idée d'un type. Une louange plus particulière et qui explique probablement le jugement exprimé plus haut donne, je crois, la clef du mérite de l'oeuvre. Louis Dantin a prononcé à son adresse ce qu'on n'avait encore jamais entendu dire au Canada français: "une oeuvre fourmillant de psychologie".¹

UN HOMME ET SON PECHE, c'est l'histoire en action des tourments de deux âmes dont l'une est le bourreau de l'autre, dont l'une s'enivre de sa passion et l'autre la subit jusqu'à l'immolation de sa propre existence. Séraphin Poudrier, un avare de bonne lignée a épousé la jeune Donalda Laloge et a fait d'elle "moins qu'une servante: pas autre chose qu'une bête de somme, cette mécanique qui sert sur la terre à traire les vaches, à cuire le pain, à filer la laine, à repriser des habits puants, à faire la cuisine, à laver la vaisselle, à nettoyer le plancher, à veiller les malades la nuit, à renchausser les patates, à préparer les feux, à travailler sur la terre au temps des semailles et des récoltes... la femme à tout faire, excepté l'amour." La vie de la

1. *Gloses Critiques*, 2ième Série, page 130.

jeune femme alliée à cette brute n'est qu'une série de renoncements, de privations, de fatigues, si bien qu'après un an à peine de ménage, elle en meurt. Le veuf, pas du tout attristé, heureux de sa solitude qui lui permet d'économiser davantage, continue d'accumuler et de contempler son or. Le beau jeune dure pas longtemps. Un incendie enveloppe dans les flammes maison, fortune et propriétaire accouru pour sauver son trésor.

M. Claude-Henri Grignon croirait-il à la métempsychose? N'est-ce pas l'âme d'un Harpagon transmigrée dans un corps de Canadien-français qu'il fait agir selon ses tendances et son milieu? Entreprise hasardeuse qu'il a fort bien conduite en dépit de quelques petites exagérations et d'un dénouement peut-être un peu trop naïf. Il déploie sans contredit de fort belles qualités d'observateur et de psychologue. Cette âme vile, envahie par la passion, il la guette dans tous les sentiers, à tous les détours. Il en pénètre les retraites les plus intimes. Partout il la voit dans toute sa vigueur et mue par son unique ressort: l'avarice. Elle se redresse vigoureusement devant les sollicitations de la chair, lutte le jour, la nuit. "Il se rendit compte avec une précision d'usurier que, s'il se laissait aller à la

passion, la petite Donalda Laloge finirait par lui coûter les yeux de la tête et lui mangerait jusqu'à la dernière terre du rang". (Page 9). Elle sursaute de colère à propos de tout et à propos de rien, dès que l'ombre de la question d'argent ou d'économie se montre quelque part. C'est ainsi que Donalda se voit arracher des mains un vieux chapeau de paille trouvé dans le hangar et dont elle se servait pour frotter le plancher. "Viande à chiens! Qu'est-ce que tu fais là, ma fille? Un chapeau de paille pour frotter le plancher? Tu vas me ruiner? Veux-tu me mettre dans le chemin?" (Page 13).

Et la pauvre femme accablée de travail n'a pas même le loisir d'assouvir sa faim. Elle n'ose rien avaler en l'absence de son grigou de mari qui a tout compté d'avance et qui répète l'incessante ritournelle que la table coûte trop cher. Epuisée par les privations, par la dure besogne journalière, souffrant du froid dans son corps et dans son âme, elle tombe malade et meurt faute de soins. Cet épisode de la maladie et de la mort de la petite martyre, trop soumise à mon goût, est remarquable d'observation et de fine analyse. Rien n'échappe à l'auteur de tout ce qui peut occuper le coeur et l'esprit de son héros. Il a tout vu et tout

rendu avec une exactitude et un art saisissant de naturel et de simplicité, depuis la pitié et la peine feintes du début jusqu'à la joie cruelle des dernières minutes avant l'enterrement. "C'est vrai, ma fille, tu me parais ben malade et ça me fait de la peine. Mais je pense pas que ça soye nécessaire de voir le docteur aujourd'hui. Attendons jusqu'à demain pour voir." (Page 54). "La voiture de l'avare dans laquelle se trouvaient aussi Bertine, Alexis et sa femme, suivait immédiatement le cercueil... On ne parlait pas. Il n'y avait peut-être pas au monde un homme plus heureux que Séraphin, pressant la bourse qu'il avait arrachée au sac d'avoine. Mais croyant être le point de mire de tous les regards, il feignait d'être lacéré par la douleur. Et ces contrastes lui faisaient une figure étrange, d'une laideur indéfinissable. Il pensait: Une vraie chance que ça me coûte que des oeufs et du lait pour les veilleux d'hier, cette mort-là. Puis, ma femme morte, je m'en vas pouvoir ménager tant que je voudrai. Ce qui arrive est pour le mieux... Pauvre Donald, c'était du bon pain, mais elle menaçait de me coûter cher. Rien que pour un an que j'ai vécu avec elle, ça m'a coûté \$15. de plus rien que pour elle. Ça pouvait pas marcher de même ben

longtemps. Moi, tout seul, il n'y a pas de danger"
(Pages 148, 149).

Un avare ne se conçoit pas sans la pratique de l'usure. Il fallait absolument une scène d'emprunteur mal pris dans une fable du genre. Celle qui se déroule entre Poudrier et le lubrique Jean-Baptiste Lemont révèle, chez l'auteur, un oeil puissant capable de suivre tous les méandres secrets de la passion de deux monstres. Et l'on enrage en pensant que tout cela se passe pendant que la misérable femme est tenaillée par la faim. Et que dire de l'analyse méticuleuse de l'ivresse de l'avare en contemplation devant la bourse de cuir, gardienne de sa fortune. "Alors, il le regardait avec amour, puis marmonnait de vagues paroles. Une curiosité immense, suivie d'une sensation inexprimable, s'emparait de lui, coulait dans tout son être, ainsi qu'une poussée de sang neuf et rapide. C'était trop de félicité. Séraphin ne pouvait plus se retenir, il plongeait sa main osseuse et froide dans le sac, avec lenteur, avec douceur, il tâtait, il palpait, il fouillait parmi les grains d'avoine, et, lorsqu'il sentait enfin--ô suprêmes attouchements!--la bourse de cuir, ou simplement les cordons, sa jouissance atteignait un

paroxysme que ne connut jamais la luxure la plus parfaite, et son coeur d'avare battait, fondait, défaillait." (page 23).

Les personnages secondaires, peints de façon à achever le personnage principal, apparaissent aussi nettement frappés. Alexis, le bûcheon prodigue, et Bertine, la cousine compatissante et dévouée, sont des types fort bien campés. Leurs gestes, leurs pensées, leurs actions sont les plus naturels au monde. Le regard exercé de notre expert a pénétré le fond de ces natures généreuses et vulgaires à la fois et en a dessiné, en traits fort saillants, leur carrure populaire et leur physionomie morale. Chez l'avare, il y a sans doute de la caricature et de l'hyperbole -- et il en faut. Mais chez le cousin et sa robuste fille, pas pour un sou de maquillage, le psychologue a la vue saine et fort juste. Le progrès de la passion chez Séraphin, son besoin de vivre à même le bien d'autrui, ses tourments à la pensée de feu et des voleurs à mesure que croît son magot dans les sacs d'avoine, les calculs renouvelés de l'économe et de l'usurier, son prestige grandissant: autant de facettes à travers lesquelles la psychologie reluit et souvent étincelle. Depuis que

le meilleur Grignon a regardé quelques-uns de nos types populaires avec sa puissante prunelle, il n'est plus vrai d'affirmer que la littérature romanesque canadienne n'a produit aucune oeuvre d'une psychologie forte et déliée.

★ ★ ★

La plupart de nos récits, de nos romans à thèse, de nos romans de moeurs ou de caractère se sont concentrés en grande partie sur la peinture de la vie rustique, et les études d'âmes plus ou moins poussées qu'ils contiennent dévoilent et peignent le fondspaysan. Les oeuvres les plus récentes jaillies de cette source signalent chez les écrivains non seulement des tentatives, mais des réussites. Une petite promenade à travers le monde un peu surexcité des romans d'aventures sentimentales serait-elle moins fructueuse que l'exploration de la richesse paysanne, qu'il vaudrait encore la peine de l'entreprendre pour nous rendre compte jusqu'à quelle profondeur les nôtres ont fouillé sous l'écorce humaine dans les méandres de la passion amoureuse.

Le premier roman d'un tout jeune homme, publié en 1927, s'offre tout d'abord à notre attention: LA PEN-

SION LEBLANC de Robert Choquette. Voici ce que Louis Dantin en pense: N'est-ce pas pour l'auteur un réel mérite d'avoir inauguré chez nous l'étude psychologique avec ce qu'elle comporte d'observation aigue, d'analyse pénétrante, de développement logique, de science humaine en un mot; d'avoir posé dans un milieu et une atmosphère de chez nous une "histoire d'âme" poussée et complète?.... Ce qui donne à cette oeuvre sa plus haute valeur et la distingue d'une pure reconstruction régionale, c'est bien, me semble-t-il, ce qu'elle contient d'éléments humains: l'odyssée de son trop naïf héros, victime d'une séduction cruelle, le tracé soigneux et suivi de deux caractères et de deux coeurs".¹

L'appréciation du Révérend Père Lamarche où la louange est beaucoup plus modérée, où le critique risque même de passer pour l'échenilleur du livre accorde au jeune romancier sur le même sujet de considération plusieurs bons points: "La psychologie de Madame Nantel est habilement menée jusqu'à sa villégiature inclusivement. Son docteur est très bien-- sa Berthe véridique à souhait".²

1. Gloses Critiques, 1ère série, page 75.
2. Ebauches Critiques, page 94.

Et M. Maurice Hébert s'étend assez longuement sur la même question: un mélange de compliments et de réserves dont je tiens à rapporter quelques lignes. "Ses analyses sont ténues, non pas tant profondes que multipliées, jusqu'à ce que la plume, de mille coups incisifs, ait découvert une large plaie morale. Analyses si justes, dès qu'il le veut; si erronées, dès qu'il ne le veut point".... "Ce livre abonde en psychologie qu'on n'a pas accoutumé de voir chez nous et qui relègue en leur niaiserie nos psychiatres de cabinet".¹

Après de tels témoignages, inutile de reprendre en résumé ou en détail le jeu des réactions et des réflexes dans les deux personnages principaux et dans quelques autres. Les linéaments intérieurs ainsi que leur action et l'ensemble de la physionomie morale ont été finement aperçus. Quelques lignes seulement sur Madame Nantel: "Elle avait toujours pris pour elle le meilleur des choses qui l'entouraient... Elle avait grandi avec, au coin de la bouche, ce pli des enfants boudeurs qui ne veulent pas qu'on les console, qui veulent qu'on les plaigne de loin.... Elle souffrait, mais par le cerveau, par les nerfs. Elle souffrait dans le vague, de rien, de tout:

1. De Livres en Livres, page 199.

de la bêtise humaine, de la banalité des la vie, de l'oisiveté de son coeur... C'étaient des enthousiasmes extraordinaires suivis des courbaturés d'âmes les plus désolantes. Elle se croyait des dons pour la peinture, la musique, la danse, selon qu'elle revenait des Beaux-Arts, d'un concert ou d'un bal". (pages 48 et 50). Voilà des traits assez précis de la femme sans balance et faite pour la torture d'autrui.

Il semble que l'auteur ait voulu tout pénétrer de son oeil curieux et surtout tout dire. La mise au jour de tous les mouvements intimes devient à la longue fastidieuse. Les touches précises dessinant le caractère de Marcelle Nantel, l'obsession amoureuse de Rosaire, la lutte finale du pauvre gars désemparé: autant d'endroits où se révèle une faculté puissante à laquelle il ne manque qu'un peu de mesure. Et lorsqu'on songe qu'elle s'exerce pour la première fois à regarder les âmes, on envie le choyé des dieux qui la possède.

L'aventure sentimentale qui s'entoure d'une étude de moeurs dans le roman de M. Choquette constitue l'unique ressort dans "les romans de la jeune génération". On a reproché à ses oeuvres "des hardiesses qui ne rappellent aucunement l'âme canadienne". Tout en admettant

une sorte de transposition de manières toutes françaises de penser et de sentir dans un décor et des personnages canadiens, une audace nouvelle qui n'hésite même pas à peindre le mal, on ne peut nier qu'elles soient à certains égards de véritables études d'âmes. Ames languissantes, tourmentées, déçues, frémissantes, avides des étourdissants parfums des jouissances sensibles, savourant les transports de l'amour ou se débattant sous son étreinte cruelle jusqu'à ce qu'il les ait brisées dans la souffrance et quelquefois dans le déshonneur. Eva Sénécal, Jovette-Alice Bernier, Claude Robillard, Antonin Proulx et consorts ont voulu pénétrer ces consciences agitées ou endolories par la passion et en analyser les émotions diverses: illusions, combats, regrets, hésitations, sollicitations, remords au milieu desquels la volonté faible et préemptueuse se joue trop facilement des attraits du fruit dangereux.

De courtes citations ne rendraient pas justice aux auteurs de ces romans. Ce sont des épisodes entiers qu'il faudrait inclure pour y voir des alternatives d'ivresse, d'ennui, de doute, d'angoisse que les situations font naître dans ces coeurs ballottés par tous les vents de l'amour. Que ce soit une imprudente Lina Lord trompée

par Jacques Roussel ou une Camille délaissée l'instant d'après son mariage, ou une Didi Lantagne insatiable, que les suites malheureuses d'une première faute finissent par abîmer dans la folie, c'est toujours le même drame intime qui consiste dans les fluctuations de l'âme et dans le martyre moral où sombrent trop tôt les joies et les espoirs de bonheur.

★ ★ ★

Les âmes d'adultes mises en branle par l'éternel moteur qu'est l'amour ont intéressé tous les temps, depuis les jours de l'ancienne Grèce jusqu'à notre vingtième siècle jouisseur et matérialiste. Il n'en est pas ainsi des âmes d'enfants et d'adolescents. Elles entrent dans la littérature à l'époque tardive d'un Victor Hugo, d'un Wordsworth, d'un Stevenson. Au Canada français, elles n'attirent guère l'attention des écrivains. La seule pensée qu'on leur donne d'abord paraît dans certains contes où le style, parfois la matière sont adaptés à leur goût et à leur développe-

ment. Dans les dernières années, une couple de romans et autant d'études enfantines ont tenté d'esquisser quelques éveils et quelques printemps. Ce sont des essais dont il ne faudrait pas magnifier la valeur. Cependant, dans un domaine si rarement exploité, je crois qu'ils méritent un petit coup de chapeau, ne serait-ce que pour inviter à faire mieux. Les premiers pas, quelque minimes ou gauches qu'ils soient, ont toujours le prix peu banal des nouveautés ou des découvertes.

Pour aller du médiocre au très bien, de l'exercice à la pièce digne de la publication, je passerai rapidement des DISCOURS D'ENFANTS de Françoise Gaudet au BEAU RISQUE de François Hertel, accordant une courte entrevue à LILL de Gaétane Beaulieu et au JEAN-PAUL du Révérend Père Farley.

J'ai déjà fait assez d'honneur au recueil de propos enfantins un peu fade de Mlle Françoise Gaudet en rappelant tout simplement son existence. Mais si rares sont les auteurs qui se sont penchés sur l'enfance pour y trouver matière d'écriture, qu'aucun des efforts en ce sens ne doit rester inaperçu.

Gaétane Beaulieu a cherché dans la pauvre Lill, enfant trop précoce, abandonnée par une maman mondaine,

un véritable sujet d'étude. Et le sous-titre de son petit livre, "Etude d'âme enfantine", ne nous permet pas de nous méprendre sur son intention. Comment elle l'a réalisée -- voilà qui requiert une considération plus attentive. D'abord c'est bien de tout ce qui remue, touche, frôle l'intelligence et le coeur de cette fillette de quatre ans, "âme de feu dans un corps frêle", qu'il est question dans ce très modeste ouvrage: ses souvenirs, ses chagrins, ses joies, ses désirs, ses sentiments de vanité, de tendresse, de crainte, la révélation qu'elle reçoit du soleil, des arbres, de l'eau, des champs, des chiens, des ouaouarons, des poules, de l'orage. A la faveur des multiples incidents que fournit un séjour à la campagne, des idées en foule, en chaîne, surgissent dans la petite tête, et c'est surtout cela qui remplit les pages du livre. En de longs monologues un peu artificiels à la poupée "garçon" ou aux trois adultes qui lui prodiguent leur attention et leurs soins, Lill déroule le fil de ses impressions et le récit de ses petites aventures avec une logique au-dessus de son âge. La conversation avec le cousin Lu, enfant de sept ans, est beaucoup plus naturelle. Celle qui s'en-

gage au sujet de leur papa et de leur maman est absolument dans la note enfantine: "L'est drôle, toi l'as l'une maman, puis moi l'a l'une Ma Tante. La veut dire quoi, Ma Tante?" - "Ça veut dire que c'est pas ta maman à toi, mais qu'elle t'aime pareil" affirme Lu que la question a quelque peu embarrassé. - "Ah! Et puis, demande la petite au bambin, la vas-tu changer de maman, l'autre jour?" - "Ça se change pas une maman, tiens"... - "Oui, la se change, l'une maman! L'autre fois, l'avais l'une maman, moi l'aussi, qui était pareille comme Tante Louise. L'était belle, l'avait des belles robes. La m'embrassait, la m'habillait, la me parlait, la me prenait dans ses bras, et puis, tout à coup, la m'aimait plus jamais, et puis l'est partie." (page 100). Sauf une couple de réflexions prématurées, l'auteur a mis sur les lèvres de l'enfant le langage qu'il faut, et dans son coeur, les sentiments propres à son caractère affectueux, à sa malheureuse condition d'orpheline et à l'in-souciante de son âge. La petite cervelle curieuse de tout expliquer et le pauvre coeur ardent, blessé et cicatrisé se montre^{nt} en pleine lumière.

La psychologie enfantine qui s'éclaire en beaucoup d'endroits, fait défaut en beaucoup d'autres, dans les

apostrophes aux érables et aux poissons, dans les longues descriptions de la petite, par exemple. Trop souvent elle s'exprime par la bouche de la fillette. Si les commentaires, l'analyse de l'auteur lui-même indique un art inférieur quand il s'agit d'adultes, ils auraient paru ici tout à fait à leur place et auraient ajouté la sensation d'une vérité complète. Melle Beaulieu s'est arrêtée avec beaucoup d'amour à observer, non pas tant les menus faits et gestes, la personne extérieure de sa merveilleuse petite créature humaine, mais elle a surtout regardé son âme dans le jeu incessant de sa pensée en éveil, de sa souffrance et de sa tendresse. Selon le mot de Louis Dantin, elle nous a montré "en ce petit être le germe de la femme et l'apprentissage de la vie".¹ S'y est-elle prise de la meilleure façon pour nous donner une interprétation vraiment naturelle?

Le roman d'éducation du Père Farley offre une étude plutôt superficielle de la crise de sensibilité commune à beaucoup d'adolescents, étudiants de collège. Jean-Paul amoureux, victime du ridicule et de la déloyauté de son meilleur ami, reconquiert son enthousiasme

Gloses critiques, 21ème série, page 114.

pour l'étude et pour la préparation d'une carrière noble et utile, grâce à la direction spirituelle et à la force d'entraînement d'un chef de cercle véritablement apôtre. Aucun aperçu tant soit peu original dans ce livre. Le chapitre intitulé "Toute son âme" où l'on s'attend à une révélation de l'intérieur troublé, inquiet de ce jeune homme, ne dévoile que des aspirations et des rêveries vagues. L'analyse des amours pas plus que celle des découragements, des tristesses, des surprises, des colères, des regrets, des joies, des réflexions sérieuses qui se mêlent à la trame des incidents de la vie d'écolier, ne se poursuit pas avec assez de relief. Ce livre compte sans doute au nombre des bonnes intentions qui précèdent ordinairement les efforts et les réussites. Quand celles-ci honoreront notre littérature de jeunesse, on pourra se permettre de l'oublier.

L'écrivain de toute première valeur et l'éducateur psychologue qui se cache sous le nom de François Hertel a déjà lancé le premier caillou pour remplir le vide. LE BEAU RISQUE présente une étude psychologique sérieuse et fort plaisante, une belle leçon d'éducation morale, intellectuelle, patriotique et religieuse. L'auteur a

suiwi pas à pas l'évolution d'une âme, de la prime adolescence jusqu'à la virilité. Avec quel regard aigu, attentif, il a observé "ce petit gars qui fut le seul puni un gai jour d'octobre". Au premier contact, les touches sont déjà précises: "une physionomie d'adolescence tourmentée - mobilité d'un jeune animal qui trompe sur son véritable caractère, une spontanéité à fleur de peau qui cache aux regards indiscrets le mystère intérieur... Pierre est un timide qui veut cacher sa timidité". Le mystère intérieur, voilà ce que l'auteur a découvert et nous a révélé avec un art nouveau chez nous. L'analyse suivante n'est pas du premier venu: L'âme de Pierre n'était point simple. Tirillée de tous côtés, elle oscillait sans cesse. Il n'avait de la contrition des grands repentis que l'écorce: la peur. Une lecture poétique l'enchantait. Au sortir du livre le monde de la vanité le guettait, le happait de nouveau dans l'engrenage des fausses joies. Son état d'âme habituel était le désenchantement. Un blasé précoce? Non. Mais il le serait devenu... Il souffrait. Il aimait souffrir. Il se roulait dans son désespoir comme un damné. Il inventait des supplices raffinés, il se formait des mépris imaginaires. Son visage mentait. Tout son être mentait.

Méprisant, impérieux, cassant, brutal, rien ne paraissait l'affecter. Pourtant une susceptibilité malade lui rendait intolérable la moindre blessure d'amour propre... Mais Pierre est une âme, un caractère fort qui se trempe lentement." (Pages 13, 14)

Entretiens, journal intime, attitudes en classe, au jeu, réflexions et commentaires nous la montrent, cette âme en travail sous la poussée intelligente et sympathique du directeur expérimenté. Elle s'ouvre, s'analyse, lutte avec elle-même et avec son entourage, grandit, se gonfle d'enthousiasme, passe des souvenirs aux rêves, aux résolutions, pèse tout ce qui l'entoure, se forme des idées et des convictions solides, se dépouille peu à peu de sa gaine d'indifférence et de mondanité dans laquelle l'éducation de famille la tient enveloppé, se lance enfin dans le beau risque. On dirait une histoire vécue, et pourtant l'auteur a pris soin d'écrire sous le titre de son livre: roman. Je cite un seul des nombreux passages où l'auteur lui-même détaille les impressions et la méditation de son héros. "En cette nuit que le Seigneur a faite, Pierre revient à pas lents. Il songe au bonheur d'être simplement, frustement catholique dans ce paisible village. Il se reproche de ne point

posséder la calme certitude de ces humbles d'esprit et de coeur qu'il a vus, à ses côtés, prier avec tant de naturel, tandis que lui se perdait, comme toujours à l'église, dans le labyrinthe d'une imagination d'intellectuel trop compliqué, qui recherche l'art, l'aspect poétique, là où il faudrait simplement tomber à genoux en adoration." (Page 89) Dans les quelques lignes suivantes du journal intime, éclate l'explosion d'une grande douleur refoulée. "Un grand torrent de douleur refoulé m'envahit ce soir. Depuis que grand-père est mort, et Claire après lui, je me suis efforcé de ne penser à eux que comme à des êtres surnaturels, idéalisés. Je ne me rendais pas compte que j'étais un lâche, que je fuyais la souffrance. Ce soir, je consens à souffrir enfin. Je me permets de réaliser qu'ils sont partis, qu'ils ne sont plus, que je ne reverrai jamais en cette vie leurs visages chers. Je me permets de souffrir atrocement, une dernière fois, comme jadis, quand j'étais encore enfant, dans tout mon corps, dans toute mon âme." (Page 119). Cette expression de souffrance à la fois contenue et si sincère, comme elle est bien celle du jeune homme fort qui laisse libre cours à sa peine après l'avoir endiguée pendant de longs jours, en essayant d'éloigner la pensée

de la dure réalité.

François Hertel, éducateur, directeur d'âmes ou romancier, peu importe, c'est un clairvoyant que les complexités de l'âme du jeune homme n'ont pas embarrassé. Il voit, il peint, il guide dans la pleine lumière, avec une faculté sûre d'elle-même et une main d'artiste.

■ ■ ■

L'attention des écrivains sur les réactions et les mobiles intérieurs se retrouve encore dans les romans historiques de la dernière décade. Aloné de Lestres et Léo-Paul Desrosiers, pour ne mentionner que les meilleurs, mettent en scène au Cap Blomidon et au nombre des Engagés du Grand Portage des caractères très intéressants même à ce seul point de vue. Des critiques fort opposés de tempérament et d'allure¹ ont relevé dans les pages consacrées au héros de la conquête du sol acadien un passage sur la subconscience qui révèle une note vraiment humaine et atteste que l'auteur n'a

1. Abbé Dandurand, Albert Pelletier.

n'a pas laissé la psychologie de ses personnages au petit bonheur. "Le coeur de l'homme n'est-il pas ainsi fait qu'il s'attache aux lieux où il trouve à aimer? Quelle puissance d'oubli, au reste, en notre pauvre âme que l'on prendrait parfois pour un vaste entassement de palimpsestes. Par-dessus les amers souvenirs et les lourds chagrins gravés à traits profonds, la vie quotidienne vient rouler, comme une couche de cire molle, le flot abondant de ses impressions multiples et diverses. Sur cette cire impressionnable, d'autres souffrances viendront à leur tour imprimer leur sanglant caractère que le même flot pacifiant ne manquera pas de recouvrir... Ses douleurs anciennes, l'âme les gardera à l'état de blessure souvent très vives et mal endormies. Un rien les pourra réveiller. Un mot qui vole, l'effleurement d'aile d'un souvenir les projetera impétueusement dans le champ de de la conscience. Le plus souvent, aussi tranquille qu'une eau profonde sous une surface ridée, la douleur humaine dormira." (page 213) La page liminaire ne nous annonce-t-elle pas une création où les forces intérieures, spirituelles priment toutes les autres? "J'ai voulu me donner le spectacle d'un jeune homme tel que^{je} l'ai aimé et tel

que si ardemment je l'ai souhaité à notre race: héros de volonté et d'action, ambitieux de vastes entreprises, surhomme de la foi." Que cette volonté s'acharne à "une vilaine chimère"¹ ou à un projet réalisable, cela nous intéresse moins pour le moment que les chocs, les assauts qu'elle subit, les enthousiasmes et les ardeurs dont elle se nourrit et se fortifie jusqu'au moment du triomphe final.

Chez Paul Comeau, l'ennui persistant, l'envie de lâcher, la lente transformation des idées et des sentiments sont d'une âme toute différente. Les antagonistes du roman, les Finlay, ne manquent pas de naturel et leur fin étrange a été préparée par la conduite bizarre de l'héritier, par des inquiétudes, des états troublants du père et du fils. C'est leur âme ardente, abattue, bouleversée, chancelante ou amoindrie que l'on sent inspirant les discours, les actions et les gestes. Sans doute, les ficelles de la thèse ne sont pas totalement dissimulées. Quel roman de ce genre n'est pas tant soit peu artificiel? Mais ce sont d'abord des âmes à la mesure des grands faits en question que l'auteur a voulu imaginer.

L'observation minutieuse que Léo-Paul Desrosiers met

1. Albert Pelletier, Egrappages, page 233.

à profit sur les choses extérieures dans NORD SUD, il l'exerce avec la même puissance sur les âmes dans LES ENGAGÉS DU GRAND PORTAGE. Deux d'entre les voyageurs font surtout l'objet d'une étude particulière: Nicholas Montour et Louison Turenne. Dans chacun il a saisi le trait dominant, la force qui meut tout l'organisme intérieur et il nous le montre dirigeant les pensées et les actes, les relations avec l'entourage. Le premier, un cerveau sans cesse en travail sous la poussée de l'ambition avec son train de finesse, de ruse, d'injustice, de haine, qui le pénètre tout entier comme un ferment; le second, un esprit solide, serein, perspicace, dont le gros bon sens, un sens inné de la justice et de la droiture, une bonté native, une force de résistance morale capable de toutes les inventions en composent le personnage indispensable de la brigade et l'obstacle le plus embarrassant à la montée de l'ambitieux. L'analyse de tout ce qui constitue l'être pensant et agissant de ce "cousin du grand Montour" occupe une partie considérable du livre. Idées, sentiments procédés, jugements, motifs, actions sur les compagnons et les subalternes, fond de sa nature, tout cela s'exhibe comme le paysage d'un peintre sur la toile ou celui de

de l'habile écrivain sur la page blanche. Le passage suivant n'est-il pas un fameux coup d'oeil sur ce qui fait la pièce maîtresse de ce caractère? "Il ressemble à un véhicule propulsé par un puissant moteur: l'ambition. Non pas l'ambition cachée, mais à l'état cru, brut et naïf. Cette force bornée dont il ne prend conscience qu'à intervalles éloignés, le conduit, lui inspire ses duretés, ses ruses et ses audaces; elle le jette, malgré la lassitude du corps, au milieu des plus dures batailles et des fatigues inouïes. Dans la même minute, elle lui inspire tous les moyens: hypocrisie, franchise, candeur, fourberies, trahisons. Et ses bourgeois, qui le connaissent, peuvent entasser devant lui n'importe quel obstacle: il saute. Ils peuvent échelonner de distance en distance, comme dans une chasse à courre, un petit ou un grand service, une petite ou une grosse indécatesse... il s'élève sans effort et il galope vers son but: promotion, part, profit. Jamais on n'a vu cheval de course mieux dressé" (page 145).

Tantôt l'auteur sonde les puissances de son héros, tout le système de machinations qu'il met en oeuvre sur les égaux ou sur les "bourgeois"; tantôt il lui fait étudier les raisons de ses succès et de ses échecs. "Par

l'amitié, Montour pénètre à l'intérieur d'un être, fort-
resse ordinairement fermée; et il en distingue la matière
et la structure: candeur, sincérité, ardeur, confiance
naive, indignation devant l'injustice. Il écoute; aux
aguets, continuellement, comme un chasseur.... Toujours
le cerveau reste actif. Quelle révélation utiliser?
Quel projet contrecarrer? Quel coup de pouce donner
aux désirs, aux plans mal définis, aux opinions mal
formées? Quelles actions inspirer, quelles démarches
empêcher? Car il assiste pour ainsi dire à ces déli-
bérations intimes qui se tiennent à toute minute dans
l'âme et l'intelligence de chaque individu" (page 22).

Les notations sur la figure, et les réactions in-
times de Louison Turenne, le "gouvernail", ne sont pas
moins intéressantes: "La souffrance multiplie ses en-
seignements pour Louison Turenne. Il note ses propres
changements intimes. Si grand était auprès de lui le
prestige de la parole qu'il n'avait jamais songé à s'en
servir pour tromper; si habitué était-il à établir entre
elle^{et} la vérité un lien direct, qu'au début, il n'y a pas
si longtemps encore, il croyait presque tout ce qu'elle
exprimait. Mais son expérience l'ai détrompé. Et alors
Turenne a dû entreprendre de se former une oreille musi-

cienne, habile à saisir les nuances des conversations, à reconnaître au passage les phrases prononcées pour induire en erreur, pour indisposer contre autrui, donner le change, flatter..." (page 181). Les deux esprits se pénétrèrent réciproquement. L'auteur aime souvent les regarder l'un après l'autre. Le rapprochement met en relief leurs multiples oppositions de tempérament, de pensée, de sentiment.

Après avoir parcouru les lignes serrées, bien écrites sur le compte de ces engagés, on a l'impression d'avoir assisté à une espèce de lutte spirituelle entre les passions et les facultés humaines, pas les moins violentes, pas les moins raffinées. Là où l'on s'attendait à trouver à l'oeuvre tout d'abord, des bras robustes et des torsos endurcis, les forces du dedans livrent le plus fort de la bataille dans le coeur et l'esprit des hommes.

★ ★

Les âmes comme les choses prennent lentement leurs droits dans nos productions littéraires. On semble d'abord les ignorer trop longtemps. Plus tard, lorsque des regards plus puissants les aperçoivent, l'art

manque pour les recréer vivantes par l'écriture. En somme, jusqu'aux créations de la dernière heure, celle d'un Grignon, d'un Savard, d'un Ringuet, d'un Desrosiers, d'un François Hertel, les visées psychologiques plutôt superficielles ne produisent que des personnages un peu gauches, artificiels ou anémiques, plus ou moins vrais. Mais on ne peut nier à ces derniers écrivains un organe puissant capable de saisir les mouvements et les ressorts intimes: pensées, sentiments, passions, émotions, et d'en insuffler toute la vie humaine qu'ils contiennent aux caractères de leur invention.

"La beauté littéraire ne veut pour chevaliers
que des vaillants, des infatigables, qui ne crai-
gnent point d'aller à l'extrémité de leurs forces
pour affronter pour elle tous les labeurs."

Louis Arnould

"L'art est avant tout la splendeur vivante de
la forme."

Louis Dantin

R E G A R D S

S U R L E S F O R M E S

- I Dans l'attente d'un chef-d'oeuvre.
- II En route vers un art meilleur.
- III Genres et formes cultivés au Canada.
- IV L'imagerie canadienne.
- V L'adjectif - Le canadianisme.
- VI Quelques modèles d'art achevé.

Le domaine de l'art que j'ai longé tant de fois dans les chapitres précédents, me gardant bien d'y pénétrer de peur d'y trouver sujet à de nombreuses et intéressantes distractions, m'invite maintenant de tout l'attire et de toute la force d'une curiosité trop longtemps réprimée. J'y entre de plein pied et m'empare sans tarder d'un terrain éminent souvent visé par nos intellectuels et nos critiques. Où en sommes-nous dans notre marche vers la conquête d'une forme artistique? Avons-nous réussi à produire quelque chef-d'oeuvre? La réponse directe, sans faux-fuyant ni réserve, me semble ici la meilleure. Non, la littérature canadienne, tout naturellement, ne compte encore aucun chef-d'oeuvre. Dans les lettres, les coups d'essai ont-ils jamais été

des coups de maître? Une oeuvre supérieure paraît l'aboutissant logique d'une culture prolongée, d'une attention soutenue donnée à l'art, que les plus brillantes littératures européennes ont préparée pendant huit ou neuf cents ans. LA DIVINE COMEDIE, LE CID, HAMLET n'ont pas crû du soir au lendemain sur le sol vierge de l'Italie, de la France ou de l'Angleterre, comme l'arbuste mystérieux de Jonas. Dante, Corneille ou Shakespeare ont une longue ascendance à laquelle leur génie est plus ou moins redevable, mais qu'ils ne peuvent ni ne doivent renier. Et déjà le Canada français avait fait s'épanouir son grain de sénévé, nous ne pourrions guère nous défendre de crier à un second miracle plus éclatant que celui de notre survivance. Miracle - anomalie - surprise - le chef-d'oeuvre canadien aura le droit de prendre tous ces airs dans le vingtième siècle, mais cela ne l'empêche d'être possible, et n'est-ce pas suffisant pour nous permettre d'y croire et de l'attendre?

Cette création humaine suppose trois éléments indispensables: le génie, la matière, l'art. Vienne un individu en qui ils se combinent heureusement, voilà l'oeuvre maîtresse qui en sort. La triple rencontre

n'a pas encore eu lieu - il s'est toujours trouvé jusqu'ici un absent. On a lancé l'oeuvre de Nelligan comme une "ébauche de génie".¹ Le génie était présent, mais par devant, l'ébauche: l'art achevé manquait. Les milliers de volumes de Maria Chapdelaine éparpillés au Canada, à travers l'Europe dans la langue de leur auteur ou sous le vêtement de vocables étrangers, ont témoigné d'une façon extraordinaire de l'excellence de la matière canadienne en même temps que de la maîtrise de l'artiste. Cette fois, il y avait bien la réunion du génie, de la matière et de l'art, mais seul le fond était de chez nous. Maria Chapdelaine, en plus d'avoir éveillé l'attention des autres pays sur le Canada, nous a rendu un immense service en démontrant mieux que les théories proposées jusqu'alors, tout le parti à tirer des sources canadiennes. Il faut voir avec quelle ardeur on se mit ensuite à les utiliser. Les romans se sont multipliés et se sont perfectionnés. A deux ou trois reprises on songe à prononcer le mot "chef-d'oeuvre".²

1. Louis Dantin, Nelligan et son Oeuvre, préface, page 4. "En admettant que l'homme et l'oeuvre ne soient qu'une ébauche, il faut affirmer que c'est une ébauche de génie".
2. Nord Sud de Léo-Paul Desrosiers - Menaud Maître-Dra-
veur de l'abbé Félix Savard, Valdombre, les Pamphlets,
1ère année No. 9, 1er août 1937.

Le défaut d'art fait malheureusement **rater** les belles espérances des critiques, et la somptueuse étiquette doit rentrer dans le silence et attendre pour honorer le complet mérite. Mais lorsqu'un ouvrage inspire des réflexions comme celle-ci: "Menaud un chef-d'oeuvre! Non, mais une étape, un grand pas, un pas de géant", on frémit de contentement, on fait un grand saut d'espoir.

★ ★ ★

Combien de générations devront être sacrifiées à ce ministère de préparation, à cette gestation de l'art? Je n'en sais rien, mais une chose cependant fort encourageante se constate: nos écrivains, critiques en tête, semblent mieux comprendre la nécessité de l'art dans l'oeuvre, et cette autre nécessité, fille de la première, celle du travail ardu, persévérant, ennemi de toute négligence et de toute faiblesse. Une critique fraternelle et sévère, l'application soutenue étaient des intentions arrêtées des partisans de l'École littéraire de Montréal. En outre du bureau de direction de la société, l'assem-

blée avait nommé un comité de critique chargé de réviser les travaux des jeunes littérateurs. Messieurs Gonzalve Desaulniers, Albert Ferland, E. Z. Massicotte, Joseph Mélançon en étaient les membres. Charles Ab der Halden ne manque pas d'en souligner le fait chez Nelligan. Après avoir cité et commenté les corrections apportées au poème intitulé SOIRS D'AUTOMNE, il ajoute: "Il y a là quelque chose de nouveau dans la poésie canadienne, dont les auteurs ne nous ont pas habitués à ces scrupules littéraires. Nelligan n'était pas seulement un enfant doué. Il travaillait. Il ne se croyait point parvenu à la perfection dès que son alexandrin avait atteint son douzième pied, ou qu'il avait pu lui accrocher une rime suffisante. Que l'on compare cette méthode avec celle de Crémazie, qui composait de tête et emmagasinait dans son cerveau les vers qu'il avait composés."¹ Et continuant sur le même sujet: "Si ces résultats proviennent de l'enseignement mutuel et de la fraternelle critique de l'École littéraire, que l'École littéraire soit bénie, car elle a pour la première fois acclimaté au bord du Saint Laurent des habitudes de travail sans

1. Nouvelles Etudes de Littérature canadienne-française, page 374.

lesquelles il n'y a pas de vrais poètes."¹

M. Louis Arnould rend le même témoignage à Albert Lozeau: "Durant les longues heures de solitude du jour ou de la nuit, il corrige, il perfectionne et il en résulte un verbe fin, approprié..."² Ce professeur clairvoyant s'est rendu compte cependant que les esprits hantés par la passion du labeur intellectuel étaient encore peu nombreux au début du siècle. Il ne trouve pas de meilleure conclusion à son chapitre sur la littérature canadienne qu'une pressante exhortation au travail. "Vous êtes persuadés, je pense à présent, que les lettres canadiennes existent et sont capables de nous faire passer bien des heures agréables. Et vous me demandez:-- Que concluez-vous, et croyez-vous en l'avenir du Canada littéraire? Oui, à une condition, c'est que le Canada travaille."³

Les Canadiens ont-ils pris au sérieux ce conseil amical insinué sans doute très souvent dans les cours donnés à Montréal (1905-1907)? Les poèmes ciselés d'un Morin et d'un Chopin publiés quelques années plus tard

1. Ibid.

2. Nos Amis les Canadiens, Paris, 1913, page 176.

3. Nos Amis les Canadiens, Page 191.

n'en seraient-ils pas la consciente réplique? Je la trouve exprimée sans ambages dans les pages liminaires de POEMES DE CENDRE ET D'OR au morceau intitulé REVEIL.

Secoue un peu ta noble indolence. Travaille.

- - - - -
Ne cite plus sans t'en douter tous ces gens qui te hantent;
Il n'est plus élégant d'être mil neuf cent trente.
Travaille et prends de la peine,
c'est le fonds qui manque le moins, et La Fontaine fut plus sage que toute l'école hugolienne!..

Et le "Réveil" de son "âme alanguie" s'achève par cet impératif plein de promesse:

L'aube naissait limpide et froide. Ses rayons
argentaient mes livres sur la table...
Travaillons.

Cette idée de travail, sous forme de louange, de reproche ou de suggestion, se retrouve maintes fois dans notre critique. La béate admiration a fait place à un examen minutieux résolu à découvrir les déficiences et à diminuer la gent toujours trop commune des ouvriers aisément satisfaits. M. Harry Bernard consacre un fort judicieux article sur ce sujet dans les ESSAIS CRITIQUES. S'il déplore le mépris d'un trop grand nombre pour la culture et le travail, il en démontre vigoureusement la nécessité pratique. La réussite des peintres canadiens

obtenue pour une bonne part par le travail tenace lui fournit un excellent motif pour réclamer la même application des écrivains. Il déduit de ce fait une conclusion fort juste: "En littérature, comme en peinture, comme en sculpture, les oeuvres conçues dans le recueillement, longuement préparées, longuement mûries, peuvent seules avoir une valeur durable. La génération spontanée n'est pas plus fréquente dans le domaine spirituel que dans le monde physique. S'il arrive que certains individus font preuve d'une précocité confinant au génie, le cas est rare. A défaut d'extraordinaire, il nous faut donc nous contenter des lois communes du travail et de la persévérance dans le travail."¹ Il répète après d'autres des truismes sur lesquels on ne peut trop insister: "L'homme qui écrit n'est jamais trop préparé à le faire. Il n'a jamais assez travaillé pour s'en croire à certain moment dispensé".² Il propose d'excellents exemples à suivre, tel Barrès qui ne passait pas un jour sans s'asseoir à sa table de travail, Mistral, "recommençant jusqu'à sept ou huit fois

1. Page 35.

2. Page 26.

ses poèmes." En un mot il traite la question en homme sincère et expérimenté.

Mgr Camille Roy avait, bien avant lui, en 1912, lancé l'appel lors du premier concours littéraire de la société du parler français au Canada. Il s'exprime en termes aussi énergiques: "C'est le travail jamais abandonné, c'est l'application constante, c'est l'entraînement quotidien qui fait les artistes en prose ou en vers." Monsieur Nérée Beauchemin, dont les paroles ont tout le prestige de l'autorité et de l'expérience, entend bien que la poésie est le fruit de l'inspiration unie au labeur artistique: "Nul, en effet, n'est poète s'il n'est créateur et ouvrier d'art."

La conception radicalement fausse de "littérature facile" commence à être fortement ébranlée. Si la hantise du travail intellectuel n'est pas encore, comme en France, le résultat d'un atavisme puissant et de l'ambiance, les auteurs prennent conscience des exigences de l'art et consentent à lui dévouer le patient labeur qu'il requiert.

Sur la nécessité de la culture, alliée ordinaire du travail soutenu, on professe les mêmes idées, on fait entendre les mêmes pressantes invitations en y

joignant des regrets trop bien motivés. Nos lettrés, en général, faisant partie du corps professionnel, ne se font pas très souvent remarquer par la profondeur et l'étendue de leur savoir. Parmi les plus travailleurs, quelques-uns deviennent les lumières de leur profession, un plus petit nombre emploient leurs loisirs à des études supérieures qui leur permettent de juger sainement des choses de l'esprit. Ceux qui réussissent à publier quelques volumes sont des exceptions. M. Harry Bernard trouve la raison de cette lacune dans la spécialisation et dans l'absence de curiosité intellectuelle. Les écrivains qui sortent du journalisme, du corps enseignant ou du fonctionnarisme semblent mieux pourvus de connaissances variées et plus au courant du mouvement des idées qui battent de l'aile de par le monde scientifique et littéraire. Depuis une douzaine d'années, cependant, un meilleur vent souffle dans les voiles de la production. J'en appelle ici surtout à nos ouvrages de critique qui manifestent pour la plupart, chez leurs auteurs, de vastes connaissances. Celui qui a élevé la voix pour faire entendre exhortations et reproches au sujet de cette ressource maîtresse de l'écrivain qu'est la culture, prêche non seulement de parole, mais encore

d'exemple. Dans l'index des noms cités à la fin de son volume, exactement deux cent dix-neuf noms s'inscrivent: auteurs qu'il a lus et dont il commente et cite les pensées. On peut souligner le même mérite chez plusieurs autres qui, sans exhiber aux dernières pages de leurs livres la liste de leurs intimités littéraires, donnent au lecteur l'idée d'en faire lui-même la large collection. Les amusantes joutes de savoir que nous sert la radio à certains jours ne révèlent-elles pas chez les contestants et chez ceux qui préparent le terrain de ces luttes artistiques, littéraires ou scientifiques, un intérêt grandissant pour tout ce qui a trait à la culture, et des capacités que l'on n'aurait pas osé mettre en jeu dans un passé encore bien proche de nous?

A ce souci du travail et de la culture se joint une autre ressource non moins appréciable: la technique. Des poètes comme Nérée Beauchemin, Gonzalve Desaulniers, Paul Morin, Alfred Desrochers, René Chopin, Lucien Rafnier, des historiens comme l'abbé Groulx, Thomas Chapais, des critiques comme Mgr Camille Roy, le docteur Séraphin Marion, Louis Dantin, n'y vont pas à tâtons dans leur métier; ils en connaissent tous les trucs et les secrets.

L'un d'eux, faisant remarquer les merveilleux effets obtenus par le barde des cantons de l'Est, grâce à la combinaison spéciale de certains sons dans un vers, ne peut retenir une exclamation de contentement et d'enthousiasme: "Il joue avec les voyelles et les consonnes comme le peintre avec ses couleurs. Ah! que nous sommes loin de la technique rudimentaire en honneur au Canada français jusqu'au début du présent siècle!"¹

Syntaxe, vocabulaire, style, harmonie, rythme, rime, tous ces outils nécessaires pour tourner en vers ou en prose des idées, des sentiments ou des images, ils les possèdent, et de bon métal. L'usage qu'ils en ont fait a contribué dans une large mesure à rehausser le niveau de l'expression canadienne longtemps retenue à fleur de terre par des bonnes intentions impuissantes. Les oeuvres écrites depuis une quarantaine d'années accusent un plus grand soin apporté à la forme. De ceux qui se donnent la peine de publier des ouvrages sérieux, un bon nombre ne s'attachent pas seulement à la substance des idées et des choses, mais de plus en plus, selon la formule de Mgr Camille Roy, ils se rendent compte "qu'il est difficile lorsqu'il s'agit de la

1. En feuilletant nos écrivains, page 184.

pensée humaine d'en distinguer la forme et le fond... que la forme ajoute toujours au fond une valeur décisive et incontestable".¹

Louis Dantin, l'un de nos artistes du verbe, prononce dans son article sur l'art et la morale un plaidoyer convaincant et fort bien tourné sur la part apportée par la forme à la beauté artistique. Ce regard sur la forme a le droit de prendre place dans ce chapitre dans toute l'étendue de la vision aperçue: "Cette part (celle de la forme) est importante, essentielle: c'est la beauté artistique elle-même, puisqu'en dehors d'elle, ce qui existe, ce sont des choses, non des images. Sans elle, sur une page ou sur une toile, le sublime des réalités s'éteint et se dissout. Dans une description misérable, la mer se rétrécit, les Alpes s'affaissent, une grand action se futilise; Dieu lui-même apparaît chétif dans un sermon mal fait. Par contre elle revêt de grandeur, d'éclat, de vie, tout ce qu'elle touche. Elle fait qu'entre les mains du génie, l'objet en somme importe peu; qu'une plume, un pinceau magique peuvent communiquer la splendeur à des riens, à des entités

1. Histoire de la littérature canadienne-française, page 263,

vulgaires, bien plus à la laideur elle-même. La réfraction idéale que l'esprit donne aux êtres en les reflétant, qui est déjà une première forme; puis l'expression, le style, le coup de brosse, le coup de pinceau, opèrent ce miracle, transmuent la laideur en beauté: soit en la recouvrant de teintes fantaisistes qui la voilent et l'oblitérent; soit en l'exagérant, en la haussant à des proportions gigantesques qui la dramatisent, soit en la transcrivant avec une minutie, une fidélité souveraine témoignant d'une exquise habileté." ¹

Les vers, les contes, les nouvelles, les critiques du docte lettré ne renient aucunement sa haute conception du rôle de la forme.

Cette profession de foi artistique, qui est déjà par elle-même une pratique vivante, rallie, outre son auteur, des disciples agissants et fervents. Et comme tout se tient dans la chaîne de l'art, les noms que j'ai mentionnés plus haut tenant l'un des anneaux les plus solides devraient revenir au tableau des notables de la forme en compagnie de plusieurs confrères. C'est à l'oeuvre qu'on connaît l'artisan. Les recueils de

1. *Gloses Critiques*, 1ère série, page 218.

poèmes d'un Beauchemin, d'un Desaulniers, d'un Morin, d'un Chopin, d'un Rainier, d'un Dantin, d'un Desrosiers s'élèvent au-dessus des autres gerbes poétiques moissonnées dans le champ canadien, non pas tant par la nouveauté et la richesse des thèmes exploités que par la qualité supérieure de la strophe, du vers, du vocabulaire, du rythme, la sonorité des syllabes, le choix, la couleur, l'harmonie des mots, l'adaptation du mouvement à la pensée ou à l'objet, par tout cet ensemble d'éléments qui constituent la perfection de la forme et qui ne peuvent pas plus se séparer de la vraie poésie que le corps peut vivre sans l'âme.

A quoi tient le succès des romans publiés dans la dernière décade? A la supériorité de la forme dans laquelle on les a présentés. Au sujet de NORD SUD, la critique a lancé des commentaires fort élogieux sur ce point. "Réjouissons-nous, s'écrie Albert Pelletier, parce que le style du récit sort, et avec une horreur évidente, des traditionnels clichés. De cela, il faut louer Léo-Paul Desrosiers sans mesure. Ce n'est pas en vain qu'avant toutes les nécessités du roman, le littérateur s'est appliqué à soigner son style. En vérité, la prose de Léo-Paul Desrosiers est forte, vigoureuse, n'ap-

partient pas au voisin, et elle est d'un vocabulaire riche, concret, suggestif... L'écrivain a fait de la plupart de ses chapitres des morceaux d'anthologie."¹
"La forme, nous avertit le Docteur Marion, préparant les réserves qu'il juge opportun de faire connaître sur le même ouvrage, est d'une importance souveraine dans l'oeuvre d'art. On pourrait même soutenir que dans le domaine de la fiction pure, le fond des choses a peu de valeur, c'est la manière de l'artiste, du peintre, du romancier qui communique surtout à l'oeuvre sa valeur et son prix."²

Un livre comme LES ENGAGES DU GRAND PORTAGE, n'aurait guère suscité beaucoup d'intérêt chez nous et à l'étranger sans cette magie de la forme qui transfigure des incidents et des personnages en eux-mêmes pas très attrayants. Ceux de nos conférenciers qui ont recueilli des applaudissements en France ou en Belgique ne les doivent ni aux bonnes grâces, ni à l'indulgence, ni au défaut de sens critique de leur auditoire. Nos cousins d'Europe si exigeants en matière intellectuelle, si vifs

1. Egrappages, page 211.

2. Sur les pas de nos Littérateurs, page 114.

à découvrir l'insuffisance des idées et des raisonnements, si habiles à discerner les moindres négligences de l'expression verbale, n'accordent de triomphe qu'aux produits d'une haute tenue littéraire, qu'aux exposés qui se distinguent autant par l'éclat de la forme que par la solidité du fond. S'ils ont été conquis jusqu'à vouloir signifier leur enthousiasme, c'est qu'un double ~~seau~~ de science et d'art marquait de son empreinte la parole canadienne.

★ ★ ★

Le vingtième siècle qui se distingue par un certain culte de la forme, ne s'aventure nullement dans des formes nouvelles: aucune création de strophe ou de vers. On adapte les rythmes et les procédés français à la matière canadienne, à la matière exotique, à la matière universelle. La prose est encore celle de M. Jourdain, moins une bonne partie des nobles clichés du grand siècle et la profusion des longues périodes. La poésie lyrique et la poésie descriptive à peu près seules attirent nos poètes. A l'exception de Charles Gill, personne ne

songe à renouveler l'épopée ni à reprendre l'épigramme ou la satire d'un Bibaud. En général les poètes ont plutôt le souffle court. Les larges envolées sont rares. Deux jeunes enthousiasmes, Robert Choquette et Roger Brien, doués d'une imagination puissante, nous ont surpris en ces derniers temps par la hardiesse et l'ampleur de leur vol. Le premier nous aurait donné, selon Pierre Dupuy, dans son METROPOLITAN MUSEUM publié en 1931, le meilleur poème de la littérature canadienne. Le sonnet est sans contredit la forme préférée d'un grand nombre de chantres canadiens. On le trouve dans presque tous les recueils. Il prédomine dans l'oeuvre de Nelligan, de Lozeau, de Desrochers, de Rainier. Ce dernier nous exprime sans détour sa préférence:

Sans toi - - - - -
Rainier, en prose aurait chanté les printemps verts.
(Trois sonnets littéraires I, p.125)

Il remplit plusieurs des pages de Morin, de Chopin, de Jovette-Alice Bernier, de Simone Routhier, apparaît quelquefois chez Desaulniers, Beauregard, Blanche Lamontagne, Eva Sénécal. Pas un seul dans PATRIE INTIME de Beauchemin; Paul Gouin ne s'en sert pas non plus pour mouler aucune de ses MEDAILLES ANCIENNES. Je parierais

qu'il n'y a guère plus d'une trinité de nos rimeurs
modernes qui n'ait essayé la vieille invention de Mel-
lin de Saint-Gelais. De qui, du vieux Boileau

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème
(Art poétique, Chant II, vers 94)

ou des Parnassiens, les Canadiens tiennent-ils ce goût
des

Quatorze alexandrins qui marchent en mesure?¹

L'influence parnassienne est ici incontestable. Le
charme de Hérédia a certes remué plus de désirs de per-
fection littéraire que le fameux vers du législateur
du Parnasse. Les strophes isométriques, le quatrain
d'alexandrins ou d'octosyllabes, sont aussi très fré-
quents; le sixain, le huitain se rencontrent, mais sont
loin de jouir de la faveur accordée jadis par notre Cré-
mazie et l'école patriotique. Quant au distique, il
fait assez souvent jolie figure dans sa mine toute sim-
ple. On tire aussi de beaux effets de la strophe hété-
rométrique: combinaison d'alexandrins et d'octosyllabes,
de décasyllabes et de vers de cinq syllabes, entrelacs
variés.

1. Lucien Rainier, AVEC MA VIE, page 127.

A défaut d'inventions, les modes antiques redeviennent souvent des nouveautés. La France moderne se renouvelle en redécouvrant le Moyen-Age et le XVIIe siècle. Avec ce retour les formes fixes ont retrouvé une certaine vogue. Au-delà de l'Atlantique elles ont tenté plusieurs experts. Chez nous aucun auteur ne s'était cru assez habile versificateur pour s'exercer à accumuler les difficultés pour le simple plaisir de les vaincre. Et voilà que, à notre époque plus audacieuse, ballade, chant royal, villanelle, rondeau, rondel, sonnet acrostiche, pantoum, (ce dernier, une trouvaille romantique empruntée à la poésie malaise) sortent joliment taillés par des mains canadiennes. Louis Joseph Doucet, Alphonse Désilets, Emile Nelligan, Albert Lozeau, Lucien Rainier, Marie Ratté, en ont façonné des fantaisies tout à fait charmantes. Doucet, dont "le trait caractéristique est l'originalité", paraît tenir son tour de Maître François Villon lui-même. C'est Albert Lozeau qui nous en informe: "Il a pris au pâtre excholier ses couplets de huit vers à triple rime et certainement demandé à ce vieux maître de réussir la ballade et le chant royal, et Villon le lui a donné."¹ Selon le mot juste du

1. Cité dans l'Anthologie des Poètes Canadiens de Jules Fournier.

Révérénd Père Carmel Brouillard, o.f.m., les formes anciennes provoquent, éveillent, actualisent l'inspiration de Lucien Rainier.¹ D'ailleurs, le poète ne laisse pas même au lecteur le plaisir de caractériser son penchant artistique. Les paroles de Léon Thévenin qu'il arbore en tête de son recueil nous renseignent clairement sur l'intention expresse de se servir de la métrique ancienne comme du moule qui convient le mieux pour exprimer sa pensée et son âme. "Ce n'est pas en brisant les formes traditionnelles où la pensée de nos vieux maîtres tenaient à l'aise, que les nouvelles écoles poétiques pourront faire résonner de nouveau la flûte antique. Notre âme contemporaine peut très bien s'exprimer au moyen des combinaisons de la métrique ancienne, dont la géométrie et les proportions semblent avoir été calculées selon des rapports éternels." La plupart, (Désilets à un moindre degré) croyant en l'art de Verlaine ont voulu mettre avant toute chose dans ces petites pièces de la délicatesse et de la musique. Ceux d'Albert Lozeau et de Lucien Rainier comptent assurément parmi les plus gracieux et les mieux ouvrés.

1. Sous le Signe des Muses, page 222.

RONDEL SUR LA NEIGE

La neige fine, fine tombe
Du ciel hier profond et bleu,
Et dans la rue enflée un peu
La neige par endroit surplombe

La neige fine tombe. Il pleut
Comme un fin duvet de colombe.
La neige fine, fine, tombe
Du ciel hier profond et bleu.

Le teint du mendiant se plombe;
Il gèle. Ah! qu'on fasse du feu
Et qu'on héberge au nom de Dieu
Le pauvre, de peur qu'il succombe!
La neige fine, fine, tombe....
Albert Lozeau (L'Ame solitaire)

RONDEL

Le canot frêle fuit....
Sur l'eau que rien ne ride
l'aviron prend rapide,
un léger point d'appui.

Oblique au ciel limpide,
le clair de lune luit,
Le canot frêle fuit
sur l'eau que rien ne ride

Il roule autour de lui,
dans le miroir liquide,
des vagues d'or fluide...
Et, dans la nuit, sans bruit.

le canot frêle fuit!...
Lucien Rainier (Avec ma Vie)

Et ce pantoum de Mlle Marie Ratté est fort bien tourné.
"Voilà un exercice réussi de main de maître, nous dit
Alfred Desrochers. Dans les poèmes à forme fixe écrits

au Canada, je n'en connais guère où il y a moins de paille."¹

PRESAGES

Plus de nids à bâtir, les roses sont flétries,
Déjà les foins jaunis parlent des épis mûrs,
Et moins de papillons argentent les prairies.
Quand mes jeunes rosiers grimperont-ils aux murs?

Déjà les foins jaunis parlent des épis mûrs;
Le jour voit s'alentir sa course triomphante,
Quand mes jeunes rosiers grimperont-ils aux murs?
Bientôt viendra la pluie et sa chanson traînante.

Le jour voit s'alentir sa course triomphante,
La cloche des troupeaux tinte longtemps, le soir;
Bientôt viendra la pluie et sa chanson traînante,
Bientôt l'homme des champs rentrera pour s'asseoir.

La cloche des troupeaux tinte longtemps, le soir,
O présage d'ennui, de deuil et de tristesse!
Bientôt l'homme des champs rentrera pour s'asseoir
Et les bois dépouillés gémiront de détresse.

Déjà les foins jaunis parlent des épis mûrs,
Quand mes jeunes rosiers grimperont-ils aux murs?
(Au Temps des Violettes, page 88)

Les strophes et les vers impairs apportent leur quote-part de variété. Nous les devons surtout à notre trio d'artistes: Paul Morin, René Chopin, Guy Delahaye. Fervents disciples des Parnassiens et des Symbolistes, ils ont joué à des jeux compliqués encore inconnus au Canada. Triptyques et vers de neuf syllabes, quintils et entrelacs ne

1. Paragraphes, Montréal, 1931, page 119.

les ont guère embarrassés et ils en ont produit des arrangements appropriés. Le nombre trois remplit un rôle important dans LES PHASES. Plusieurs pièces ont trois vers chacune établis sur trois rimes et composés parfois de trimètres. AIR DE GLAS illustre ce rythme étrange en des vers bien frappés.

Coups d'aile que donne le métal
A la prière de ceux qui pleurent,
Les bourdons frappent d'un air brutal

Les airs se brisant comme un cristal;
Puis, tel le souffle de ceux qui meurent,
Pures de la pureté d'antan,

Les ondulations, en montant,
Se raidissent, retombent, s'effleurent,
Et bientôt s'endorment en chantant.

C'est aussi dans ce véhicule bizarre que Paul Morin nous promène dans les villes d'Orient et d'Occident. Que nous sommes loin de Fréchette et du Lemay première manière! René Chopin a atteint un bel effet de fraîcheur et de légèreté dans son poème LES PETITES PROMENEUSES. Je ne citerai que trois de ces quintils où les vers de neuf syllabes forment une cadence bien adaptée aux pas souples et gracieux des jeunes filles.

Parmi les feuilles, dans l'avenue,
Languissantes d'ardeur ingénue,
Les Vierges pensives de quinze ans
Enlacent à leur taille menue
Des gestes souples et caressants.

- - - - -
Petites reines en le babil
De vos confidences chuchotées,
Tel un bruit de feuilles agitées,
Comme il vous grise, ce soir subtil,
Soir perfide! Ô Vierges exaltées!

- - - - -
Faites brûler, Vestales charmantes,
Aux lampes de vos coeurs innocents,
Les parfums de vos âmes aimantes
Et de tout ce printemps qui fermente
Lourd de sève, de rêve et d'encens.
(Le Coeur en Exil)

De toutes les strophes impaires, le quintil semble la plus populaire. Nelligan, Jovette Bernier, Lucien Rainier l'ont fort bien manié.. Notre vieux Nérge Beauchemin a fait usage de ce rythme avec un art très habile. Tantôt il aligne les graves alexandrins, tantôt les octosyllabes menus, tantôt les vers de six ou de sept syllabes légers comme une turelure d'oiseau. Ne trouvez-vous pas noble et gracieux ce salut à la petite Canadienne?

Salut, princesse lointaine,
Seigneuresse des vieux lys,
Haute dame souveraine
De cette claire fontaine
Qu'ombragent les bois jolis.
(Patrie Intime, page 21)

Et ce couplet de la chanson de l'Habitant AU TEMPS DES
SEMAILLES?

O cantilène des semailles
Que la voix traîne au ras du sol
En ces jours où de vol en vol
Chez nous le premier rossignol
Chante l'avril dans les broussailles..
(Patrie Intime, page 45)

Enfin ce bouquet de PREMIERE MESSE:

De fleurs fraîches écloses,
L'air est tout embaumé.
Les plus beaux mois de mai
N'ont pas accoutumé
De fleurir tant de roses.
(Patrie Intime, Page 117)

Albert Ferland, Alphonse Beaugard, ont des septains
assez bien réussis.

Quand mai hausse le ciel, qu'au sein des champs verdis,
Feuille à feuille apparaît l'image des érables,
Quand s'accroît la splendeur de nos bois innombrables,
Et que les framboisiers frangent les chemins gris,
Ton amour, Canadien, dont la main large sème,
Répond-il aux grandeurs de ce vaste poème,
Majesté de la terre, âme de ton pays?
(La Terre canadienne -- Les Horizons, p. 28)

Femme, sitôt que ton regard
Eut transpercé mon existence,
J'ai renié vingt espérances,
J'ai brisé d'un geste hagard
Mes dieux, mes amitiés anciennes,
Toutes les lois, toutes les chaînes,
Et du passé fait un brouillard.
(Déclaration, Les Alternances, p. 62)

Parmi les entrelacs les mieux réussis, ceux de Lucien

combinant les vers de sept et de trois syllabes, exhibent de jolis effets de sonorité.

Tout le long de mon pays
sont des ormes,
vieux de cent ans, fiers, hardis,
troncs énormes!
Ils luttent contre le Nord
et sa bise,
jusqu'au jour où vient la mort
qui les brise.

Tout le long de ma forêt
sont des merles.
Leur joyeux refrain paraît
tout en perles.
Ils chiffent quelques étés
et puis meurent,
quittant les bois attristés
qui demeurent...

Tout le long des tristes ans
sont des hommes
qui s'en vont au cours du temps;
nous en sommes.
Ils causent plus de pitié
que d'envie
Leur chemin fait à moitié,
c'est la vie.
(Avec ma Vie, page 147.)

C'est à dessein que j'ai cité ces trois strophes, pour en montrer les effets différents. Dans la première, les sons graves, quelquefois suivis d'une double consonne, suggèrent la force des grands arbres, et le vers final, la chute soudaine. Dans la seconde, les sons sont brefs et clairs comme un chant d'oiseau. Les sonorités pleines et plutôt

lourdes des quatre vers de la dernière sont bien appropriées aux sérieuses réflexions qu'ils contiennent. Les voyelles plus aiguës des vers finals, les rendant plus rapides, n'insinueraient-elles pas avec une légère pointe d'ironie la course si tôt parcourue de l'existence humaine?

Je m'accuserais comme d'une omission de passer sous silence le vers libre, puisque nous en sommes au chapitre des nouveautés. Au point de vue succès, faudrait-il l'ignorer? Pas davantage, nos ciseleurs musiciens semblent quelquefois aussi à l'aise dans les cadences irrégulières que dans les chaînes dorées de la strophe et de la rime. Dans POEMES DE CENDRE ET D'OR (1922), Paul Morin en fabrique plusieurs variétés, "depuis celui de Henri de Régnier jusqu'à celui de Paul Fort."¹ Permettez-moi de citer un peu au hasard. En feuilletant le recueil rapidement, ces lignes sur LE PAON BLANC m'ont plu:

Le vent avait blessé ses ailes dans les branches
et dormait dans le coeur des violettes blanches...

Et blanc comme l'âme même de la Beauté,
comme le rêve, comme la lumière exaltée

1. Louis Dantin, *Poètes de l'Amérique française*, 1ère série, Montréal, 1928, page 52.

sur une colline aurorale,
le Paon Blanc s'avança,
neige, ivoire et opale.

Lunaire rêve réalisé,
il étale
son lourd éventail irisé,
l'ouvre et le ferme,
et de fluides ombres azurées
jouent sur ses ailes,
si pâles, si frêles,
qu'on les dirait tissées de violettes mortes...

La réussite de René Chopin dans son dernier livre, DOMINANTES, (1933) a attiré l'attention au point de lui mériter l'honneur d'avoir été le premier à pratiquer avec quelque succès le vers libre au Canada.¹ (Pardonnez, M. Morin à l'un des nôtres de vous avoir oublié, il vous a pris pour un Français, peut-être. Mais il faut bien admettre que votre confrère vous a dépassé). Ce dernier montre en effet des qualités supérieures de mélodiste. "Les quatre morceaux qu'il nous offre en ce genre, nous affirme Louis Dantin, sont des merveilles de musicalité".² Il s'est penché sur la nature canadienne pour en écouter les bruits de toutes sortes et il a voulu en moduler de longs poèmes avec

-
1. Jules Léger, le Canada et son Expression littéraire, Paris, 1938, page 171.
 2. Louis Dantin, Poètes de l'Amérique française, 2ième série, Montréal, 1934, page 70.

un art très habile. PLAISIR D'ENTENDRE LES GRENOUILLES
DANS LA CAMPAGNE est une merveille de rythme et d'harmo-
nie imitative. C'est pour le lecteur un vrai délice de
reprendre après le poète ces notes si bien trouvées et
d'en écouter la récitation.

Sur la grève un brouillard flotte,
L'eau clapite
Et soulève les copeaux frais,
Les baguettes du saule et les champs de quenouilles,
J'écoute au loin dans la campagne les grenouilles
Parmi les joncs, dans les marais.

- - - - -

Venues
On ne sait d'où
Et de partout,
Les plus menues,
Frêles comme des bourgeons verts,
Et les aînées
D'autres années
Que gelèrent de lents hivers.

Celles qui peuplent les prairies,
Et les ruisseaux et le limon des marigots,
Celle qui crie
Ou sonne l'on dirait d'un millier de grelots.

O soirs rafraîchissants de mai
Si purs par elles !
O ces notes basses de chanterelles,
Chutes à l'eau de lourdsécus,
Pendant qu'un trille gai,
Un trille aigu,
Perfore
La nuit opaque, la nuit sonore !

Sur quelles formes de vers nos poètes contemporains

ont-ils plus particulièrement jeté les yeux? Sont-ils classiques? parnassiens? symbolistes? romantiques? Ce serait une erreur, je crois, de classer l'un ou l'autre exclusivement dans un seul de ces groupes. A peu près tous se ressentent de ces diverses influences. Dans un même recueil certains poèmes d'un parnassisme très pur siègent à côté d'autres à la résonance fortement symboliste, ou voisinent des pages dans lesquelles les alexandrins désarticulés et les hémistiches solidement classiques s'entremêlent en d'harmonieuses combinaisons.

Charles Ab der Halden a dit de Nelligan: "Il pense et il sent comme un symboliste et il écrit presque toujours comme un parnassien".¹ Louis Dantin a montré cette originalité composite dans l'oeuvre du même poète, dans celle de Paul Morin, effet chez le premier de "l'artiste instinctif",² chez l'autre "du virtuose aux habilités multiples".³ Au lieu de poètes, il serait plus juste de parler de vers classiques, de vers romantiques, de vers parnassiens, de vers symbolistes. Un grand nombre de pièces résultent de la fusion de deux ou trois teintes. Gonzalve Desaulniers,

1. Etudes de Littérature Canadienne-Française, Page 366.
2. Nelligan et son Oeuvre, préface, page 24.
3. Poètes de l'Amérique française, 1ère Série, page 63.

"un classique d'arrière saison",¹ mêle habilement les trimètres romantiques aux vieux alexandrins à césure fixe et sème ici et là des contre-rejets très heureux (LES VOIX DU GOLFE). Il termine par une belle série de parnassiens authentiques SOIR GASPESIEN et le ROC PERCE.

Il semble qu'une main invisible dénoue
Une écharpe gemmée et qu'un dieu la secoue
Pour laisser choir, du haut des cieux épanouis,
Dans la mer de saphir un énorme rubis.
(Soir Gaspésien)

Et les grands goélands, ces lourds pigeons de mer,
Se repliant autour, dans leur vol fantastique,
Lui font un anneau blanc de leurs ailes étiques.
(Le Roc Percé)

Mlle Jovette-Alice Bernier qui s'apparente aux symbolistes par des vers au contour flou et aux sonorités musicales, se plaît aussi souvent dans l'alexandrin monotone qu'elle essaye quelquefois de varier par le trimètre (TOUT N'EST PAS DIT). Les sonnets de Alfred Desrochers ont une allure franchement parnassienne: rimes riches ou choisies en vue d'effet spécial de réalité, combinaisons particulières de certains sons dans un vers (L'EMBACLE); ses plus longs poèmes ont un vêtement romantique: longue

1. Séraphin Marion, Sur les Pas de nos Littérateurs.

série d'alexandrins très souvent brisée par des trimètres.
"L'originalité de Charles Gill, a-t-on dit, aura été d'enfermer une pensée romantique dans un vers parnassien".¹
L'exaltation de Robert Choquette ne s'amointrit nullement dans des passages d'un relief très précis. La description de la ville de New-York, (METROPOLITAN MUSEUM) pièce qui ne déparerait aucune anthologie même française, se déroule avec force détails nets, exacts, dans un mouvement puissant de romantique aux heures de ses plus belles envolées.

La ville était en moi comme j'étais en elle !
Essor de blocs ! Elans d'étages ! Tourbillon
De murailles qui font chavirer la prunelle !
Murs crevés d'yeux, poreux comme un gâteau de miel

Où grouille l'homme abeille au labeur sans relâche !
Car sous l'ascension des vitres, jusqu'au ciel,
Je devinais aussi la fièvre sur la tâche,

Les pas entrelacés, les doigts industriels,
Et les lampes, et l'eau qui coule, promenée
En arabesque, et dans les fils mystérieux
Le mot rapide et bref volant aux destinées !

Je marchais, je ne savais rien
Hors que vivre est une oeuvre ardente.
Et les tramways aériens,
Déchirant la ville stridente,

Enroulaient leurs anneaux aux balcons des maisons !
Des trains crevaient la gare à manteau de fumée,
Des trains happaient les rails qui vont aux horizons,
Cependant que sous terre, en leurs courses rythmées

1. Jules Léger, Le Canada français et son Expression littéraire, page 160.

D'autres allaient et revenaient incessamment,
Navettes déroulant le long fil du voyage!
Une géométrie immense en mouvement
Opposait dans mes yeux de fulgurants sillages;

Et de partout - malgré l'angle oblique, malgré
La masse qui retient, la courbe qui paresse -
Toujours, jusqu'à pâler dans les derniers degrés,
La ligne allait au ciel comme un Titan se dresse.

Rejet, inversion, double césure fixe ou mobile dans l'alexandrin, richesse, élément de surprise dans la rime, harmonie imitative, rythme varié, voilà autant de procédés indicateurs d'un art qui se parfait. Acclimatés dans la poésie canadienne du vingtième siècle, ils ont largement concouru à accroître sa valeur artistique et sa beauté. Une collection de nos beaux vers classiques, romantiques, parnassiens, symbolistes compléterait assurément de la meilleure façon possible ces considérations sommaires sur la métrique de nos poètes. Le cadre restreint de cette étude me permet d'en donner seulement quelques spécimens.

VERS CLASSIQUES:

Tu verras resplendir son front comme une aurore,
Son esprit rayonner au jour qui vient d'éclorre;
Et tu verras ses bras, guéris du mal charnel,
Se refermer sur toi dans un geste éternel.
(Blanche Lamontagne, La Vieille Maison,
L'Espérance, page 207.)

Si blancs sont les bateaux qu'on y voit louvoyer,
Si large est l'horizon dans la brise légère
Que notre âme à son tour éprise de lumière,
Pour des cieux inconnus voudrait appareiller.

(Blanche Lamontagne, Ma Gaspésie, p. 8)

Dieu des peuples heureux, Dieu des peuples en larmes,
Dieu de tous nos amis, Dieu de tous nos parents,
Au nom des plus petits comme au nom des plus grands,
Notre Père, écoutez le cri de nos alarmes.

(Nérée Beauchemin, Patrie Intime,
La Prière Ancestrale, page 38)

C'est que tous les climats, c'est que toutes les zones,
Ont doté mon pays pour m'offrir, tour à tour,
Des avrils de tendresse et des juilletes d'amour.

(Alfred Desrêchers, A l'Ombre de l'Orford,
Prière au bon Dieu des gens frustes de chez nous)

Le Couchant, qui descend, tel un glorieux roi,
s'attarde à contempler l'opulence des gerbes.
On a, depuis le jour, fauché les nobles herbes:
ta gloire, ô paysan, ta richesse et ta foi!

(Lucien Rainier, Avec ma Vie,
Moisson d'Orge, page 105)

VERS ROMANTIQUES:

Etoiles! Tourbillon de poussière sublime
Qu'un vent mystique emporte au fond du ciel désert,
A vouloir vous compter, notre calcul se perd
Dans le vertigineux mystère de l'abîme.

(Charles Gill, Le Cap Eternité,
Stances aux Etoiles, page 87)

Oh! qui pourra jamais en traits ineffaçables
Sur la plage mouvante et fragile des sables
Fixer les rimes d'or du poème éternel
Que dit le vent, qu'écrit la mer, que fait le ciel!

(Gonzalve Desaulniers, Les Bois qui chantent
Les Voix du Golfe, p. 141)

Pour remuer avec les paumes de mes mains
Les nuages du nord aux vagues écumeuses,
Je laisserai la plaine et ses huttes dormeuses
Où le trèfle dolent finit près des chemins,
Comme une mer qui vient mourir au bord des plages.
J'irai sur la montagne où l'aube aime à s'asseoir.
Je monterai toujours, pensif comme le soir,
Oubliant peu à peu la rumeur des villages
Et les pactes menteurs qu'entre eux font les vivants
Jusqu'à ce que mon coeur soit seul avec les vents.

(Robert Choquette,
A travers les Vents, Prologue)

Tu dors. Mais le jour monte et c'est un branle-bas
Au fond des nids, au fond des fleurs, au fond des
herbes.

(Ibid, Chant d'Amour, p. 84)

La maison que j'habite est près d'un lac. Les eaux
Mirent les papillons, les lis et les roseaux.

Je frémis
D'entendre par moment dans les bois rendormis
Où rien ne vole, où rien ne bouge, où rien ne rôde,
Le hurlement des grands carnassiers en maraude.

Et ses rayons, traînant sur leur face, me font
un pont doré qui me relie au ciel profond.

(Gonzalve Desaulniers, Les Bois qui chantent,
Lettre de la Montagne, p. 25).

VERS PARNASSIENS:

L'EMBACLE

En vain, depuis deux jours, le courant, comme un soc,
s'aheurte au terne amas de glace mi-fondue;
La gorge accore et courbe, en dépit de la crue
A retenu l'embâcle entre ses murs de roc.

Maintenant, il faut désagréger le bloc,
Car la "drave" en amont s'en vient rapide et drue,
Et mainte bûche, sur les bords, sera perdue,
Avant que le barrage ait cédé sous le choc.

A l'aide des leviers à pique et de la hache,
On pratique une abée où le flot gicle et crache,
Avec un fracas sourd noyé dans les remous;

Et l'éclat du soleil que la brume réfracte,
Surgie au tourbillon de l'eau sur les cailloux,
Double d'un arc-en-ciel l'arc de la cataracte.

(Alfred Desrochers, A l'Ombre de l'Orford, p.79)

OCTOBRE

La fougère a rougi ses touffes amarantes
Au bord de la forêt où stagne une torpeur,
La lumière du jour tombe décolorante.

- - - - -
La lambrusque sanglante est riche de globules
Sur le côteau désert qu'interrompt la forêt,
Et l'automne s'esquive au seuil du crépuscule,

Tandis qu'avec effort, au milieu des guérets,
Un soleil d'un blanc mat, monstreuse araignée
De lumière, bougeotte et s'emprisonne aux rêts

De sa toile d'argent que la brume a baignée.
(René Chopin. Le Coeur en Exil, p. 31)

FLEURS DE GEL

Peintre léger, fugace,
Le givre aux caprices d'argent,
Si tôt pour qu'il s'efface,
Grave un dessin toujours changeant.

Urnes liliacées,
Fins éventails, étuis lustrés
La vitre bien glacée
Obéit à ses doigts nacrés.

Une claire fougère
Ciselant sur le vif cristal
Sa forme passagère
Brille d'un éclat de métal.
(Ibid, p. 39)

L'acier des larges faux aux clairs reflets d'émail
(Lucien Rainier, Avec ma Vie,
Moisson d'Orge, p. 105)

VERS SYMBOLISTES:

Ah! comme la neige a neigé!
Ma vitre est un jardin de givre.
Ah! comme la neige a neigé!
Qu'est-ce que le spasme de vivre
A la douleur que j'ai que j'ai!

Tous les étangs gisent gelés,
Mon âme est noire: Où vis-je, où vais-je?
Tous ses espoirs gisent gelés:
Je suis la nouvelle Norvège
D'où les blonds ciels s'en sont allés.
(Emile Nelligan, Soir d'Hiver, p.44)

Le chant du vent, le noir du soir, la peur de l'heure
Etreignent dans le deuil du bonheur disparu
Mon souvenir qui songe et mon regret qui pleure.
(Lucien Rainier, Avec Ma Vie,
Saisons Mystiques, p. 13)

L'heure sombre se traîne alanguissante et lente
Qui s'envolait jadis en joyeux instants courts;
L'heure infiniment lasse et longue se lamente;
Le temps me verse de l'ennui depuis des jours.
(Ibid, page 13)

Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.
Elle a l'éclat parfois des subtiles verdeurs
D'un golfe où le soleil abaisse ses antennes.

Ma pensée est couleur de lunes d'or lointaines.
(Nelligan et son Oeuvre, page 3)

LA DANSEUSE

Mon âme est une belle folle
Qu'enthousiasme tout rayon;
La danseuse de farandoles
Que l'on contente d'une obole
Ou d'une amoureuse chanson.

La petite âme vagabonde
A qui la vie a tant fait de mal
Veut se distraire par le monde,
Vous cachant sa peine profonde
Qu'habille sa robe de bal.

Elle rit, danse et se ballade,
Mais lorsque tout dort dans la nuit,
Triste comme une enfant malade,
Elle songe à sa gaieté fade
Et pleure son incurable ennui.

(Jovette-Alice Bernier,
Tout n'est pas dit, p.119)

Les vers que l'on vient de lire, ou mieux encore les pièces dont ils sont extraits, nous permettent de constater de précieuses acquisitions: souplesse du vocabulaire poétique, adaptation du rythme aux pensées et aux choses, choix des mots, combinaisons musicales de voyelles et de consonnes. Ce sont autant d'articles du

code de l'art auxquels nos poètes contemporains ont porté une sérieuse attention. C'est le cas de répéter ici l'affirmation satisfaite d'un de nos bons critiques: "Décidément la poésie canadienne n'est plus dans ses langages, puisqu'elle compte actuellement une demi-douzaine de poètes authentiques que ne rebutent pas des questions de métier."¹

★ ★ ★

Je voudrais aussi faire justice à un autre effort qui se rattache par plus d'un lien à la profession de l'artiste littéraire: le renouvellement de l'image. A notre époque moderne, la langue abstraite nous paraît sèche et fade. Les idées claires ne sont plus suffisantes; il faut les soumettre à une autre lumière, je dirais plus humaine et plus frappante. C'est de la double clarté de l'esprit et de l'imagination que jaillit l'éclair illuminant la pensée. Aussi dès qu'un écrivain prend conscience de ses capacités, dès qu'il pense à

1. En Feuilletant nos Ecrivains, page 185.

communiquer ses idées dans une forme personnelle, il songe à créer une imagerie aussi neuve que possible pour y projeter son jet lumineux et ajouter son brin de toilette. L'image est non seulement un décor, une parure, elle devient comme la physionomie de l'idée, fait corps avec elle; à travers son enveloppe, celle-ci se révèle comme l'intérieur de l'âme sur un visage. Chaque auteur façonne les siennes à l'aide des objets qui l'entourent, par les ressources que lui fournit la connaissance plus ou moins approfondie des êtres, par le contact avec tout ce qui vient de l'étranger au moyen du livre et de la gravure. Le pays canadien, l'influence française ont en grande partie contribué à mouler les nôtres. Trop longtemps nous nous sommes servis de modèles tout faits. Les écrivains contemporains ont tenté de fabriquer avec l'argile d'une langue bien française (quelquefois avec des mots canadiens) et des sensations qui leur sont propres, des images qu'ils peuvent revendiquer comme leur bien. Leurs créations méritent bien la peine d'une petite recherche à travers la poésie et la prose canadiennes qu'elles ont animées et embellies.

Charles Ab der Halden termine les ETUDES DE LITTE-

RATURE CANADIENNE FRANCAISE par une formule qui entame
bellement la question: "On peut se demander si jamais
un poète canadien avait, avant Nelligan, créé une image".
Il loue l'enfant de génie pour "des vers d'un seul jet,
d'une beauté pure et des images souvent neuves." Je
prends la liberté de reproduire ici une couple de celles
qu'il a citées:

Devant l'oeil pierreux des funèbres statues
Nous nous serrions hagards, ma douleur morne et moi.

et la suivante, caractérisant d'une façon si poétique
la voix des cloches:

Tous ces oiseaux de bronze envolés des chapelles

Louis Dantin, avant lui, avait reconnu ce don: "le poète,
en frais d'images, a des ingéniosités de bon aloi et
des trouvailles de génie... Mieux que tout le reste,
cette faculté d'imaginer en neuf consacre le talent poé-
tique de Nelligan, le place hors de pair dans notre
pléiade naissante".¹ Les citations remplissent deux
longues pages. J'en ai choisi quatre, une à la manière
de Hugo, une autre au ton indécis des symbolistes, une
troisième marquée du trait parnassien, une dernière

1. Emile Nelligan et son Oeuvre, préface.

étonnante d'originalité.

Et parfois tout ravis dans nos palais de foin
Nous déjeunions d'aurore et nous soupions d'étoiles.

Le soir sème l'Amour, et les Rogations
S'agenouillent avec le Songe.

Ils défilent, au chant étouffé des sandales,
Le chef bas, égrenant de massifs chapelets.

Casqués de leurs shakos de riz,
Vieux de la vieille au mousquet noir,
Les hauts toits, dans l'hivernal soir,
Montent la consigne à Paris.

Plusieurs autres fils des Muses se sont exercés
après lui à de semblables trouvailles et ont souvent
bien réussi. Albert Lozeau en a de très jolies sur
la neige.

Je te salue, ô Reine immaculée et fine!
Souveraine que vêt un long manteau d'hermine!

Tu t'es vue à ma vitre, et ma vitre en hommage,
A retenu captif ton radieux visage!

O Reine de blancheur, si fragile et si douce,
Le sol noir, sous tes pas, fleurit de blanche mousse!

Le vent porte ta traîne et balance tes voiles.
La nuit pose à ton front sa couronne d'étoiles!
(Le Miroir des Jours, page 97)

Sous le doux poudroie~~ment~~ l'arbre à peine remue
De peur de laisser choir la fourrure menue
Dont ses bras arrondis retiennent la pâleur.
(Déluge blanc, les Images du Pays, p. 275)

Gonzalve Desaulniers prodigue les images dans LES BOIS
QUI CHANTENT. Parmi les plus usées qu'il sait rajeunir,
il jette quelques nouveautés:

Ou que l'hiver croulant en lourdes avalanches,
Scalpât les pins au fond des gorges.
(Le Pardon des Bois, page 108).

Mouettes qui semblez des petites croix blanches,
Qui palpitez au bout des vagues.
(Mouettes de France, page 72)

Alphonse Beauregard en a trouvé de superbes:

Au-dessus, au-dessous, la ville étend des rets
Où, comme autant d'oiseaux, se prennent nos pensées.
(Les Forces, La Ville, page 82)

Le rire des fruits mûrs, le songe des semences
Et l'aspiration profonde de la nuit
qui prépare le jour de travail et de bruit.
(Les Alternances, Alternances 1, p. 16)

Blanche Lamontagne-Beauregard en a inventé de si savou-
reuses qu'un de nos artistes¹ s'est proposé de les lui
envier pour le reste de ses jours.

1. Le Révérend Père M. A. Lamarche, O.P. Ebauches Critiques

Laboureurs de la mer, labourez vos tombeaux.
(Par nos Champs et nos Rives,
Aux Ancêtres marins, page 66)

Hiver file sa laine blanche
Avec la quenouille du vent.
(Dans la Brousse, Hiver file sa laine, p. 101)

La touche de René Chopin, cet artiste amateur de belles peintures lumineuses, n'a pas manqué d'attirer l'attention des critiques. Ils ont souligné cette invention neuve dans plusieurs de ses poèmes. L'apostrophe à la lune, la venue héroïque du printemps, les visions polaires paraissent marquées du sceau personnel et canadien.

Ohé la lune ! Encore moi qui t'importune !
Les cils brûlés et sans cheveux, ô nuque osseuse,
Tu prends du froid, la bouche ouverte à tous les temps
Depuis des mois, depuis des ans, et tu t'enrhumes,
Jusqu'au petit matin à respirer les brumes
Qui s'élèvent à flots laiteux sur les étangs.

A grandes pompes sur le fleuve défilèrent,
Neigeux ilôts
crépusculaires
et à vau-l'eau,
Fin d'un somptueux cortège.
L'on eût dit de lents cygnes en allés
Vers les brouillards du golfe et vers
La mer,
Ecroulés, morcelés,
En aiguillettes que l'eau ronge et désagrège,
Tours de ~~verres~~ crémaux, givres prestigieux,

Pans de murs, tronçons de piliers,
Le vain décombres, ô blanc royaume de l'Hiver,
De tes éphémères châteaux.

Par bandes les ours blancs seront expiatoires;
L'écume aux dents, lascifs, ils bailleront d'ennui,
Tandis qu'à l'horizon au bas des promontoires,
Brillera, globe d'or, le soleil de minuit.

Dans la préface de A TRAVERS LES VENTS, Henri d'Arles écrit: "Il y a ici de la poésie véritable qui se manifeste dans l'originalité et l'abondance des images." L'originalité ne suffit pas, sans doute, pour créer la beauté, elle n'arrive parfois qu'à la bizarrerie. Robert Choquette cependant réussit souvent à revêtir les siennes de cette double parure. Ainsi cette définition de l'homme:

Cette argile ambulante où souffre une pensée
(L'Homme, page 113)

Et la notation de la disparition des étoiles dans les lueurs de l'aube:

Un très doux vent roucoule, et les étoiles vagues
Se détachent du ciel comme une effeuillaison
(Ode au Matin, page 22)

et celle-ci qui est sûrement canadienne:

Le mal originel est-il en leur pensée
Comme des pas de loups sur les neiges du Nord?
(Ode aux Etoiles, p. 103)

Ces dernières sont-elles assez gracieuses et assez délicates?

Le coeur d'une grand'mère est un livre d'images
Plein de fresques d'argent et de tons nébuleux
Où les beaux enfants blonds penchent leurs têtes sages.
- - - - -
Son rire est triste et doux comme un songe fini.
(La Grand'Mère, page 54).

Fort exigeant serait le critique qui refuserait à Alfred Desrochers un beau don d'imager. Cela s'accorde tout naturellement avec sa puissance d'observation, pour composer en cette rude nature le fond d'un vrai poète de chez nous. Voyez dans quelle auréole, il nous montre ses ancêtres coureurs de bois:

Et je rêve d'aller comme allaient les ancêtres.
J'entends pleurer en moi les grands espaces blancs
Qu'ils parcouraient nimbés de souffles d'ouragans.
(A l'Ombre de l'Orford,
Je suis un Fils déchu, page 56)

Pour ce fils déchu qu'il s'estime lui-même, il trouve ces fameuses lignes:

Je suis comme le hêtre
Dont la sève a tari sans qu'il soit dépouillé,
Et c'est de désirs morts que je suis effeuillé.
(Ibid, page 57)

Voici de quelle façon personnelle il peint son coeur désenchanté:

Mon coeur est un aieul de quatre-vingt-dix ans
Dont sont défunts les fils et dont l'épouse est morte.
Il médite accroupi sur le seuil de sa porte
Combien l'esprit est faible et menteurs les sens.
(Offrande aux Vierges folles,
(Mon Coeur, page 125)

et les désirs charnels qui l'importunent, et dont il se
sent parfois assiégé et comme ahuri.

Lorsque les voluptés s'abattent dans mon être
Comme des passeraux piaillant dans un hêtre,
(Prière au bon Dieu des gens frustes de chez nous).

La vraie poésie ne se conçoit guère sans images,
et la prose vivante saurait difficilement s'en passer.
Depuis quelques années, notre prose se vivifie par ce
tonique merveilleux qu'est l'image. Léo-Paul Desrosiers,
le Docteur Panneton, l'abbé Félix Savard ne sont pas les
seuls qui en ont traité abondamment leurs chapîtres,
mais je crois qu'ils ont trouvé la vraie recette et en
même temps la plus canadienne: l'observation directe.
Quelques citations ajouteront une dernière preuve du re-
nouvellement de l'imagerie canadienne.

Les images que prodigue le romancier de la migration
de nos gens vers le sud se présentent très souvent sous
la forme de la simple comparaison éclairant une idée
abstraite ou un état d'âme. Le Vieil Antoine et Vincent,

amateurs passionnés de chasse et de pêche, assistent aux ébats matinaux de la gent plumée. Voici comment il peint l'intensité contenue de leur émoi sauvage: "Et tous deux, ils étaient transportés d'une allégresse intérieure qui couvait sous leur immobilité comme des braises ardentes cachées dans un gros poêle de fonte". Ailleurs, puisant à même le paysage de la région de Berthier: "La décision de Maxime Auray était irrévocable. Elle était droite et nette comme ces lignes d'arpentage, étroits et profonds canaux de lumière entre les falaises de verdure qui divisent les forêts et s'en vont directement au but sans jamais dévier ou se laisser arrêter par les montagnes, les marais ou les rivières." Les alternatives de découragement et d'espoir de Vincent sont rendues avec autant de couleur locale et d'une façon aussi saisissante: "Serait-il comme l'un de ces gros troncs de pin jetés à la dérive au printemps, sur une rivière que le vent pousse, que le courant entraîne, aujourd'hui sur cette rive, demain sur cette autre, incapable de trouver une lagune où s'échouer?" D'autres résument en un trait rapide tout un paysage, le canton de Brandon, par exemple en plein défrichement: "Des huttes plutôt que des maisons, des champs de souches entourés d'une forêt impé-

nétrable, des cédrières marécageuses, repoussantes, la figure laide et revêche de la terre avant qu'elle ait trouvé son visage humain".

On peut cueillir les images à pleine corbeille dans le livre du Dr Panneton, "toutes de saisissement et de sensations visuelles, fruit admirable de l'observation directe."¹ Voici un beau coup d'oeil sur les champs, "En avant, le même carrelage des champs venait buter sur la haie rousse des aulnes courts dont les déchirures montraient le miroitement métallique de la rivière." Un autre, sur le firmament étoilé: "Et chacun s'en retournait chez soi dans la nuit piquetée d'étoiles drues." Un troisième, rapide comme un éclair: "Ah! oui; le ruisseau et la pêche difficile parmi les broussailles où la ligne s'accroche pendant que dégringole entre les branches un éclair qui est la truite trop vive." Pour exprimer l'attachement du paysan à sa ferme et son isolement satisfait, l'auteur dira: "Sa ferme était un flot d'humanité dans l'archipel des fermes voisines. C'était là son univers restreint, cette motte de terre et son peloton de vie humaine liés l'un à l'autre par une impérieuse gravitation."

1. Les Pamphlets de Valdombre, février 1939, page 141.

Mais la recette dernier cri, il n'y a pas à hésiter, c'est l'abbé Savard qui l'a découverte, et il en a multiplié comme à plaisir les applications. "Tout cela," s'est écrié un critique,¹ "avec du butin de chez nous, du beau butin qu'on tenait caché comme dans une armoire. Des images, des comparaisons faites avec de la neige qui fond, une casserole qui s'accroche; des images faites avec du blé qu'on coupe, des grenouilles, des hérons et des couvertures de laine." En voilà une du genre à la toute première page: "Et tandis qu'autour comme une couverture qu'une femme étale sur un lit, s'allongeait la grande paix dorée du soir." Et la richesse se déploie ainsi tout le long du volume. "La pluie soudain s'abattit aussi brusquement qu'une tente qui s'écrase. Et bientôt tout le pays fut tendu d'une lourde étoffe grise; et sur l'eau couleur de zinc les gouttes semblaient piquer des clous". Les hommes viennent de mettre la pipe en poche pour un léger somme, ils pensent à leur bien-aimée: "Alors apparurent dans les spirales du songe, des figures gracieuses, soeurs aériennes, légères, versant des baumes d'amour sur les fronts que les sangles

1. J. J. Tremblay

avaient stigmatisés." Celles qu'il prend sur la Noire ivre et folle ou celles qu'il cueille en plein champ sont encore plus belles que celles dont ils orne les frustes intérieurs. "Et gaffe et gaffe encore au grand soleil qui forge les muscles et dégourdit les sèves dans la coupe sonnante où coulait le souvenir capiteux des prouesses viriles et toutes les légendes du lointain passé." "Gourmandes les belles grappes de bluets se gorgent de soleil et de sucre et ressemblent à des oeufs de merles dans le nid des feuilles glabres. Les talles se fleurissent de filles brunes et leurs yeux amadoureux brillent "comme deux bluets de velours" sous le large chapeau." Il en a de toutes simples pour expliquer les formules abstraites: "Etre libre, c'est goûter dans l'air ce qu'on goûte en mangeant le pain de son blé"; d'autres enlevantes presque jusqu'au délire: Au-dessus du beau Lucon grisé de désir de liberté, marchant dans le chemin de Mainsal, "par instants la bourrasque levait comme de grands drapeaux sonores, piqués d'étoiles;" et d'autres et d'autres encore: "Ils enfilèrent les passes sous les chapes sourdes des sapins affaissés" "tout ce peuple de sapins muets et prostrés sous leur accablement de neige", "Le jour ardaît à pic jusqu'au tréfonds des

mousses", "Là, dressé comme un arbre, il ressemblait à ces chicots de misère que le vent tourmente et fait pleurer."

* * *

Le rajeunissement de l'usage tient de près à un autre progrès important: l'emploi judicieux de l'adjectif. L'expression littéraire du XIXe siècle se fait remarquer par "l'effroyable banalité de l'adjectif". Le XXe siècle manifeste le goût fort à propos de l'épithète neuve et porteuse de signification. J'apporte ici le témoignage d'un de nos critiques les plus attentifs à la technique de nos écrivains, le Dr Séraphin Marion. Voici de quelle façon déterminée et satisfaite il remarque les efforts tentés en ce sens: "Cette constatation permet de mesurer le progrès accompli par les jeunes paysagistes canadiens d'aujourd'hui; ils ont recherché l'épithète riche, sonore, picturale, ou l'ont renouvelée en l'unissant à un substantif inattendu: la palette a remplacé l'encrier et la vie s'est substituée à un formalisme périmé".¹ Les citations apportées plus haut illustrent

1. En Feuilletant nos écrivains, Montréal, 1931, p. 21.

amplement ces données, inutile d'en ajouter de plus concluantes.

Et les canadianismes? Une étude sur les formes littéraires au Canada français manquerait de couleur locale si l'on oubliait d'inclure un petit commentaire sur nos idiomes propres. Les oeuvres du terroir naturellement s'en nourrissent et s'en décorent. Quel effet ont-ils produit dans notre littérature? Comment l'art s'en accommode-t-il? En dépit du dédain de certains puristes, il faut admettre sans hésitation qu'ils enrichissent notre langue littéraire et donnent à nos livres un caractère franchement canadien. Toute la question est de savoir s'en servir. Les oeuvres récentes ont su éviter la profusion encombrante des ouvrages de la première heure de la "nationalisation" aussi bien qu'un purisme trop exclusif. Il semble qu'on ait trouvé la dose tonifiante. Les canadianismes employés par l'abbé Savard sont loin de déparer son roman. Et pourtant, sans les avoir prodigués, il en a orné à souhait ses chapitres. Cinq pages d'écriture serrée en donnent la liste à la fin du volume. Parmi les perles canadiennes qu'il a bien fait de mettre au jour, il y en a de toute beauté autant dans les verbes que dans les substantifs. L'égal, la

talle, la bordée, la coulée, les quenouilles (des lits), le raidillon etc: mots concrets, précis, savoureux. Les expressions du cru que nous sert le Docteur Panneton dans son propre récit sont d'une belle venue. Personne ne lui en voudra d'avoir écrit avec le plus grand naturel du monde, sans les mettre en italique, des mots comme le nuage de laine, une embardée, la plaiderie, la noirceur, etc. Il est temps de faire valoir sans crainte notre bien. Ceux qui font de l'art avec le butin de chez nous méritent sûrement d'être mis à l'honneur.

★ ★ ★

Après ces trop courtes vues sur les aspirations, les bonnes dispositions, les instruments de nos ouvriers littéraires, sur quelques-uns de leurs coups habiles, reste à savoir enfin, à quoi leurs efforts ont abouti. Ont-ils produit quelque oeuvre d'art achevé? Les plus aptes se sont-ils mués, par la connaissance et l'exercice du métier, en de véritables artistes? Au point de vue facture, la critique a loué sans réserve des oeuvres telles que LE PAON D'EMAIL, PATRIE INTIME, AVEC MA VIE,

LES BOIS QUI CHANTENT, MENAUD-MAITRE DRAVEUR, A L'OMBRE DE L'ORFORD. Une belle indépendance, surtout dans PATRIE INTIME, dans le roman de l'abbé Savard et dans les poèmes du plus canadien de nos poètes, Alfred Desrochers. Chez les autres, des influences diverses qui n'étouffent pas la personnalité; dans chacune, une attention soutenue à la forme. Plus de négligence, de tissus lâches, de chevilles, d'épithètes oiseuses, d'assonnances fausses. L'expression corsée, le rythme approprié, le mot choisi pour sa justesse et sa couleur, la **suggestion** délicate, la clarté, des alliances harmonieuses, une versification savante sinon impeccable, autant de joyaux qui parent les strophes et les phrases et qui révèlent chez les écrivains l'amour du fini, l'intelligence de la formule définitive de l'abbé Brémond: "l'ineffable est dans l'expression".¹ Paul Morin, René Chopin, Nérée Beauchemin, Lucien Rainier, l'abbé Savard, Alfred Desrochers méritent sans restriction le nom d'artiste; à eux revient l'honneur d'avoir instauré l'art achevé dans les lettres canadiennes. Et si je devais couronner les plus artistes de ces artistes, c'est à Nérée Beauchemin et Lucien Rainier que j'offri-rais les lauriers. Pas de preuve plus convaincante pour

1. La poésie pure, Paris, 1926, page 23.

justifier ma préférence et montrer le regard attentif de nos poètes sur la forme, que ces deux beaux poèmes que je tiens à citer au complet: le premier, un triomphe de sculpture et de couleur; le second, la magie ensorce-
lante de la suggestion et de la musique.

CREPUSCULE RUSTIQUE

La profondeur du ciel occidental s'est teinte
D'un jaune paille mûre et feuillage rouillé,
Et, tant que la lueur claire n'est pas éteinte,
Le regard qui se lève est tout émerveillé.

Les nuances d'or clair semblent toutes nouvelles
Le champ céleste ondule et se creuse en sillons
Comme un chaume, où reluit le safran des javelles
Qu'une brise éparpille et roule en gerbillons.

Chargé des meules d'ambre où luit, par intervalle,
Le reflet des rayons amortis du soleil,
Le nuage, d'espace en espace, dévale,
Traîne, s'enfoncé, plonge à l'horizon vermeil.

Mais l'ombre, lentement, traverse la campagne
Et glisse, à vol léger, au fond des plaines d'or.
Septembre, glorieux, derrière la montagne
A roulé, pour la nuit, le char de Messidor.

(Patrie Intime)

LA MUSIQUE

Ce soir, l'illusion s'embarque sur la grève
en robe harmonieuse et merveilleux atours...
L'esquif est en partance au quai flottant du Rêve
et l'heure du départ sonne au sommet des tours!...

Ce soir, l'illusion s'embarque sur la grève;
elle fuit le château ténébreux de l'Ennui;
elle fuit le chagrin de la vie; elle fuit
le bruit sourd d'un passé qui remonte sans trêve.

En robe harmonieuse et merveilleux atours,
la voici: son petit page porte sa traîne...
La couronne du rythme est à son front de reine;
l'accord est à ses pieds comme un lé de velours.

L'esquif est en partance au quai flottant du Rêve.
Les abords sont fleuris qu'éclairent des falots.
On entend les refrains de lointains matelots.
Sur la mer, un joli clair de lune se lève...

Et l'heure du départ sonne au sommet des tours!
Qui sait vers quel naufrage elle vogue?... Qu'importe!
Là-bas, l'île argentée où la brise l'emporte
recule infiniment ses vaporeux contours...

Le Flot, le flot divin et sonore l'enchanté!
Ah! mon âme est partie avec elle!... Et, toujours,
elle accompagnera l'illusion qui chante
en robe harmonieuse et merveilleux atours!.....

(Avec ma Vie)

A côté de ces deux morceaux d'anthologie, qu'on pourrait tout aussi bien attribuer à des auteurs français, il faudrait pourtant un bijou de substance et de teinte absolument canadiennes. "Un fils déchu" de la race forte des bûcherons nous en a façonné plusieurs. Celui dans lequel il taille sa propre figure est d'un beau relief.

JE SUIS UN FILS DECHU

Je suis un fils déchu de race surhumaine,
Race de violents, de forts, de hasardeux,
Et j'ai le mal du pays neuf, que je tiens d'eux,
Quand viennent les jours gris que septembre ramène.

Tout le passé brutal de ces coureurs des bois:
Chasseurs, trappeurs, scieurs de long, flotteurs de cages,
Marchands aventuriers ou travailleurs à gages,
M'ordonne d'émigrer par en haut pour cinq mois.

Et je rêve d'aller comme allaient les ancêtres:
J'entends pleurer en moi les grands espaces blancs,
Qu'ils parcouraient, nimbés de souffles d'ouragans,
Et j'abhorre comme eux la contrainte des maîtres.

Quand s'abattait sur eux l'orage des fléaux,
Ils maudissaient le val, ils maudissaient la plaine,
Ils maudissaient les loups qui les privaient de laine:
Leurs malédictions engourdissaient leurs maux.

Mais quand le souvenir de l'épouse lointaine
Secouait brusquement les sites devant eux,
Du revers de leur manche ils s'essuyaient les yeux
Et leur bouche entonnait: "A la claire fontaine"...

Ils l'ont si bien redite aux échos des forêts,
Cette chanson naive où le rossignol chante,
Sur la plus haute branche, une chanson touchante,
Qu'elle se mêle à mes pensers les plus secrets:

Si je courbe le dos sous d'invisibles charges,
Dans l'âcre brouhaha de départs oppressants,
Et si, devant l'obstacle ou le lien, je sens
Le frisson batailleur qui crispait leurs poings larges;

Si d'eux, qui n'ont jamais connu le désespoir,
Qui sont morts en rêvant d'asservir la nature,
Je tiens ce maladif instinct de l'aventure,
Dont je suis quelquefois tout envoûté, le soir:

Par nos ans sans vigueur, je suis comme le hêtre
Dont la sève a tari sans qu'il soit dépouillé,
Et c'est de désirs morts que je suis enfeuillé,
Quand je rêve d'aller comme allait mon ancêtre;

Mais les mots indistincts que profère ma voix
Sont encore: un rosier, une source, un branchage,
Un chêne, un rossignol parmi le clair feuillage,
Et comme au temps de mon aieul, coureur des bois,

Ma joie ou ma douleur chantent le paysage.

(A l'ombre de l'Orford.)

"Le critique n'est qu'un homme qui sait lire
et apprend à lire aux autres."

Sainte-Beuve

"Mais d'abord qui aime à lire et qui aime à
faire lire."

Albert Thibaudet

R E G A R D S

S U R L E S L I V R E S

- I La critique littéraire, une création du vingtième siècle?
- II Caractère, méthodes, genres.
- III Oeuvres et auteurs.
- IV Problèmes, doctrines, mouvements littéraires étudiés.
- V Influence sur les lettres canadiennes.

Au cours de moins d'un siècle de développement normal de notre littérature, le livre canadien a fixé dans ses cadres des aperçus variés sur le passé, sur la conscience, sur les choses, sur la vie, sur les âmes; quelques visions étrangères, des créations fictives, des considérations et des études multiples--matière en somme intéressante coulée dans une forme progressant du rudimentaire au quasi parfait. En présence de cette production assez considérable et de notre piètre réputation en ce qui concerne le sens critique, il germe certaines inquiétudes au sujet de la critique littéraire au Canada. Existe-t-elle? Est-ce une fleur tardive qui n'aurait pas encore eu le temps de s'épanouir? un fruit chétif malmené par la mauvaise température? Quand à son existence, c'est

une question hors de saison en 1940, après la publication des nombreux ouvrages critiques des vingt dernières années. Mais, chose étrange, le débat sur l'existence de la littérature canadienne n'a pas encore pris fin; des critiques obstinés en noircissent avec ardeur les pages de leurs pamphlets,¹ entassent la critique en doutant de la littérature. Vraiment, nous vivons dans un monde bizarre, bientôt il nous faudra prendre la critique pour une espèce de créature miraculeuse arrivée au jour, même sans le secours d'une mère. Non, le sujet n'est pas si compliqué, il ne se mêle pas tant de prodige à notre vie littéraire. Notre littérature existe, je n'ai pas besoin de reprendre ici une thèse depuis longtemps accréditée au Canada et en France. Notre critique existe, le défilé des ouvrages et des auteurs nous la montrerait en chair et en os. A quelle époque est-elle apparue dans nos lettres? ne serait-elle pas une création du vingtième siècle? voilà des points moins sûrement établis où la discussion pourrait trouver son compte.

Mgr Camille Roy, dans son introduction aux ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE CANADIENNE la fait remonter jusqu'à

1. Dans son numéro de février 1939, avant d'aborder l'étude du roman du Dr Philippe Panneton, 30 ARPENTS, Valdombre pose encore la question: "Avons-nous une littérature?"

la date éloignée de 1774, où les premières traces en seraient apparues dans LA GAZETTE LITTÉRAIRE. Il la signale successivement dans les recueils publiés par Michel Bibaud, dans les journaux politiques et dans la REVUE CANADIENNE. Mais il semble qu'une observation de Crémazie vienne anéantir toute cette bonne volonté de trouver dans ces balbutiements primitifs une forme tant soit peu sérieuse de critique. "Ce qui manque chez nous, c'est la critique littéraire. Je ne sais si depuis que j'ai quitté mon pays, on a fait des progrès dans cette partie essentielle de la littérature; mais de mon temps, c'était pitoyable. Les journaux avaient tous la même formule qui consistait en une réclame d'une dizaine de lignes. Pour parler de vers on disait: "Notre poète etc". S'agissait-il de faire mousser la boutique d'un chapelier qui avait fait cadeau d'un gibus au rédacteur, on lisait: "Notre intelligent et entreprenant M^{XXX} vient d'inventer un chapeau etc". Réclames pour poésie, pour chapeaux, pour modes, etc., tout était pris dans le même tas."¹ Et plus loin dans cette lettre à l'abbé Casgrain, il ajoute: "Personne n'est mieux doué que vous pour créer

1. Lettre à l'abbé Casgrain, 1866.

au Canada la critique littéraire". Les jugements littéraires de la dernière moitié du siècle accusent un certain progrès. Les lettres du poète exilé, quelques pages de P.-J.-O. Chauveau et de M. Hector Fabre, les SILHOUETTES LITTÉRAIRES de l'abbé Casgrain et de Joseph Barrette, les PORTRAITS ET PASTELS de M. le Juge Routhier énoncent avec plus ou moins d'impartialité, d'esprit et de violence certaines remarques ou louanges sur les oeuvres et sur les auteurs. Un peu plus tard, en 1874, apparaît la première HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE publiée par Edmond Lareau. L'éloge ou le blâme occupe une place assez importante à côté des faits et gestes littéraires de nos pères. Les écrits de Benjamin Sulte,¹ de Ernest Gagnon, de Charles Ducharme,² NOS HOMMES DE LETTRES de L.-M. Darveau, les polémiques acérées d'un Chapman et d'un Fréchette s'ajoutent comme une pulpe pas très succulente au noyau des premières appréciations.

Sur la valeur de ce demi-siècle, les opinions se croisent et s'entrechoquent. M. Jules Fournier a bien l'air de considérer tout cela comme un fruit coulé, une

1. Taché (Louis) La poésie Française au Canada, préface.
2. Ris et Croquis.

nullité qu'il serait injuste et odieux de présenter sous le titre de critique littéraire.¹ M. le Chanoine Chartier ne se gêne pas pour faire remarquer l'insignifiance de la critique d'autrefois.² Mgr Camille Roy, tout en excusant son infériorité ne la traite pas à l'eau de rose. "Indisciplinée, capricieuse et mesquine, voilà donc ce que fut trop souvent parmi nous la critique littéraire. A côté de quelques pages très sensées et justes qu'elle nous a données, il y a le fatras des réclames impudentes et des discussions envenimées, où se sont excitées toutes les ambitions et toutes les jalousies littéraires.... Elle s'est souvent trop agitée dans un vide trop considérable d'idées et de doctrines; et c'est pour cela, sans doute, qu'elle a dégénéré si souvent et si vite en dithyrambes enthousiastes ou en diatribes provocantes."³ Le Dr Séraphin Marion s'en plaint en des termes à peu près semblables: "Notre critique primitive ignorait la politique du juste milieu, elle oscillait entre le dithyrambe et l'éreintement".⁴

1. Revue Canadienne, Livraison du 1er août 1906--de février 1937.

2. Pages du Combat, page 265.

3. Essais sur la Littérature canadienne, pages 8 - 9.

4. En Feuilletant nos Ecrivains, page 26.

Il serait difficile de conclure de ces témoignages, à part celui du grand journaliste, à une infériorité si grande de la critique de ce demi-siècle qu'elle ne valût guère mieux que la non-existence. Parce qu'on ne peut lui reconnaître la moindre parcelle de goût artistique ou de véritable sens critique, on ne saurait pour cela biffer d'un trait tous ces jugements primitifs et les réduire à néant. Ce sont les pierres brutes de la base, ternes, grossières, à demi enfouies dans le sol, mais sur lesquelles s'élèvent lentement les murs de l'édifice; ce sont les racines terreuses, difformes, sans éclat, d'où sort la plante frêle qui se développe de jour en jour au grand soleil. La critique littéraire n'est pas une semence, une création du vingtième siècle. A celui-ci, cependant, revient tout ce qui suit l'obscur germination: la croissance, le développement normal, l'apparence vigoureuse qu'elle offre à l'époque actuelle.

★ ★ ★

En quoi consiste ce développement? Quels sont les traits nouveaux acquis dans la période contemporaine?

autant de formes diverses du même problème. De quel oeil a-t-on regardé les livres depuis une quarantaine d'années? Non plus avec le regard du vulgaire d'autrefois. Les auteurs critiques, conscients de leur tâche difficile, se sont d'abord formé un organe approprié, et c'est avec l'oeil éclairé du savant, la vision exercée de l'artiste qu'ils ont fixé les ouvrages. Les aperçus superficiels, les sautes d'humeur et de politique, de sympathie et d'antipathie, ont été remplacées par la connaissance et l'application des principes relatifs à chaque genre littéraire. L'inexpérience et la gaucherie se sont peu à peu changées en facilité et en élégance; les nuages d'encens et les coups de massue ont disparu devant des mesures plus modérées dans la distribution des mérites ou des reproches. Une étude comparée des PORTRAITS ET PASTELS par Jean Piquefort, ou des SILHOUETTES LITTERAIRES de Placide Lépine dans les GUEPES CANADIENNES, et des commentaires de Mgr Camille Roy et du Chanoine Emile Chartier, par exemple, illustrerait à merveille toutes ces transformations. On y verrait de forts contrastes d'érudition et d'ignorance, d'art et d'inhabilité, d'ordre et de confusion de profondeur et d'insignifiance. Le cadre de ce chapitre ne me permet que de la suggérer et d'en anticiper quelques ré-

sultats intéressants. A ces deux prêtres revient d'honneur d'avoir créé au Canada la critique scientifique.

Avec la venue d'esprits plus inquiets d'originalité, cette attitude réglée des premières décades s'est modifiée sensiblement. Tout en gardant son premier caractère d'ordre et d'érudition, elle a accentué la note personnelle et la psychologie. Suivant de moins près les modèles français, les censeurs plus modernes regardent les livres sous un angle tel qu'ils puissent mettre en relief non seulement le mérite intrinsèque de l'oeuvre, mais la tournure d'esprit de l'écrivain. Louis Dantin, "le grand maître de nos stylistes et de nos esthéticiens,"¹ faisant la revue des progrès accomplis depuis un siècle (1829-1929) a donné, je crois, la meilleure esquisse de sa physionomie actuelle: "La critique n'avait autrefois que deux tons alternants, la louange à outrance et la diatribe sans merci;-- elle cherche maintenant la note juste dans le discernement et la mesure. Elle s'attachait surtout à l'écorce verbale des oeuvres, à leur conformité à certains étalons admis ou à des règles inflexibles;--elle questionne à présent leur but, leur sens intime, elle les juge d'après leurs rapports

1. Séraphin Marion, Sur les Pas de nos littérateurs, page 9.

avec l'univers et la vie. L'art qu'elle exige dans les ouvrages n'est plus simplement affaire de correction, de symétrie, elle y veut voir l'empreinte directe de l'idée ordonnée et forte. Elle cesse d'être, en un mot, grammaticale, pédagogique, pour devenir psychologique, intime, faisant mieux ressortir en même temps que la personnalité de l'écrivain, celle du critique lui-même."¹

Les méthodes employées varient avec le tempérament et la formation des auteurs. On pourrait ramener à trois les diverses façons de procéder dans l'étude des ouvrages. Il y aurait d'abord la méthode que j'appellerais académique, la voie régulière qui consiste à analyser le fond et la forme en dégageant au passage les qualités et les faiblesses, les impressions et le charme, faisant ressortir la note caractéristique de l'auteur, la valeur d'ensemble de son talent et de son oeuvre. C'est la manière la plus commune et la plus efficace. Elle se nuance avec les individus, chacun insistant sur les points favoris: impression générale, idées, composition, langue, style, technique, figure particulière de l'écrivain. Un grand nombre d'études, surtout celles qui n'embrassent qu'une

1. Gloses Critiques, 1ère Série, page 160.

oeuvre, relèvent de cette méthode.

Une autre se discerne dans les livres. Je l'appellerais celle du moule et de l'étiquette: on étudie un auteur à fond, on le case dans le moule qui lui convient et on y appose l'étiquette significative; on analyse l'oeuvre en fonction de cette empreinte. C'est la tournure préférée du Révérend Père Carmel Brouillard, O.F.M. Voici quelques-unes des étiquettes directives: Nérée Beauchemin, Catholique et Canadien; Jovette-Alice Bernier, Le Bolchévisme de la Conscience; Lucien Rainier, Vingt fois sur le métier...etc. Le Dr Séraphin Marion en fait usage une seule fois, mais fort habilement dans son premier recueil: Alfred Desrochers, Réaliste et Poète.

La troisième méthode appartient surtout aux gens qui ont l'oeil rapide et juste, mais peu de loisirs à disposer en faveur de la chose littéraire. C'est ce que je désignerais la méthode du résumé. Les journalistes s'en servent avec avantage. Mgr Olivier Maurault lui a fait sûrement honneur dans ses BRIEVETES: trente-six études dans l'espace restreint de cent soixante pages.

Dans lequel des deux grands genres, critique dogmatique, critique impressionniste, se classent nos censeurs? Le Révérend Père Lamarche donne quelques lumières sur

cette question. "A part les lois générales qu'il ne saurait être question d'abroger ni même de discuter en ce pays, la seule formule dogmatique proposée jusqu'ici l'a été par Mgr Camille Roy, mais sans accompagnement de foudre et avec une rare largeur d'esprit: "C'est d'après les conditions et toutes les circonstances de notre vie nationale qu'il faut essayer de fixer ici le goût littéraire et c'est cela que doit viser particulièrement la critique"...¹ Plus loin il ajoute: "Il n'y a pas jusqu'à l'impressionnisme critique, pourvu qu'on y ajoute une part de raisonnement et de calcul, qui ne puisse à son tour inspirer nos censeurs canadiens".² En 1926, à l'époque de cette enquête sur la critique, il semble bien que l'on était encore à la croisée des chemins. Quelle route nos auteurs ont-ils choisie depuis une quinzaine d'années? Ni le dogmatisme étroit, ni l'impressionnisme aux courbes multiples, plutôt un sentier intermédiaire ne s'éloignant guère de l'une ou de l'autre, quelques-uns touchant d'assez près les règles établies, d'autres tenant compte à la fois des principes et des impressions, recherchant ce

1. Ebauches critiques, Montréal, 1930, page 22.

2. Ibid, page 25.

que le Révérend Père Lamarche suggère comme une espèce d'impressionnisme raisonné, "d'admiration méthodique". PARAGRAPHES de Alfred Desrochers est la seule tentative de critique purement impressionniste. Les plus personnels, comme Louis Dantin, le Dr Séraphin Marion, le Révérend Père Lamarche, s'efforcent de faire leur la conception d'interdépendance des deux genres exprimée par M. René Gillouin dans une formule riche de sens: "Un critique un peu complet doit être à la fois dogmatique, parce qu'il n'y a pas de personnalité qui compte sans une doctrine explicite ou implicite; impressionniste parce qu'il n'y a aucune possibilité d'appliquer une doctrine sans recevoir des oeuvres des impressions directes, vraies et nettes; indépendant parce que s'il dépendait d'autre chose que de la vérité ou de ce qu'il croit tel ce ne serait pas un critique, mais un mercenaire; artiste enfin, ou à tout le moins capable de contempler d'un oeil pur et de recréer en soi l'oeuvre qu'il est incapable de créer".¹

M. Harry Bernard les a déjà rangés en deux catégories sous une autre appellation: "celle des classiques et

1. Cité par le Révérend Père Lamarche dans Ebauches Critiques, page 21.

et celle des modernes."..... "Dans la première pour ne citer que deux noms, nous placerions Mgr Camille Roy qui fut le créateur de la critique scientifique chez nous et Chanoine Camille Chartier, tempérament curieux du détail, érudit plutôt qu'analyste profond. Dans la seconde plus nombreuse, des journalistes comme Jules Fournier et Olivier Asselin, l'esthète Henri d'Arles, le Révérend Père M.-A. Lamarche, dominicain, aussi habile à l'analyse littéraire qu'à l'enseignement philosophique, l'abbé Olivier Maurault..... Louis Dantin, Jean-Charles Harvey, Maurice Hébert, et parmi la jeune génération, Ernest Schenck, Jean Chauvin, Ferdinand Bélanger, Léo-Paul Desrosiers, Hermas Bastien.... Ce qui distingue nos deux écoles critiques, c'est la dissemblance de leurs critères. Où l'une juge surtout l'oeuvre en fonction des modèles-types du classicisme grec, latin ou français, voire anglais ou allemand, l'autre l'envisage dans ses rapports avec la vie, l'individu, la nature."¹

★ ★ ★

Décidément, si le sens critique se développe lentement

1. Essais critiques, page 115.

au Canada, du moins depuis le début du siècle il s'exerce. Une sorte de catalogue chronologique des oeuvres va nous permettre de mesurer l'activité de nos efforts, l'allure avec laquelle nous avons marché dans ce domaine. Le premier, Mgr Camille Roy emboîte le pas et n'a guère ralenti l'élan jusqu'en ces dernières années. Il a surveillé de près la production courante et a jeté des éclaircies lumineuses sur le passé. Ses émules, d'abord peu nombreux, forment aujourd'hui le groupe le plus en vue de nos écrivains.

Dès 1902, des articles importants sont publiés d'abord dans la Nouvelle France et dans le Bulletin de la Société du Parler Français, préparés par les éveilleurs de l'époque, Mgr Camille Roy et Adjutor Rivard. En 1903, Louis Dantin, dans une préface remarquable de sens critique, et d'art raffiné, lance au public l'oeuvre de Nelligan. Les études se continuent dans les revues et dans les journaux. En 1907, paraît le premier volume, ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE CANADIENNE, de Mgr Camille Roy, exclusivement consacré à l'appréciation des ouvrages canadiens. Deux ans plus tard, NOS ORIGINES LITTÉRAIRES apportent de précieux renseignements sur les débuts précaires de nos lettres. Vers le même temps deux autres apôtres de

la chose littéraire, le Chanoine Emile Chartier et l'Abbé Henri Beaudé (Henri d'Arles) s'efforcent par la conférence et l'article de revue à activer son avancement dans notre jeune pays. En 1910 et 1911, leurs travaux sont livrés au grand public sous le titre de ESSAIS ET CONFÉRENCES et de PAGES DE COMBAT. Pendant une quinzaine d'années ces trois prêtres formés dans les universités européennes se partagent la tâche de juger les oeuvres, d'encourager les auteurs, de suggérer la direction du mouvement littéraire. A peu près chaque année, excepté pendant les heures troublées de la grande guerre, un volume de critique voit le jour. 1913, EAUX FORTES ET TAILLES DOUCES (Henri d'Arles); 1914, NOUVEAUX ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE CANADIENNE (L'abbé Camille Roy); 1921, NOS HISTORIENS (Henri d'Arles); 1923, ERABLES EN FLEURS (l'abbé Camille Roy); 1924, A L'OMBRE DES ERABLES (l'abbé Camille Roy); 1925, LOUIS FRECHETTE (Henri d'Arles); 1926, ESTAMPES (Ibid); 1927, MISCELLANÉES (Ibid). Il convient de mentionner aussi les pages sensées de Fernand Rinfret sur CREMAZIE et FRECHETTE (1916), une bonne étude de Louvigny de Montigny sur ANTOINE GERIN LAJOIE (1925), les brillants articles de Jules Fournier et de Olivar Asselin dans les journaux de l'époque, les PAGES DE CRITIQUE de

Jean Charles Harvey (1926).

Pendant les dix dernières années, le rythme de la production critique s'accélère sensiblement. Les livres mieux faits attirent davantage les regards des censeurs, qui eux-mêmes mieux pourvus de connaissances, de sens artistique et de bon goût, appliquent ces dons à louer les réussites et les efforts, à stimuler les auteurs et à enrichir notre littérature. Une équipe de jeunes se joint à la pléiade de plus anciens dans la rude tâche de l'émission des jugements littéraires. L'année 1928 enregistre trois publications critiques d'inégale valeur: POETES DE L'AMERIQUE FRANCAISE de Louis Dantin, ETUDES ET CROQUIS de Mgr Camille Roy, BRIEVETES de Mgr Olivier Maurault. L'année 1929 est aussi féconde. Quatre noms nouveaux s'illustrent: Marcel Dugas par ses APERCUS SUR LA LITTERATURE CANADIENNE, M. Maurice Hébert en passant DE LIVRES EN LIVRES, Harry Bernard en livrant des ESSAIS CRITIQUES d'une belle tenue littéraire, l'abbé Georges Robitaille par SES ETUDES SUR GARNEAU. L'année 1930 dote nos lettres d'une histoire méthodique de la littérature canadienne écrite par son apôtre le plus zélé, Mgr Camille Roy, et d'EBAUCHES CRITIQUES dont la perfection est tout à l'honneur de l'auteur, le Révérend Père M.-A. Lamarche, O.P.

La quatrième décade s'ouvre par la publication de cinq ouvrages et l'apparition de trois nouveaux juges; REGARDS SUR LES LETTRES de Mgr Camille Roy, GLOSES CRITIQUES de Louis Dantin, voilà pour les anciens; le Dr Séraphin Marion entre en fonction avec l'intention de nous intéresser et de nous instruire EN FEUILLETANT NOS ECRIVAINS, M. Alfred Desrochers en nous offrant ses PARAGRAPHES. M. Albert Pelletier se permet de lancer les flèches de son CARQUOIS. En 1932, M. Maurice Hébert nous revient, allant D'UN LIVRE A L'AUTRE; l'année suivante Louis Dantin ajoute une seconde série à l'étude des POETES DE L'AMERIQUE FRANCAISE; le Dr Séraphin Marion nous entraîne SUR LES PAS DE NOS LITTERATEURS; Albert Pelletier tente la seconde audace des EGRAPPAGES; l'abbé Dandurand fait la revue complète de LA POESIE CANADIENNE; Hermas Bastien nous donne ses TEMOIGNAGES. 1934, une sécheresse suivie d'une belle récolte en 1935: une seconde série de GLOSES CRITIQUES, des ESSAIS DE CRITIQUE CATHOLIQUE élaborés SOUS LE SIGNE DES MUSES (le Révérend Père Carmel Brouillard, O.F.M.), l'histoire de L'ECOLE LITTERAIRE DE MONTREAL par un de ses membres, Jean Charbonneau, une revue de LA PROSE CANADIENNE par l'abbé Dandurand; en 1937, "une vue d'ensemble assez détaillée" du roman canadien par le même; et, à

la toute dernière heure, le premier tome d'une étude élaborée sur l'histoire des lettres canadiennes (LES LETTRES CANADIENNES D'AUTREFOIS) par l'un des fidèles gardiens de nos archives nationales. Mentionnons encore les chroniques mensuelles de Valdombre, de Nêmo, les nombreux articles de revue dont les meilleurs sont LE CANADA FRANCAIS, LA REVUE TRIMESTRIELLE, LA REVUE DOMINICAINE, LE TRIFLUVIEN, et les jugements sensés de plusieurs bons journalistes.

Quelle part chacun s'est-il taillée dans le domaine considérablement élargi de notre critique? En général, il n'y a pas de réserve tranchée, chacun fait des incursions dans tous les genres. Mais comme les oeuvres courantes consistent surtout en recueils de poésies et en romans, on vise plutôt ces deux buts. On porte plus d'attention aux vivants qu'aux morts. A part Mgr Camille Roy, Henri d'Arles, le Dr Séraphin Marion et quelques autres qui ont aussi fait des retours sur le passé, on juge les oeuvres récentes pour y découvrir la beauté, signaler les négligences et pour y trouver des promesses d'avenir.

Une belle intention préside à l'oeuvre de notre premier maître et explique le grand nombre de ses ouvrages et l'indulgence qu'on lui reproche: celle de stimuler le

plus d'efforts possible et de ne jamais décourager aucune initiative louable.¹ Mgr Roy a accompli un labeur exceptionnel et nul mieux que lui n'a compris le besoin de sympathie de notre jeune littérature. Il ne lui a ménagé ni son temps, ni le meilleur de ses connaissances et de son talent d'écrivain. Il a étudié sérieusement notre histoire littéraire depuis ses origines jusqu'à 1930. Tout près de trois cents écrivains défilent dans son livre. Chacun y a sa place à part, et les notes brèves et claires sur sa vie, sa carrière littéraire, sa valeur, son influence, la bibliographie qui se rattache à son oeuvre révèlent une somme énorme de recherches, du discernement, du goût. Ses critiques plus élaborées portent surtout sur les écrivains du dix-neuvième siècle. Cependant, les auteurs et les mouvements contemporains ont eu une large part de son attention et ses plus sympathiques encouragements.

Henri d'Arles se distingue par un sens délicat de l'art et un peu de fantaisie. Ses jugements sur les historiens sont plutôt faibles. La plupart de ses livres sont des mélanges d'écrits de tous genres où les études

1. Histoire de la Littérature canadienne, page 251.

critiques comptent pour l'une des variétés.

Certains, comme Louis Dantin et le Dr Séraphin Marion, s'attachent davantage à la forme. Le premier possède une dextérité extraordinaire pour saisir les nuances, mettre en relief la note personnelle, signaler les idées et les tours nouveaux, placer chaque auteur au rang qui lui convient. Travailleur désintéressé, il a assumé la lourde tâche d'analyser le mouvement littéraire contemporain. Plus de vingt-cinq poètes et d'une trentaine de prosateurs ont passé devant ses yeux de connaisseur. Poète, artiste, il n'ignore aucune des ressources, aucun des secrets de la poésie et de l'art. Il disserte sur tous les genres avec une égale habileté: poésie intime, poésie du terroir, poésie philosophique, etc. Partout où une étincelle brille, il l'aperçoit et son oeil puissant discerne son rayonnement propre. Il campe un style comme d'autres peignent un visage. Ainsi il dira de Paul Morin au sujet de son recueil, POEMES DE CENDRE ET D'OR: "Evidemment, Paul Morin est si à l'aise dans tous les styles, qu'il néglige d'en avoir un à lui et son oeuvre possède à la fois la maîtrise et la faiblesse de ressembler à une anthologie. Cela revient à dire qu'il est trop

érudit, trop intelligent, trop fort en versification. Connaissant à fond les procédés et les trucs d'école, il s'abandonne au jeu difficile et piquant de les essayer tous."¹ Il saisit le trait dominant d'une oeuvre et le met en relief avec des mots bien trouvés et de belles images. Parlant de la poésie de René Chopin: "Son caractère dominant, c'est une certaine splendeur, c'est sa parure de lueurs et de reflets. On a, en la lisant, la sensation de marcher au soleil, de voir défiler des parades aux couleurs brillantes. Rien en elle n'est grisâtre, étouffé, clair-obscur, elle s'ébat en plein air et en plein midi, laissant jouer sur elle les chatolements et les miroitements".² Les GLOSES CRITIQUES commentent toutes sortes de sujets: roman, récits, histoire politique et littéraire, drame, critique, économie, théories. Partout on y voit le censeur qui a quelque chose de personnel à dire, qui le dit sans brûler personne à petit feu, sans assommer aucun de ses confrères, sans tirer après ses phrases. Albert Pelletier, ennemi juré des louanges excessives, le regarde comme notre premier arbitre en

1. Poètes de l'Amérique française, 1ère série, page 63.

2. Poètes de l'Amérique française, 2ième série, page 61.

littérature. Ses jugements que le temps et les hommes ont ratifiés, son style élégant lui ont acquis depuis longtemps déjà la double réputation de critique éclairé et d'écrivain de premier mérite.

Le Docteur Séraphin Marion discute avec beaucoup de goût et de compétence les questions d'harmonie, de technique et de style. Il relève une infinité de détails propres à intéresser et à instruire les futurs écrivains. Pour lui comme pour son prédécesseur, la poésie, c'est la splendeur de la pensée revêtue de musique. Les procédés verbaux et rythmiques mis en oeuvre pour obtenir ces deux effets essentiellement poétiques, voilà un sujet sur lequel il a toujours des données claires, précises, sans être pourtant tâtilloannes. Et n'aborde pas qui veut ces questions subtiles. Elles requièrent de l'oreille, de l'exercice et des connaissances de technique fort étendues. La seule étude des poèmes de Desrochers enclôt sept pages entières sur la métrique du poète. Les remarques concernant le rythme, les coupes du vers, les rimes, les sonorités de voyelles et de consonnes sont des plus intéressantes et illustrées de nombreux exemples. Il juge le style des prosateurs avec une attention presque aussi minutieuse. Les nombreuses références aux écoles

d'outre-mer témoignent d'une connaissance approfondie de la littérature française où il y trouve un champ fertile en comparaisons lumineuses et fort justes. Il a à sa disposition une langue souple, pittoresque et élégante.

M. Maurice Hébert apporte à la critique littéraire de la culture, du soin et de la conscience. Suivant les pas de son maître, il accueille avec une grande bienveillance la prose ou la poésie de nos auteurs canadiens. On lui a reproché d'avoir mis en lumière des oeuvres médiocres ou nulles.¹ Il a trouvé de bonnes excuses à cet excès d'indulgence et n'a pas promis de s'en corriger.² LES LETTRES AU CANADA FRANCAIS n'ont pas donné cependant une aussi facile hospitalité.

M. Marcel Dugas manie la critique en artiste. Sa prose déborde de lyrisme. On y sent une fièvre de liberté et d'impatience de briser les barrières de la tradition.

Chez M. Harry Bernard, percent le naturaliste avisé, l'intellectuel curieux, l'amateur de synthèse et d'idées générales. Il tient un oeil fixé sur les individus et l'autre sur les situations, et leur octroie une part à

1. Séraphin Marion, En Feuilletant nos Ecrivains, page 27.

peu près égale dans son livre. Sur les unes et sur les autres, sans prétendre à l'infailibilité, il aime à porter des jugements plutôt que d'étaler des impressions--peut-être manifeste-t-il aussi une tendance plus prononcées à découvrir les déficiences qu'à souligner les beautés.

Quant à M. Albert Pelletier, le titre de ses livres indique assez clairement son attitude. L'"égrappeur" y va de main ferme, sans tâtonnement ni délicatesse. Les flèches sortent drues et acérées du carquois; elles sont dirigées parfois contre des gens qui mériteraient plus d'égarde et de gratitude. Pour certains esprits, la vérité ne peut se montrer que sous une forme blessante; la courtoisie ne lui est pas une parure, c'est un voile qui la défigure. Les pamphlétaires s'apparentent joliment à ces natures intransigeantes; leurs coups de matraque à droite et à gauche ne valent guère mieux que la flèche ou le poinçon. Y a-t-il chez nous tant de bulles à dégonfler? La médiocrité s'est-elle jamais élevée, par le moyen de l'assommoir, à la perfection?

Le Révérend Père Carmel Brouillard, o.f.m., introduit une nuance nouvelle dans la critique. Le sous-titre de son ouvrage, "essais de critique catholique", l'annonce.

Cette tournure particulière, impliquant de fréquentes comparaisons avec le dogme, la morale, la Sainte Ecriture, la mystique, la liturgie, n'enlève pas aux études leur caractère essentiellement critique. Les pensées, les tendances, la forme font l'objet de commentaires judicieux et basés sur des connaissances littéraires, philosophiques et théologiques très étendues. L'étiquette apposée à chacun des auteurs synthétise son oeuvre et sa personnalité. La critique de ce nouvel apôtre des lettres canadiennes est à la fois souple, et énergique, pénètre les oeuvres à fond, s'exprime en un style qui a de l'allant, en une langue aisée, dotée d'une imagerie originale.

★ ★ ★

J'arrête ici la tentative de caractériser la manière de nos critiques pour passer aux problèmes qu'ils ont discutés, aux doctrines qu'ils ont exposées et aux divers mouvements qu'ils ont tracés dans l'évolution de notre littérature. La question de l'existence de la littérature canadienne a soulevé des débats acrimonieux.

Les opinions diverses se sont affrontées à plusieurs reprises. Les partisans de la droite, esprits modérés et optimistes de bonne mesure, invoquent les productions elles-mêmes, nombreuses, vivantes et de qualité suffisante, montrant en chair et en os, un être croissant et agissant. Mgr Camille Roy, Louis Dantin, le Dr Séraphin Marion et plusieurs autres ont fourni des démonstrations solides qui ont revigoré la jeune créature déjà trop portée à douter d'elle-même. Leur attitude fière et convaincue a créé une atmosphère plus favorable à l'éclosion des oeuvres, au développement des jeunes talents. La gauche se partage en deux camps: ceux qui nient aux ouvrages canadiens une forme supérieure absolument requise, pour constituer une littérature, et les adeptes d'un régionalisme exclusif, qui suppriment tous nos écrivains d'expression française et veulent n'admettre que la production d'expression purement canadienne. Les exigences outrées de Jules Fournier, d'Olivar Asselin, de Claude Bâcle ont éteint plus de flammes qu'elles n'ont purifié et fait jaillir de sources. Et l'espoir d'Albert Peltier, de Harry Bernard, de Claude-Henri Grignon dans l'unique régionalisme, néglige trop de nos plus beaux efforts pour constituer une solution plausible et nous

faire croire que la littérature canadienne est encore à l'état de simple promesse. Ces derniers ont l'air de renouveler un débat trop vieux en l'accommodant à une sauce fraîche.

Le problème de l'enseignement secondaire, considéré en relation avec la formation de nos écrivains, celui de l'encouragement à donner aux auteurs au moyen de bourses d'études, de prix spéciaux, la publication de nos livres chez nous et à l'étranger ont fait couler de l'encre de plusieurs plumes et montrent l'intérêt croissant à la cause littéraire.

Quelques doctrines visant à orienter la tournure des écrits ont eu cours de temps à autre dans notre monde lettré. Au début du siècle deux écoles opposées s'affrontaient au Canada: L'Ecole littéraire de Montréal, "ouvertement française, puisant dans les auteurs français seuls son inspiration, ses moyens d'expression, ses idées; l'Ecole du terroir se gardant de toute imitation étrangère et cherchant dans le Canada, les idées, les sentiments, les aspirations qu'elle doit développer".¹ Devant les résultats peu appréciés de l'une et la faillite de l'autre,

1. Jules Léger, le Canada-français et son Expression littéraire, page 150.

il fallait chercher une autre issue au développement des lettres canadiennes. C'est alors que l'on s'efforça de "trouver un équilibre harmonieux entre ces deux pôles opposés de l'imitation et d'un terroir trop fermé."¹ La doctrine résultant de la fusion des éléments compatibles des deux écoles se répandit sous le nom de "nationalisation" de notre littérature. Mgr Camille Roy et le Chanoine Chartier en ont été les interprètes les plus autorisés. Le distingué professeur de l'Université Laval en donne un exposé complet, un peu verbeux, dans une conférence prononcée en 1904, et qu'il a reproduite dans les ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE CANADIENNE. Les lignes suivantes semblent résumer sa façon de penser. "Tout le problème que nous agitions sous le grand mot de nationalisation de la littérature canadienne se ramène et se réduit à cet autre très simple, qui est de développer parmi nous une littérature originale. Or ce problème sera résolu pour chacun de nous, dès lors que nous aurons soin de soumettre à une méditation bien personnelle la matière de nos livres, d'où qu'elle vienne, et à quelque source que nous l'ayons empruntée; dès lors que nous l'aurons

1. Ibid, page 151.

fécondée avec notre esprit, et que nous l'aurons fait passer pour ainsi dire à travers cette âme canadienne, à travers ce tempérament qui est nôtre et qui laissera sur cette substance et sur cette matière l'impression et le mouvement de sa propre vie.....¹ Nous ne devons pas interdire à nos écrivains de s'occuper de sujets étrangers aux choses du pays, mais ce qui importe et ce que l'on recommande avec instance, c'est qu'ils choisissent des sujets canadiens, où l'esprit canadien puisse s'affirmer avec plus de personnalité; c'est qu'ils évitent de s'aventurer en des matières où ils ne pourraient rivaliser avec des écrivains qui en d'autres pays sont plus cultivés et mieux qu'eux pourvus de tout ce qu'il faut pour les approfondir; c'est qu'ils s'appliquent à des questions qui ne peuvent pas ne pas émouvoir et ébranler toutes les puissances de nos âmes canadiennes, qui ne peuvent pas ne pas relever de notre littérature nationale: c'est, en d'autres termes, qu'ils traitent tout d'abord des sujets canadiens. "Soyons de chez nous" et nous aurons grande chance d'être du Canada."²

Plusieurs ont vu dans cette insistance sur le sujet

1. Page 356.
2. Page 366.

canadien une restriction à la liberté des écrivains, un enclos trop étroit où enfermer la pensée canadienne. On a faussé sans doute la théorie, on a exagéré les intentions des créateurs. Une polémique acérée s'engagea pour la défense des droits de la pensée et de l'expression personnelles. Des oeuvres comme celles de Paul Morin, Alphonse Beauregard survinrent comme des protestations éloquents à ce que l'on prenait comme une tentative d'emprisonnement.

L'interprétation du Chanoine Emile Chartier souligne d'une manière plus forte et plus claire le vrai caractère d'une nationalisation bien comprise: "Nationaliser", c'est, en ne négligeant pas l'héritage linguistique de la France, tirer un meilleur parti des créations heureuses d'expression qu'a suscitées le génie particulier de la race. C'est aussi en continuant de s'abreuver à des sources extérieures, cultiver plus que par le passé le riche fonds de sa terre, de ses paysages, de ses horizons, de ses coutumes, de son histoire. C'est enfin, tout en ne comprimant pas les vibrations communes à toutes les âmes humaines, faire sonner de plus en plus les cordes de son âme à soi. En un mot, "nationaliser", c'est développer les sujets même étrangers à l'aide de

ses propres façons de penser, de ses propres expressions parfois."¹

Une autre doctrine apparut comme un pendant à celle de la nationalisation: le régionalisme. Elle trouva plusieurs adeptes très fervents, entre autres, l'abbé Lionel Groulx, Louvigny de Montigny, Antonio Perrault, Claude-Henri Grignon, Harry Bernard. On sait avec quelle satisfaction le premier a applaudi dans l'Action française de février 1917 à cette tournure de nos écrits: "Grâce à Dieu, s'écrie-t-il, notre littérature de demain promet de se faire bravement régionaliste". M. Antonio Perrault y voit un moyen efficace de maintenir le sens national.² "Nos jeunes littérateurs, dit M. Louvigny de Montigny, n'arrivent à rien en s'écartant de la nature canadienne."³ La grande théorie de Valdombre, n'est-elle pas que hors du régionalisme, il n'y a pas de littérature canadienne? Une étude récente sur 30 ARPENTS du Dr Philippe Panneton nous en fournit une nouvelle affirmation. M. Harry Bernard consacre au régionalisme un long chapitre dans

-
1. La littérature française à l'étranger (Au Canada), Paris, 1923, page 62.
 2. Enquête de l'Action française: Notre avenir politique, Montréal, 1922.
 3. Préface de Maria Chapdelaine.

ses ESSAIS CRITIQUES. "Une littérature canadienne fortement caractérisée, dit-il, qui resterait originale dans la littérature française, ne nous semble possible que si nous savons nous mettre à l'école de la décentralisation, si, en d'autres termes, nous acceptons une discipline franchement régionaliste."¹ Ces formules semblent un peu étroites. En revanche certaines idées ne manquent pas de justesse. "Le premier devoir de l'écrivain canadien est de connaître son pays.... Son attention se portera d'abord vers l'histoire, car c'est surtout par l'histoire que l'on réussira à nationaliser vraiment la littérature canadienne... Il faudra encore se pencher sur ces sciences qui rebutent au premier abord et qui s'appellent la géographie, humaine et physique, la géologie, la topographie; il faudra se familiariser avec le milieu à décrire, le peuple qui l'habite, la langue de ce peuple... Il (l'écrivain) sera curieux des flore et faune du milieu exploité. Il voudra parler avec science des essences forestières, des fleurs des champs, des légumes, des fruits dans les jardins. Il connaîtra encore les bêtes qui animent les broussailles, les oiseaux qui nichent dans le taillis ou le faite des granges, les poissons des rivières et des

1. Page 46.

lacs, les insectes qui infestent l'air, mangent les feuilles, fourmillent sous les pierres et les troncs d'arbre pourris."¹ Rien de plus sensé. Ceux qui voudraient voir dans ces lignes des exigences trop particularistes ne comprennent guère l'étendue de la culture que requiert le métier d'écrivain, ni l'importance de la vérité dont celui-ci est l'un des dispensateurs. L'à peu près dans le domaine des réalités physiques n'a pas plus sa raison d'être qu'ailleurs.

Au régionalisme se rattache la question de la langue littéraire du roman populaire. Nos censeurs ont professé sur ce sujet des opinions assez différentes. Les premiers romanciers qui ont introduit le parler populaire dans leur récit, dans l'intention de reproduire la vie réelle et de rendre leur oeuvre plus nationale, ont servi la dose trop forte. Les pages saturées d'incorrections et d'expressions vulgaires étaient de mauvais goût. La critique n'a pas manqué de relever cette trop voyante lacune. Des livres comme LA VIE EN REVE, NORD SUD, MENAUD MAITRE DRAVEUR, 30 ARPENTS, UN HOMME ET SON PECHE et d'autres ont fourni d'excellentes occasions d'exprimer

1. Page 54.

des idées fort sensées sur l'emploi des mots du peuple dans les ouvrages de fonds paysan ou ouvrier. Le Docteur Séraphin Marion, dans son analyse sur les contes et les nouvelles de Louis Dantin, expose les deux positions extrêmes longtemps tenues par nos écrivains - reproduire tels quels dans toute leur longueur les discours de nos habitants et de nos bûcherons avec leurs multiples défauts, ou leur prêter un langage de lettré degourdi - jusqu'à ce qu'enfin Louis Hémon apporta la juste proportion, sauvegardant les droits de la vérité et ceux de l'art. Après avoir loué le style direct que l'auteur canadien prête à ses personnages, il revendique bellement la place des mots du peuple dans la littérature. "C'est le peuple et non pas le lettré qui fait la langue. Sans doute, si en littérature comme en démocratie, il importe de ne pas s'abandonner à toutes les fantaisies et les caprices de la plèbe, il faut aussi se garder de couper les ponts entre les différents groupes de la société canadienne-française. Nos critiques se plaignent que la littérature canadienne est trop sérieuse, trop grave, trop sèche - autant de délicieuses litotes qui signifient que notre littérature manque trop souvent de vie. Or, la cause principale de cette lacune, ne serait-elle pas l'absence de communications entre nos écrivains et notre peuple?" (Sur les Pas de nos Littérateurs, p. 20)

Albert Pelletier, au sujet du même ouvrage, réclame d'une façon plus explicite encore la place du vocabulaire de nos gens. Il cite la nouvelle intitulée LE RISQUE, chargée de termes régionaux et de locutions du pays de Québec, comme un exemple de langue littéraire à suivre dans le roman canadien. Il insiste sur l'importance de ne pas soustraire une langue "à son suc et à sa sève qui sont la force de l'origine et du milieu, la vie réelle et ses nécessités".¹ Il ajoute: "Si dans LE RISQUE, les personnages se détachent de la grisaille de nos belles lettres en un relief si distinct, c'est grâce surtout aux termes d'usage local dont il ne se contente pas de construire ses dialogues, mais dont il parsème avec mesure et art son récit." Quand au vocabulaire canadien fait de nos anglicismes canadianisés comme, par exemple, "il ne file pas bien aujourd'hui," et autres du même acabit que nos savants linguistes devraient enchasser dans des dictionnaires, je me demande ou en serait, pour la langue, l'enrichissement et le profit. Si c'est cette parlure hybride, fruit de toutes les infiltrations bâtardes que l'on prend pour la langue nationale, vers quelle déca-

1. Egrappages, page 173.

dence allons-nous!

Défendre des remarques de cette espèce, comme l'a fait tout récemment avec tant de feu notre pamphlétaire, Valdombre, paraît pour le moins une étrange singularité. L'emploi de mots comme "jalousies" pour persiennes, de "bas coté" pour apprentis, de "noirceur" pour nuit, est sans doute acceptable, mais sûrement l'anglicisme ne sera toujours qu'un intrus dans notre langage qu'il a déjà trop déformé.

Louis Dantin, dans sa critique de NORD SUD, donne la réplique tout objective à son confrère: "Ce récit, ces tableaux, ces dialogues, s'expriment d'un bout à l'autre en français normal et correct. On s'attendrait à voir s'y vider tout le glossaire Blanchard, et il n'en tombe que des gouttes. Le vocable natif est réduit à la dose infime. Le flottage du bois est décrit sans nommer la "drave". Le vieil Antoine pas une seule fois ne parle de son "règne", et Josephite ne dit pas "son père", comme faisait Maria. Malgré cela, je vous assure, ce roman est terrien et canadien jusqu'aux moelles: il rend intensément l'atmosphère, la teinte et le son de chez nous..... Je le trouve même comme expression de la race, de l'âme du Québec, à plusieurs coudées au-dessus des romans canadiens

qu'on nous sert depuis des années..... Il n'y a donc pas de recettes ni de règles! On nous a mieux peints jusqu'ici en français qu'autrement!"¹

M. Harry Bernard² n'est pas non plus de ceux qui proclament l'impossibilité d'une littérature nationale, à cause de l'absence d'une langue canadienne. Cependant, il entend bien que nos oeuvres s'expriment dans un français qui est celui de chez nous, pas le vocabulaire artificiel tiré uniquement de la fréquentation des auteurs de France. Et il soutient que nous possédons cet instrument particulier capable de rendre justement nos pensées canadiennes. Où le trouve-t-il? "Notre parler original, mais dégagé d'anglicismes et de canadianismes détestables, d'un certain argot local, de ce que nous lui ajoutons en trop, par la fréquentation des écrivains français, a un caractère personnel marqué. Il est, plein de formes archaïques. Il a gardé beaucoup de mots des XVe et XVIe siècles, il en a créé d'autres, nécessités par des conditions nouvelles d'existence. Il respire aussi, dans certains pays, une forte et saine odeur de terroir. Comprendre la valeur de ce langage, l'utiliser avec dis-

Gloses Critiques, 1ère série, page 123.
Essais Critiques, page 86.

création, avec goût, c'est s'assurer tout de suite une originalité certaine".

Réclamations scientifiques, réclamations nationales, réclamations esthétiques, réclamations morales font tour à tour l'objet de la critique. D'intéressantes et nécessaires mises au point sur les relations entre la morale et l'art valent la peine d'être soulignées dans une étude sur nos censeurs littéraires. La vieille théorie de l'art utile a souvent montré la tête chez nous. L'oeuvre d'un Paul Morin, d'un Robert Choquette, certains romans modernes ont fait jeter les hauts cris. Des voix autorisées se sont fait entendre pour remettre toutes choses dans la raison et la juste mesure.

La Révérend Père M.-A. Lamarche, O.P., dans son avertissement précédant les EBAUCHES CRITIQUES, se prononce sur ce sujet d'une façon énergique: "A propos d'art désintéressé, un aveu s'impose que j'inscrirai en toute franchise. Il a fallu la puissante intervention de philosophes... pour mettre au point l'opinion, assez répandue chez les guides catholiques, que l'artiste devrait toujours viser positivement un but utile: la défense d'une cause, l'éclosion d'un sentiment, la propagande d'une idée; comme si la beauté saine d'une oeuvre d'art n'avait pas

en soi une suffisante force de rayonnement. S'agit-il de l'écrivain artiste, tout ce qu'on doit exiger de sa part, c'est qu'il n'articule rien contre les principes reconnus du moral et du vrai. Ce malentendu tend beaucoup à disparaître, comme s'évapore à la réflexion cette nuée de prétextes, grossie à plaisir pour mieux justifier l'échec de tel auteur, l'abstention de tel autre... Que nos littérateurs nous donnent des oeuvres vraiment fortes, à base d'observation profonde, où se heurtent par conséquent les divers jeux de l'âme, où le mal pour une part entre en composition comme le bien, le tout manié d'un doigté supérieur, dans le respect des convenances, du vocabulaire et de la syntaxe". Voilà des paroles lourdes de sens et d'autorité: le moraliste et l'artiste se donnant la main dans une entente parfaite, chacun respectant son domaine propre.

Nous devons aussi à Louis Dantin des éclaircissements lumineux sur ce même problème. Avec sa précision habituelle, il indique le point où les esprits s'embrouillent: on confond la beauté morale avec la Beauté totale, universelle. Et c'est à démêler cette confusion qu'il s'applique dans une étude intitulée L'ART ET LA MORALE.¹ Voici quelques-

1. Gloses Critiques, 1ère série, page 211.

unes des étincelles jaillissant de son esprit subtil pour éclairer les ombres: "Le beau moral est une forme du beau, la plus haute peut-être, mais il en existe mille autres. Pourquoi celle-ci serait-elle la règle unique de toute beauté?". "Voici donc dans le Beau épandu partout une dispersion immense, une diversité innombrable de reflets et de rayons. Qu'arrive-t-il si parfois ces rayons se croisent, s'entrechoquent et se contredisent? L'un va-t-il détruire tous les autres? ou la mort de l'un d'eux fera-t-elle périr tout le reste? Evidemment non.... Tous les êtres, en fait, contiennent cet amalgame de beautés en lutte, comme aussi de beautés et de laideurs. Et ce qui est la loi de l'être est aussi la loi de l'art. C'est en exprimant ces contrastes que l'art atteint la vérité, son élément le plus vital," celle dont Boileau a dit: "Rien n'est beau que le vrai". Les termes opposés, la matière et l'esprit, le mal et le bien, l'ombre et la lumière, s'enchaînent dans l'oeuvre d'art, concourent à son harmonie totale de la même façon qu'ils se mêlent dans la texture même du monde... Le même objet peut être laid sous un angle et beau sous un ou plusieurs autres, et son côté laid lui-même peut être déguisé et dissimulé." Par un raisonnement serré,

appuyé d'applications typiques, il réussit à prouver que l'éthique et l'esthétique sont deux choses distinctes, "que l'on peut dire avec justesse qu'il y a des bandits pittoresques et de belles courtisanes, des péchés lyriquement beaux, des chutes morales dramatiquement superbes."

Le Dr Séraphin Marion aborde la même question sous un autre angle au sujet des TROIS ROMANS DE JEUNE GENERATION. Prenant le beau milieu entre les deux positions extrêmes, il en arrive à ces conclusions: "Ne craignons donc pas d'être réalistes au meilleur sens du terme et de rechercher la vérité partout où elle se trouve, même s'il faut pour atteindre ce but extirper quelques préjugés bien enracinés chez nous et donner une chiquenaude à des chateaux de théories édifiés par des moralistes mal avertis ou de mauvaise humeur. Il serait puéril de contester aux romanciers catholiques, à ceux du Canada Français comme aux autres, le droit de reproduire dans leurs livres, avec les précautions voulues, une image fidèle de la vie..."¹ L'écrivain catholique peut d'une palette judicieuse peindre le mal, mais non l'approuver, s'y complaire ou en faire l'apothéose."² L'éminent professeur

1. Sur les Pas de nos Littérateurs, page 188.

2. Ibid, page 189.

qui s'emploie à briser des barrières trop étroites, se garde bien, cependant, d'élargir les entrées outre mesure. Il ne montre pas moins de courage à défendre les droits de la morale que ceux de l'art, et la réclame qu'il fait à propos de l'ouvrage de M. Rumilly,¹ LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE, en faveur d'avertissements, de directives appropriées "lorsqu'il s'agit de livres dangereux pour certaines catégories de lecteurs," est le geste très noble du chrétien convaincu et du juge éclairé.

En plus des études individuelles, des exposés de doctrines, nos critiques ont écrit de belles pages sur certains mouvements littéraires français transposés au Canada. ROMANTISME FRANÇAIS ET ROMANTISME CANADIEN² du Dr Séraphin Marion, L'IDEE BAUDELAIRIENNE AU CANADA³ de M. Harry Bernard constituent deux pièces importantes sur les influences étrangères qui ont laissé leur empreinte sur notre littérature. La première nous renseigne sur les caractères particuliers du romantisme canadien, sur la faveur changeante dont il a joui chez nous, sur les ou-

1. Ibid, page 145.

2. En Feuilletant nos Ecrivains, page 190.

3. Essais Critiques, page 7.

vres qu'il a inspirées, en un mot sur l'influence extraordinaire qu'il a exercée sur nos lettres au siècle dernier. Cette étude très documentée est palpitante d'enthousiasme, on sent que l'auteur défend une cause qui lui est chère et sur laquelle il a accumulé de nombreuses recherches. Les considérations de M. Bernard sont, au contraire, piquées de pessimisme. L'influence beaudelairienne qu'il retrace chez Nelligan, Jean Charbonneau, Rosaire Dion, Alfred Desrochers, n'est-elle pas un peu exagérée? L'on pourrait se demander si l'oeuvre de Nelligan, par exemple, eût été tout autre sans la fréquentation de Beaudelaire. Est-ce que la tristesse native du poète, son tempérament, les circonstances qui en ont fait un incompris, en un mot sa propre personnalité, n'explique pas en partie son oeuvre et son malheureux sort? Et lorsque l'auteur affirme: "Rien dans notre tempérament ni dans nos habitudes de vie, ne nous destine au rôle de poètes du Rêve, de l'énergie en déroute, de l'inaction satisfaite, "ne semble-t-il pas vouloir entraver la liberté d'inspiration à laquelle nos poètes canadiens ont droit tout autant que les autres. N'écrit pas qui veut des strophes poétiques sur "la joie et la beauté du jour". Et ceux qui ont révélé aux profanes leur coeur tourmenté

ne sont-ils pas même chez nous au nombre de nos meilleurs poètes?

Enfin plusieurs aperçus généraux sur notre littérature en ont relevé l'importance et ont permis de mesurer les progrès accomplis: telles l'étude de Louis Dantin sur l'Anthologie des Poètes canadiens de Jules Fournier, la revue, par le même, sur le siècle qui s'est écoulé de 1829-1929, l'histoire de la Littérature canadienne de Mgr Camille Roy, l'abrégé de cette même histoire par le Chanoine Emile Chartier, celui de Maurice Hébert écrit à l'occasion des fêtes de Jacques Cartier, les études de l'abbé Dandurand sur la poésie, la prose et le roman, de Jules Léger sur le Canada français et son expression littéraire. Avec ce dernier, terminant un court résumé sur la critique au XXe siècle, on peut répéter sans crainte: "Le temps n'est plus où Crémazie disait que ce qui manque au Canada, c'est la critique".

★ ★ ★

"Le critique, dit Sainte-Beuve, n'est qu'un homme qui

sait lire et apprend à lire aux autres."¹ Chez les peuples jeunes, il faudrait ajouter: et qui entretient chez les auteurs le feu sacré et le souci de la perfection, qui aime à faire lire. La critique, au Canada, a-t-elle rempli cette triple fonction qu'elle devrait assumer à l'égard d'une littérature en pleine jeunesse? D'abord, a-t-elle rendu le livre canadien plus populaire? Si les auteurs de chez nous sont plus fréquentés qu'autrefois, est-ce bien à la critique qu'il faut rapporter ce progrès, ou plutôt aux auteurs eux-mêmes? J'incline à croire que le livre mieux fait, plus intéressant, s'est formé, par son attrait propre, une clientèle plus nombreuse. La critique de lancement (qui n'en est pas une) et la vraie critique n'ont pas été absolument inertes et inutiles, mais elles n'ont pas ébranlé fortement les colonnes du temple; elles n'ont pas balayé les nuées de préjugés amoncelées depuis nos humbles origines sur la production canadienne. Les exigences outrées des puristes ont entretenu trop longtemps, chez le public lettré, le dédain de tout ce qui est canadien de fond et de facture. Et les efforts pour répandre les écrits canadiens dans nos mi-

1. Cité par Albert Thibeaudet dans la préface de l'Histoire de la Littérature française de 1789 à nos jours.

lieux populaires n'ont pas été ni très ardents ni très efficaces.

Dans une jeune littérature et surtout dans une littérature coloniale, où la concurrence avec la littérature métropolitaine est toujours à craindre, la tâche de la critique est difficile. Il ne s'agit pas seulement de guider le lecteur, d'éclairer l'opinion, il faut secouer les apathies, faire apprécier les productions du cru, créer une mentalité favorable à l'éclosion du livre colonial, reconnaître sa valeur propre dans le milieu qui l'a produit. Les nombreux tirages à mille exemplaires, les doléances répétées des écrivains, nous renseignent mieux que tous les discours sur la faiblesse de notre critique en ce qui regarde la popularité du livre canadien.

Elle a rendu de meilleurs services aux auteurs eux-mêmes. Découvrir les talents, stimuler les efforts, établir la valeur des oeuvres, corriger les faiblesses et les négligences: composition, style, technique, grammaire, créer et soutenir l'enthousiasme, orienter les courants d'idées, élargir les avenues de l'art rétrécies par les haies trop touffues de préjugés de toutes sortes, voilà autant de moyens qu'elle a mis en oeuvre pour multiplier

la production littéraire et l'améliorer.

Jusqu'ici, plusieurs critiques ont souvent eu recours à la comparaison avec les auteurs français pour juger du mérite des oeuvres. Faut-il les blâmer d'avoir succombé à une tentation presque irrésistible? Par ce moyen notre critique a peut-être perdu de son efficacité en prenant la situation la moins favorable à la bienveillance et à l'encouragement. Ces rapprochements ne rendent pas justice aux écrivains; on ne saurait apprécier de la même façon une littérature encore dans son enfance et une autre mûrie par des siècles de culture intense. Ils ont eu cependant leur utilité. Ils ont mis en lumière les exigences de l'art, la beauté du fini trop souvent méconnues chez les nôtres. Et chaque fois que la comparaison signala une équation de mérite, il en résulta un encouragement fort appréciable. Les censeurs qui, sans les accoler aux productions d'outre-mer, ont analysé les ouvrages canadiens dans l'intention d'y trouver l'art personnel, ont fait preuve d'une faculté supérieure et ont sûrement mieux servi la cause littéraire au Canada. Ils ont prêché d'exemple une indépendance de bon aloi, l'une des premières valeurs des oeuvres; indirectement, ils ont insinué le plus heureux des optimismes,

celui qui naît de la confiance en soi, de la conscience de ses ressources personnelles.

Si notre critique n'a pas donné à nos lettres l'essor le plus désirable, il faudrait se garder toutefois d'en déprécier inutilement la valeur en faisant trop ressortir ses déficiences, surtout de mépriser l'effort consciencieux d'apôtres zélés à la cause littéraire canadienne. Les nombreux ouvrages sérieux et bien écrits qu'elle a produits ont contribué dans une bonne mesure à la fécondité remarquable du vingtième siècle.

CONCLUSION

C'est toujours avec une certaine hésitation que l'on aborde l'étude des mouvements contemporains soit historiques, soit littéraires. Le recul du temps nécessaire pour juger de la valeur des livres et des hommes fait défaut. Les jugements se ressentent un peu de la fièvre de la jeunesse, manquent de la stabilité et de l'équilibre acquis aux choses éprouvées par la sagesse des générations. Par contre, ces retours sur un passé tout proche de nous revêtent un intérêt tout à fait particulier: les auteurs sont toujours par quelque côté les fils de leur époque et de leur milieu; c'est donc un peu notre propre image que nous revoyons dans leurs livres comme dans un miroir.

Toute la littérature du vingtième siècle n'entre pas dans le cadre restreint de ces chapitres. Les regards des auteurs contemporains sur la conscience, sur les choses, sur la vie, sur les âmes, sur les formes, sur les livres, n'embrassent pas tout l'horizon de la production littéraire de cette période récente. Je n'ai rien montré

des aperçus sur le passé, sur le présent, sur l'avenir, où leur clairvoyance s'est exercée d'une manière aussi attentive. C'est bien, selon le mot de Mgr Camille Roy, LA LITTÉRATURE QUI SE FAIT¹ dans tous les domaines, l'effort très réel des nôtres vers une originalité conforme aux aspirations de la race canadienne, de cette race à laquelle trois siècles de vie propre ont forgé un caractère distinct, des façons propres de penser, une langue ayant ses nuances particulières et qu'on pourrait appeler le verbe français d'Amérique.

1. Histoire de la Littérature Canadienne, page 153.

BIBLIOGRAPHIE

AB DER HALDEN, CHARLES

Etudes de Littérature canadienne, Paris, 1904
Nouvelles Etudes de Littérature canadienne, Paris,
1907.

ARLES, HENRI d'

Essais et Conférences, Montréal, 1910
Eaux fortes et Tailles douces, Québec, 1913
Nos Historiens, Montréal, 1921
Estampes, Montréal, 1923
Louis Fréchette, Toronto, 1925
Miscellanées, Montréal, 1927

ARNOULD, LOUIS

Nos Amis, Les Canadiens, Paris, 1913

ASSELIN, OLIVAR

Anthologie des Poètes Canadiens (préface),
Montréal, 1920

BASTIEN, HERMAS

Témoignages, Montréal, 1933
Olivar Asselin, Montréal, 1938

BEAUCHEMIN, NEREE

Floraisons matutinales, Trois-Rivières, 1898
Patrie Intime, Montréal, 1928

BEAULIEU, GAËTANE

Lili, Etude d'âme enfantine, Montréal, 1929

BEAUREGARD, ALPHONSE

Les Forces, Montréal, 1912
Les Alternances, Montréal, 1921

BERNARD, HARRY

La Terre Vivante, Montréal, 1925
Essais Critiques, Montréal, 1929
La Ferme des Pins, Montréal, 1930
Juana, mon Aimée, Montréal, 1931
Dolores, Montréal, 1932

BERNIER, JOVETTE-ALICE

Comme l'Oiseau, Québec, 1926
Tout n'est pas dit, Montréal, 1932
Les Masques déchirés, Montréal, 1932
La Chair décevante, Montréal, 1931

BISSON, A.

Le Romantisme littéraire au Canada français,
Paris, 1932

BOUCHARD, GEORGES

Vieilles Choses et Vieilles Gens, Montréal, 1926

BROUILLARD, LE REVEREND PERE CARMEL, O.F.M.

Sous le Signe des Muses, Montréal, 1935

BRIEN, ROGER

Faust aux Enfers, Montréal, 1937
L'Eternel Silence, Montréal, 1937

CASGRAIN, ABBE HENRI -RAYMOND

Légendes canadiennes et Variétés, Montréal, 1896
Biographies canadiennes, Montréal, 1896

CHARBONNEAU, JEAN

L'Ecole littéraire de Montréal, 1935
Des influences françaises au Canada, 3 volumes,
Montréal

CHARTIER, CHANOINE EMILE

Pages de Combat, Montréal, 1911
La Littérature française à l'étranger, (au Canada),
Paris 1923

CHAPMAN, WILLIAM

Les Aspirations, Paris, 1903
Les Rayons du Nord, Paris, 1909
Les Fleurs de Givre, Paris, 1912
Le Lauréat, Québec, 1894

CHOPIN, RENE

Le Coeur en Exil, Paris, 1913
Dominantes, Montréal, 1933

CHOQUETTE, ERNEST

Les Ribaud, Montréal, 1898
Claude Paysan, Montréal, 1899
La Terre, Montréal, 1916

CHOQUETTE, ROBERT

A travers les Vents, Montréal, 1925
La Pension Leblanc, Montréal, 1929
Metropolitan Museum, Montréal, 1931
Poésies nouvelles, Montréal, 1933

CODERRE, EMILE

Les Signes sur le Sable, Québec, 1922
Quand j' parl' tout seul, Montréal, 1932
J'parle pour parler, Montréal, 1935

CREMAZIE, OCTAVE

Oeuvres complètes, Montréal, 1896

DANDURAND, ABBE ALBERT

La Poésie Canadienne, Montréal, 1933
La Prose Canadienne, Montréal, 1935
Le Roman Canadien, Montréal, 1937

DELAHAYE, GUY

Les Phases, Montréal, 1910
Mignonne, allons voir si la Rose, Montréal, 1912

DANTIN, LOUIS

Poètes de l'Amérique française, 1ère série,
Montréal, 1928
Poètes de l'Amérique française, 2ième série,
Montréal, 1934
Gloses Critiques, 1ère série, Montréal, 1931
Gloses Critiques, 2ième série, Montréal, 1935
La Vie en Rêve, Montréal, 1930
Le Coffret de Crusoé, Montréal, 1932

DE MONTIGNY, LOUVIGNY

Les Boules de Neige, Montréal, 1935
La Revanche de Maria Chapdelaine, Montréal, 1937

DESAULNIERS, GONZALVE

Les Bois qui chantent, Montréal, 1930

DESILETS, ALPHONSE

Dans la Brise du Terroir, Québec, 1922

DESROCHERS, ALFRED

L'Offrande aux Vierges folles, Sherbrooke, 1928
A l'Ombre de l'Orford, Montréal, 1929
Paragaphes, Montréal, 1931

DESROSIERS, LEO-PAUL

Ames et Paysages, Montréal, 1922
Nord Sud, Montréal, 1931
Les Engagés du Grand Portage, Paris, 1937

DOUCET, LOUIS-JOSEPH

La Jonchée Nouvelle, Montréal, 1910
Au Vent qui passe, Québec, 1917

DUCHARME, CHARLES-M.

Ris et Croquis, Montréal, 1889

DUGAS, MARCEL

Littérature Canadienne, Aperçus, Paris, 1929

DUGRE, LE REVEREND PERE ADELARD, S.J.

La Campagne Canadienne, Montréal, 1925

DUPUY , PIERRE

André Laurence, Paris, 1930

FARLEY, REVEREND PERE PAUL EMILE, c.s.v.

Jean-Paul, Montréal, 1929

FERLAND, ALBERT

Le Canada Chanté

Les Horizons, Montréal, 1908

Le Terroir, Montréal, 1909

L'Ame des Bois, Montréal, 1909

La Fête du Christ à Ville-Marie, Montréal, 1910

FOURNIER, JULES

Anthologie des Poètes Canadiens, Montréal, 1920

Mon Encrier (2 volumes), Montréal, 1922

FRECHETTE, LOUIS

Les Fleurs Boréales, Les Oiseaux de Neige, Paris 1880.

La Légende d'un Peuple, Paris, 1888

GARNEAU, ALFRED

Poésies, Montréal, 1900

GERIN-LAJOIE, ANTOINE

Jean Rivard, Québec, 1862, 1864

GILL, CHARLES

Le Cap Eternité, Montréal, 1919

GILLES, LE FRERE

Les Choses qui s'en vont, Montréal, 1918

GRIGNON, CLAUDE-HENRI

Un Homme et son péché, Montréal

GRIGNON, DR EDMOND

En guettant les Ours, Montréal, 1931

Quarante ans sur le bout du banc, Montréal, 1932

GOUIN, PAUL

Médailles Anciennes, Montréal, 1927

GROULX, ABBE LIONEL

Les Rapailages, Montréal, 1916

Le Français au Canada, Paris, 1932

L'Enseignement du Français au Canada, Montréal, 1931

HARVEY, JEAN-CHARLES

Pages de Critique, Québec, 1926

HEBERT, MAURICE

De Livres en Livres, Montréal, 1929

Et d'un Livre à l'Autre, Montréal, 1932

Les Lettres au Canada français, Montréal, 1936

HERTEL, FRANCOIS

Le Beau Risque, Montréal

LAMARCHE, LE REVEREND PERE M.-A., O.P.

Notre Vie Canadienne, Montréal, 1929

Ebauches Critiques, Montréal, 1930

LAPERRIERE, A.

Les Guêpes Canadiennes, (2 volumes) Ottawa, 1881,
1883

LAMONTAGNE-BEAUREGARD, BLANCHE

Visions gaspésiennes, Montréal, 1913
Par nos Champs et nos Rives, Montréal, 1917
La Vieille Maison, Montréal, 1920
Les Trois Lyres, Montréal, 1923
Moisson Nouvelle, Montréal, 1926
Ma Gaspésie, Montréal, 1928
Dans la Brousse, Montréal, 1935

L'ARCHEVESQUE-DUGUAY, JEANNE

Cantilènes, Montréal, 1936

LAREAU, EDMOND

Histoire de la Littérature Canadienne, Montréal, 1874

LEGER, JULES

Le Canada Français et son Expression littéraire,
Paris, 1938

LEMAY, PAMPHILE

Les Vengeances, Québec, 1875
Les Gouttelettes, Montréal, 1904

LEMIEUX, ALICE

Poèmes, Montréal, 1929

LE NORMAND, MICHELLE

Autour de la Maison, Montréal, 1916
Le Nom dans le Bronze, Montréal, 1933
La plus belle Chose du Monde, Montréal, 1937

LOZEAU, ALBERT

L'Ame solitaire, Paris, 1907
Le Miroir des Jours, Montréal, 1912
Lauriers et Feuilles d'érables, Montréal, 1916

MARIE-VICTORIN, FRERE

Récits Laurentiens, Montréal, 1919
Croquis Laurentiens, Montréal, 1920
La Flore Laurentienne, Montréal, 1935

MARION, SERAPHIN

En Feuilletant nos Ecrivains, Montréal, 1931
Sur les Pas de nos Littérateurs, Montréal, 1935
Les Lettres Canadiennes d'Autrefois, Ottawa, 1939

MASSICOTTE, E. Z.

Cent Fleurs de Mon Herbier, Montréal, 1912

MAURAUULT, ABBE OLIVIER

Brièvetés, Montréal, 1928

MELANCON, CLAUDE

Par Terre et par eau, Montréal, 1930
Nos Animaux chez eux, Montréal, 1935
Les Poissons de nos eaux, Montréal, 1936

MONTIGNY, LOUVIGNY DE

La Revanche de Maria Chapdelaine, Montréal, 1937
Antoine Gérin-Lajoie (Makers of Canadian Literature)
1925

MONTPETIT, EDOUARD

Au Service de la Tradition Française, Montréal, 1920

MORIN, PAUL

Le Paon d'Email, Paris, 1911
Poèmes de Cendres et d'Or, Montréal, 1922

NELLIGAN, EMILE

Oeuvre, Montréal, 1903

PANNETON, DR PHILIPPE

30 Arpents, Paris, 1938

PROULX, ANTONIN

Le Coeur est le Maître, Montréal, 1930

RAINIER, LUCIEN

Avec ma Vie, Montréal, 1931

RINFRET, FERNAND

Crémazie, et Fréchette, Montréal, 1916

RIVARD, ADJUTOR

Chez nous, Chez nos Gens, Montréal, 1919

ROBITAILLE, ABBE GEORGES

Etudes sur Garneau, Montréal, 1929

ROUTIER, SIMONE

L'Immortel Adolescent, Québec, 1928

ROY, MGR CAMILLE

Essais sur la Littérature canadienne, Québec 1907
Nos Origines littéraires, Québec, 1909
Propos Canadiens, Québec, 1912
Nouveaux Essais sur la Littérature canadienne,
Québec, 1914
Erables en Fleurs, Québec, 1923
A l'Ombre des Erables, Québec, 1924
Etudes et Croquis, Québec, 1928
Regards sur les Lettres, Québec, 1931

SENECAL, EVA

La Course dans l'Aurore, Sherbrooke, 1929
Mon Jacques, Montréal, 1933
Dans les Ombres, Montréal, 1931

SAINT-EPHREM, MERE MARIE

Immortel Amour, Québec, 1929

SOEURS DE SAINTE-ANNE

Précis d'Histoire littéraire canadienne-française

VALDOMBRE

Pamphlets, 1937, 1938, 1939.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

	Pages
I.— Position relative du vingtième siècle dans l'histoire littéraire du Canada français	1
II.— Le legs du dix-neuvième siècle	4
III.— Mouvement de réaction - Mot d'ordre. .	7
IV.— Caractéristiques du vingtième siècle .	10

CHAPITRE I

REGARDS SUR LA CONSCIENCE

I.— L'initiation au regard intérieur. . .	27
II.— Dérivatif à la monotonie du thème national	35
III.— Nos poètes subjectifs	36

CHAPITRE II

REGARDS SUR LES CHOSES	Pages
I.— Observation directe presque nuelle au dix-neuvième siècle et au commencement du vingtième	74
II.— Apport fourni par les sciences	80
III.— Observation du naturaliste	84
IV.— Observation en vue de la description objective	88
V.— Observation en vue de la description subjective	126

CHAPITRE III

REGARDS SUR LA VIE	
I.— La vie intellectuelle au Canada, au dix-neuvième et au vingtième siècles.	133
II.— La vie: Aperçu d'un poète philosophe	146
III.— La vie: Aperçu d'un conteur	153
IV.— Notre vie canadienne: Aperçu d'un conférencier	163
V.— La vie rustique:	171
VI.— La vie urbaine.	182
VII.— La vie familiale.	191

CHAPITRE IV

REGARDS SUR LES AMES	Pages
I.— Apparition tardive de l'étude psychologique	196
II.— Un précurseur	213
III.— Etudes d'âmes de paysans	217
IV.— Etude d'un type	241
V.— Etudes d'âmes dans les romans d'aventures sentimentales	248
VI.— Etudes d'âmes d'enfants et d'adolescents.	253
VII.— Etudes d'âmes dans les romans historiques	262

CHAPITRE V

REGARDS SUR LES FORMES	
I.— Dans l'attente d'un chef-d'oeuvre.	270
II.— En route vers un art meilleur	273
III.— Genres et formes cultivés au Canada	286
IV.— L'imagerie canadienne	309
V.— L'adjectif - Le canadianisme	322
VI.— Quelques modèles d'art achevé	324

CHAPITRE VI

REGARDES SUR LES LIVRES	Pages
I.— La critique littéraire, une création du vingtième siècle.	330
II.— Caractère, méthodes, genres	335
III.— Oeuvres et auteurs	342
IV.— Problèmes, doctrines, mouvements littéraires	354
V.— Influence sur les lettres canadiennes .	373
CONCLUSION	378
BIBLIOGRAPHIE	380
TABLE DES MATIERES	391